

vendredi 9 juin 1939
dix-neuvième année, n^{os} 10 et 11publication hebdomadaire
un an : 75 frs; six mois : 40 frs
le numéro : 2 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!...

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

Académie royale de Langue et de Littérature françaises:
réception de M. l'abbé Bastin et de S. Exc. M. Garcia

Ventura Calderon :

M. l'abbé Bastin

Alphonse Bayot

S. Exc. M. Garcia Ventura Calderon

L'Académie belge...

Les trois traités

En quelques lignes...

Inflation en Allemagne

Babette

Dante, poète

Lectures.

Louis WILMOTTE

Abbé BASTIN

Comte CARTON de WIART

Garcia Ventura CALDERON

Hilaire BELLOC

Christopher HOLLIS

Fernand DESONAY

Alexandre MASSERON

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50

Compte-chèque postal 489.16

CREDIT ANVERSOIS

FONDÉE EN 1898

SIEGES ANVERS, 36, Courte Rue de l'Hôpital
BRUXELLES, 30, Avenue des Arts

SUCCESSALES ET AGENCES EN BELGIQUE

BANQUE

BOURSE

CHANGE

PARIS
20, rue de la Paix

LUXEMBOURG
55, boulevard Royal

Galerie BOUCKOMS

47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

LIQUIDATION

La maison du **TAPIS**

Le plus grand choix

Prix les plus bas

Henri Le Beck

66, Dambrugge, ANVERS

(Belgique)

Tél. 307.29

Cadres rectangulaires, ronds et ovales
en BOIS SCULPTÉ

Vitraux d'Art en plomb, en cuivre

Eaux-fortes originales — Pointes sèches
Gravures noires et couleurs — Encadrements
ARTS APPLIQUÉS — MIROIRS MODERNES

A chacun son chocolat.

MARTOUGIN

est celui des vrais amateurs.

N'écoutez pas ce que les concurrents racontent.
LA MACHINE A COUDRE

SINGER sera toujours
la meilleure

Reprise en compte de toute vieille machine
FACILITÉS DE PAIEMENT

La Compagnie **SINGER** assure le travail à 1,000 Placiers,
Employés et Ouvriers, uniquement BELGES

Plus D'UN MILLION DE machines à coudre **SINGER**
en activité en Belgique

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour l'obtention d'un BON pour la
réparation gratuite de leur machine à coudre **SINGER** de famille.

SIÈGE SOCIAL : rue des Fripiers, 31, Bruxelles.

Fournisseurs brevetés de la Cour.

Succursales, dépôts et Agents dans toutes les villes du pays.



Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhauss
Confiseur

USINE

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles

TéL. 12.68.53

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES

TéL. 12.63.59

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” **Au Baton** ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” **La Bella** ”

ET ” **Opera** ”

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

” **Sepco** ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S, E, P,

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^Y S^{TE} A^{MB}, 99, avenue de France, Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES, TOLES PLOMBÉES.
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHÉNEAUX, GOUTTIÈRES, TUYAUX DE DESCENTE
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Wattelar, à JUMET Téléphone. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées — Chéneaux,
gouttières tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures.
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.
Constructions métalliques — Charpentes en fer.
Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.
Tuyaux pour charbonnages (canars), Tuyauteries en toles
galvanisées.
GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.
GALVANISATION RICHE A CHAUD

Société Métallurgique

d'ENGHIEN S^t-ELOI

Soc. Anon.

ENGHIEN (Belgique)

CONSTRUCTION RIVÉE & SOUDÉE

PONTS — CHARPENTES — RÉSERVOIRS
LEVAGE — MANUTENTION — WAGONS
VOITURES — PIÈCES DE FORGE
BOULONS — RIVETS — TIRE-FONDS

Société Anonyme Métallurgique

d'ESPERANCE-LONGDOZ

Rue d'Harsoamp n 60, à LIÈGE

Adresse télégraphique
Eldoz-Liège

Registre du commerce
Liège N° 12

Codes used : A.B.C. 4^e et 5^e éditions, Western Union Bentley

Fours à coke - Hauts fourneaux
Fonderies - Aciéries et Laminaires

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés et de Constructions Métalliques

Ancienne firme J.-F. JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôles ondulées galvanisées

Spécialité de toitures pour Eglises,
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.
Fers marchands et feuillards galvanisés.
Réservoirs galvanisés.

ELECTRODES
POUR TOUS TRAVAUX

ARCOS



LA SOUDURE
ÉLECTRIQUE AUTOGÈNE

SOCIÉTÉ ANONYME

58-62, rue des Deux-Gares

BRUXELLES

S. A. Fonderie DEJAER

SCLESSIN

Télégr. : Dejaer-Sclessin

Téléphone : 314.55

Broyeurs — Mélangeurs — Malaxeurs
pour toutes industries

Système breveté PIRLET-BRASSINE. — Pièces de rechange
pour broyeurs. — Toutes pièces en fonte

PARACHÈVEMENT

ELECTRODES

OK

PROCÉDÉS KJELLBERG

36 ANNEES
D'EXPÉRIENCE!

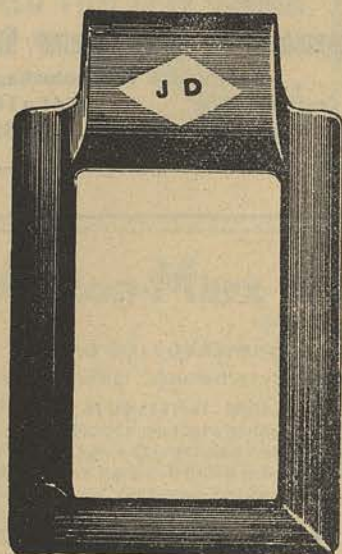
ESAB

SOCIÉTÉ ANONYME
116-118, RUE STEPHENSON
Bruxelles t. 15.91.26



Fonderie JULES D'HEUR

69, rue Chapelle, Herstal



Division Chaînes :

Toutes chaînes genre
EWART, GRAY, LEY,
éprouvées à 3 fois,
effort normal avant expédi-
tion

ACCESSOIRES

ROUES, GODETS, etc.
GRAND STOCK

Division Fonderie :

Toutes pièces en
fonte malléable
suivant plans ou modèles

Atelier de parachèvement

Les Nouvelles Fonderies St-Hilaire

LOUIS ANTOINE

RUE DE LA MOTTE, 47, HUY

Téléphone : 636 HUY

Compte Chèq. Post. 97956

Fonte douce - Fontes spéciales - Petite mécanique
Ornements - Pièces suivant modèles
Tout pour la poêlerie

MEILLEURES RÉFÉRENCES POUR LA QUALITÉ
MOULAGE SOIGNÉ PRIX MODÉRÉS

SOCIÉTÉ ANONYME DE

Produits Chimiques de Laeken

1, Quai L. Monnoyer

BRUXELLES II

DIVISION DE LAEKEN

Téléphone : 15.68.03

Télégrammes : Chimie-Laeken

Acides sulfurique, muriatique et nitrique à toutes concentra-
tions - Acide sulfurique à tous degrés pour accumula-
teurs - Eau distillée

DIVISION MOUSTIER S/SAMBRE

Tél. Moustier 20

Télégr. Couleurs-Moustier S. S.

Couleurs, vernis, émaux - Couleurs fines, broyées ou en poudre
Couleurs préparées pour tous usages industriels - Vernis et
produits pour l'argenterie des glaces. - Produits spéciaux pour
toutes industries

Fabrication complète de Tissus métalliques

Treillage simple torsion.

Spécialité de Toiles moustiquaires

vertes, bleues et toutes autres couleurs.

FR. DE COSTER

20-21, quai de l'Industrie, à MONT-SAINT-AMAND (Gand)

Téléphone : 106.95.

Consultez-nous pour toutes vos installations de :

Meubles en acier

Fabrication belge. — Vingt années d'expérience.



Rayons démontables et extensibles.
Bureaux ministre. Tables dactylo.
Armoires à documents. Classeurs.
Fichiers. Bacs à papier. Trieurs de
courrier. Armoires-vestiaires et à outils,
etc.



Demandez catalogue n° 10.

Richacier

Etablissements R. RICHARD

Téléphone : 48.78.28.

Bureaux et Ateliers : 11, rue Godecharle, BRUXELLES (Q. L.)

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SCLAYN (Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique :

Dumfrer Sclaigneaux Belgique

Téléphone

Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRÉ, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB,
TUYAUX — PLOMB A SCELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDES EN
PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE
Arsenate de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique
Alun de potasse — Sulfate d'alumine

Comptoir Général Métallurgique

Charles DE VUYST

Fabrication. — Représentation — Exportation.

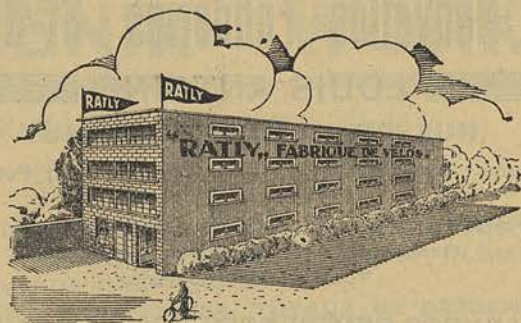
Outillage pour tous corps de métiers

BRUXELLES, rue de la Senne, 80. Tél. 12.67 40 (4 lignes).

Limes et scies à métaux marque « CORONA ». Mèches à métaux
et à bois. Tarauds. Filières. Fraises. Alésoirs. Marteaux tous modèles.
Clefs fixes et à molettes marque « Steinadler » et « Tenadium »
Pincés tous genres. Petit outillage en général pour le travail du bois
et des métaux. Articles de jardinage tout genre. Tondeuses à gazon,
à main et au moteur « The Universel » et « Jacobsen ».

VÉLO MODERNE

USINE MODERNE



RATLY, 26-28, rue Aug. Gevaert, Bruxelles-Midi

CÉRAMIQUES
de la Lys



Marcke lez Courtrai

Carreaux céramiques de pavements en grès corame fin
Société Anonyme Naamlooze Vennootschap
Belgique Téléphone Courtrai 629. Belgis
Compte chèque postal : 223.012. — Reg. du Com. : Courtrai 483

Tél. LIÈGE 605,59

Reg. du Com. Liège 916

Ch. P. 109.814

Bieuvlet, Redoté & Cie

SOCIÉTÉ EN NOM COLLECTIF

Tuyauteries en acier étiré et en tôle soudée
- pour tous usages et toutes pressions -
Réservoirs soudés -:- Serpents
- Exécution de tuyauteries suivant plans -
Soudure oxyacétylénique et soudure électrique

Travaux pour Mines, Sucrieries, Briqueteries et Carrières

Brûleurs automatiques au charbon BUREAUX & ATELIERS :
pour chauffage central 340, rue Branche, Ans

Pierres blanches
Marbres - Granits
Pierres reconstituées

A^{NC.} E^{TS} SOILLE F^{RES} S.A.
Avenue du Port, 106, Bruxelles

P. R. P. PLOEGSTEERT P. R. P.

Sté Ans DES BRIQUETERIES MÉCANIQUES

“ Le Progrès ”

Adm.-dél. : R. DE BRUYN, à Ypres

BRIQUES DE PAREMENT GENRE

« SILÉSIE » et « ÉCONOMIQUE »

en style brute, rugueux, sablé, nervuré, écorce et lisse

Toutes teintes — Tous formats

Hourdis en terre cuite, système breveté

RÉFÉRENCES : par milliers de mètres carrés

BRIQUES CREUSES LÉGÈRES ET CLOUABLES

Établissements P. COLLEYE, s. a.

GRANDE DÉCORATION
SCULPTURE-STAFF
AMEUBLEMENT
TRANSFORMATIONS

18, RUE DES DRAPERS
BRUXELLES

Tél. 11.89.75

Carrières et Fours à Chaux
de la Dendre
à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES - PETIT GRANIT - POUR BATIMENTS,
MONUMENTS
TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONCÉS
POUR MARBRERIE.
PIERRES BRUTES ET SCIÉES — BORDURES. — PAVÉS.
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRICULTURE

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brilage
Protège les murs contre les intempéries. — Résiste à l'air
salin. — Appliquez-les facilement et économiquement.

Distributeur général pour
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER

82-84, rue Edm. Tollenaere
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut
S. A.

Etabliss. FIDELE MAHIEU

88, aven. de Philippeville
MARONNELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

Armes de toute espèce

Fabrique d'Armes Fs.

Dumoulin & Cie, Liège

2, rue Thier de la Fontaine, 2

Fondée en 1849

Belgique

Ancion-Marx Fabrique d'armes

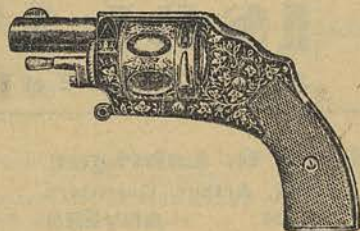
Société Anonyme

28 et 30, rue Grandgagnage, LIÈGE (Belgique)

Adresse télégr: Anciomar-Liège

Téléphone N° 100.02

A mes et Matériel Militaires-Fusils et Carabines de chasse - Carabines et Pistolets de tir-Fusils militaires de réforme transformés en armes de chasse
Munitions de toutes espèces-Spécialité de Revolvers fins.



Achats et vente de toutes espèces d'armes p^r collections et panoplies



FABRIQUE D'ARMES UNIES DE LIÈGE

Société Anonyme

Rue Trappé, 22, LIÈGE

Adresse télégraphique: « Centaure-Liège ».

Armes de chasse, de luxe et d'exportation — Fusils Hammerless et à chiens à percussion centrale — Fusils à charger par la bouche à 1 et 2 coups — Fusils transformés d'armes de guerre — Pistolets — Revolvers — Carabines — Accessoires

A. De Vigne & C^o

CHAUFFAGES VAPEUR - EAU CHAUDE

Installation de conditionnement d'air

Service de distribution d'eau chaude

Installation de bains - douches,

buanderies, etc.

Pour Pensionnats et Couvents

137, Avenue d'Amérique

ANVERS

Téléph. 705.59

Aug. Lebeau-Courally

S. A. fondée en 1865

19-23, rue Fond-des-Taves, LIÈGE

Téléphone: 24,197

Adr. télégr.: Lebeaugun

Fabrication exclusive d'armes de la plus haute qualité pour la chasse et le tir aux pigeons
Spécialité: Fusils à canons superposés « Super Lebeau » système Hammerless et à platines

Les plus hautes récompenses aux grandes expositions. — Très nombreux grands prix sur les plus importants stands de l'Europe.
Catalogue sur demande

Usines Decock Frères

Téléphone:

607 La Louvière 15E, RUE BRIGODE Decock 607 La Louvière

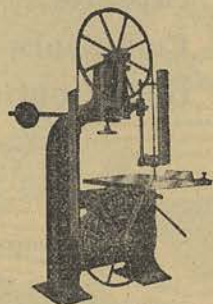
Adresse télégraphique:

FAYT-LEZ-MANAGE

MACHINES-OUTILS

A TRAVAILLER LE BOIS

Machines simples et combinées
Ponceuse à disque et à bande
Presses à plaquer - Outillages
Spécialité de machines combinées
Universelles, convenant particulièrement à Missions au Congo ou à l'Étranger.



LA QUINCAILLERIE GÉNÉRALE POUR BATIMENTS

offerte par les

Ateliers J. VERCHEVAL & FILS

79, rue Dumonceau, HERSTAL — Tél. Liège 401.11

est le résultat des efforts conjugués de trois générations successives spécialisées en l'étude et la mise en fabrication d'articles particulièrement destinés aux communautés, écoles, hôpitaux

Crémones de fenêtre en tous genres
Appareils de manœuvre pour vasistas marque « NACO »
crossettes, pouciens, tirants de porte, etc.

Acier inoxydable - Argent neuf poli ou nickelé - Bronze et laiton poli, bronzé ou chromé - Corne - Bakélite - Fer noir, etc.

Clouterie & Tréfilerie des Flandres, s.a.

Gendbrugge-lez-Gand (Belgique)

Fils de fer et acier clairs, recuits, galvanisés, étamés, cuivrés, pointes de Paris, clous de chaussure, crampons, rivets, boulons, articles de boulonnerie à chaud, à froid; fil barbelé, treillis, torons, grillages, feuillard, tous articles en fil de fer, toiles pour moustiquaires.

Treillarmé, treillis soudé pour béton armé et pour routes.

Adresse télégraphique : Clouterie Gendbrugge.

Téléphone : 174.40 (5 lignes).

Compte chèque postal : 9841.

Registre Com. Gand : 283.

COTRACO

Société anonyme

INGÉNIEURS-ENTREPRENEURS

Entreprises générales
Béton armé
et tous genres de constructions

ÉTUDES ET OFFRES SUR DEMANDE

93, rue de la Loi

BRUXELLES

Tél. 12.88.24

S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais

Blanc de Zinc — Minium de plomb

Litharge — Mine-orange

Matériaux et Procédés modernes
pour le Bâtiment

ISOLATION

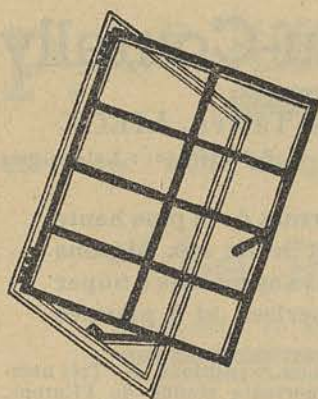
ACOUSTIQUE et THERMIQUE

Alfred G. Labrique

4, avenue Arthur Goemaere

Tél. 757.24

ANVERS



S. A. Les Ateliers

VAN DE SANDE

Anciens Ateliers

A. ADRIAENSSENS

8, Rue Pierre B'ddaer
BRUXELLES

Châssis et portes
métalliques

Carrières de grès

Tous les matériaux pierreux pour routes et bétons. - Pierres plates pour sentiers rustiques. - Pierres roulantes. - Parements de teintes diverses. - Pavés et bordures en petit granit.

Ém. & Fern. BECK, 28, quai de la Grande-Bretagne

LIÈGE

Téléphone : 127.32

Spécialité : PAVÉS POUR COURS ET TROTTOIRS
MOINS CHERS QUE LES DALLES EN BÉTON

AUTOMATIQUE ELECTRIQUE DE BELGIQUE

— S. A. —

Rue du Verger

ANVERS



Installations téléphoniques de toute
capacité. - Appareils de mesure. -
Compteurs électriques. - Signalisa-
tions routières. - Installations de
Radio-distribution.

Documentation gratuite sur demande.

ENTREPRISES GÉNÉRALES

Travaux publics et privés
EXPERTISES

MARCEL DEBUSSCHERE-DEMEULDRE

ENTREPRENEUR

Rue Saint-Amand, 27-29, ROULERS

Téléphone : 253

Reg. du Comm. : Courtral 1628

Chantier : Rue Kokelaer, 20, Roulers

Ateliers de Constructions Métalliques et de Chaudronnerie

P. & F. Deltour Frères

Rue des Saules, 7, MONS-lez-LIÈGE

PONTS. — CHARPENTES — PYLONES — CHEVALETS
PASSERELLES — MATÉRIEL ROULANT
RIVÉS OU SOUDÉS — TUYAUTERIES —
SOUDURE AUTOCÈNE — PARACHÈVEMENT
Ateliers raccordés au chemin de fer.

Téléphone Liège 311.72; après 18 heures : Liège 312.78
Compte Chèq. post. 179.98 Reg. de commerce : Liège 130 71
Etudes, plans et devis sur demande et sans aucun engagement
de la part du demandeur.

■ Bureau Technique ■

René Nicolai

Ingénieur A. I. Lg

12, quai Paul Van Hoegaerden, LIÈGE

Téléphone 120.31

6, place Stéphanie, BRUXELLES

Téléphone 11.02.88

Reg. du Com. Liège 1168

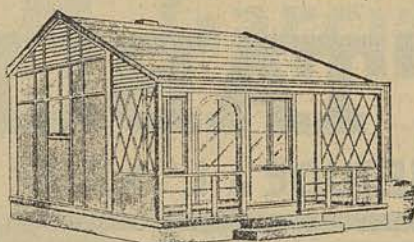
Chèques-postaux Liège 64.955



Constructions industrielles
Ponts et Charpentes métalliques
Constructions navales
Réseaux électriques - Béton armé
Etudes - Contrôle - Expertises

LES
CONSTRUCTIONS
DÉMONTABLES

**Jacques
Eberhart**



269, boulevard Général Jacques, Bruxelles

Reg. Com. : 884.54

C. C. P. : 132.541

Tel. : 48.30.08

Bungalows - Chalets - Garages - Pavillons - Terrasses, etc
Systèmes Standards

Matériel avicole et d'élevage, poulaillers, chenils, clapiers, etc.
Installations complètes d'élevages.

Grande Exposition permanente. — Projets et devis sur demande

Fers - Aciers - Tôles

Boulons - Rivets

Poutrelles e rails

Sciage de tous profils

Ronds pour beton

Découpage sur spécifications

Poutrelles de clôtures

Spécialité de tôles fortes

Société Anonyme des Établissements

— D. L. C. —

TÉLÉPHONE 289 04

2 lignes

BUREAUX ET MAGASINS :

Rug du Viaduc,

SCLESSIN (Gare)

Jean GUILMAIN

Maison fondée
en 1865

31, Rue d'Ecosse SAINT-GILLES Bruxelles

Téléphone : 11.48.13

Fabrique de Matériel Avicole

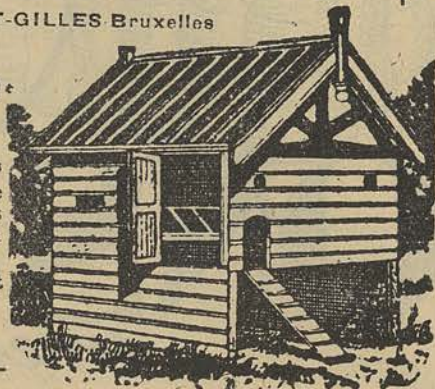
Spécialiste

Garages et pavillons
en bois démontables

Manufacture d'articles en fil de
fer — Grillages en tous genres
Clôtures de parc, de chasse et
de tennis

Spécialité de poulaillers et
chenils

Exposition permanente.



TOUT CE QUI CONCERNE

la VERRERIE

Bocaux - Bouteilles - Verres - Gobelets - Carafes
Verres Pyrex - Verres à Vitres - Glaces

vous sera fourni rapidement, aux prix les plus réduits

Renseignements ou voyageur sur demande.

Verreries-Gobeleteries Havrenne Frères

Soc. de Pers. à Resp. lim.

Téléph.

Charleroi : 512.06 - 512.48

JUMET

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
Fondée en 1853

FONDS DE GARANTIE :
plus de
900.000.000 de francs

SIÈGE SOCIAL EN SA PROPRIÉTÉ

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique
Royabelass

BRUXELLES

Téléphones I
12.30.30 (6 lignes)

VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHÉCAIRES — RENTES VIAGERES

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents

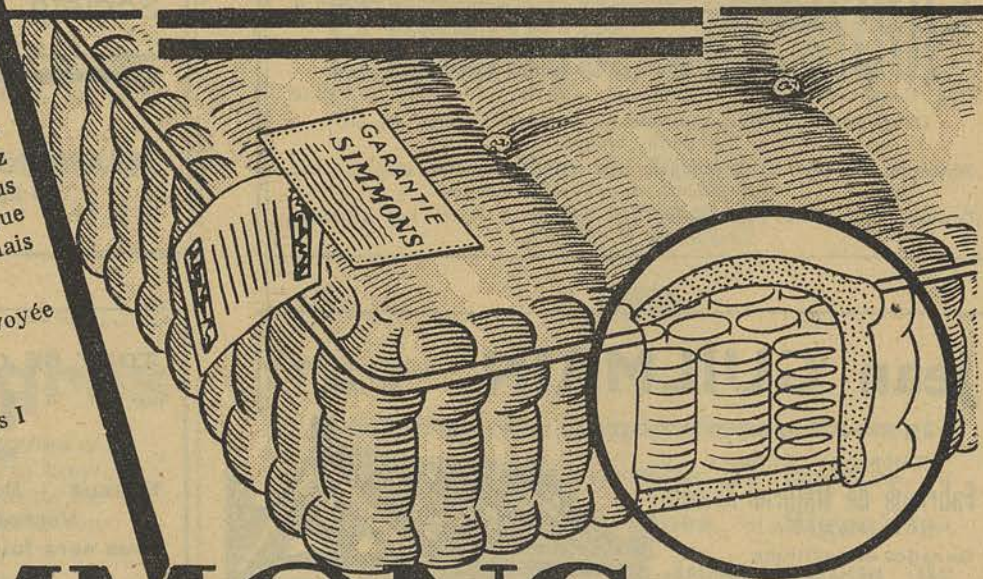
PRIX IMBATTABLES!

DU QUIETUDE À L'AZUR

Les matelas **SIMMONS** à ressorts ensachés mettent la qualité **SIMMONS** à la portée de tous.

Avec **SIMMONS**, dormez à « poings fermés », ce qui vous permettra d'être frais et dispos au réveil; vous remplirez avec joie votre tâche quotidienne et vous n'éprouverez plus ce sentiment de fatigue qu'un matelas ordinaire ne réussit jamais à faire disparaître entièrement.

Documentation spéciale n° 39 envoyée gratuitement sur demande à la **SIMMONS BELGE**,
Boîte postale n° 72, Bruxelles I



SIMMONS

pour mieux dormir!

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Académie royale de Langue et de Littérature françaises;
réception de M. l'abbé Bastin et de S. Exc. M. Garcia
Ventura Calderon :

M. l'abbé Bastin
Alphonse Bayot
S. Exc. M. Garcia Ventura Calderon
L'Académie belge...
Les trois traités
En quelques lignes...
Inflation en Allemagne
Babette
Dante, poète
Lectures.

Louis WILMOTTE
Abbé BASTIN
Comte CARTON de WIART
Garcia Ventura CALDERON
Hilaire BELLOC
* * *
Christopher HOLLIS
Fernand DESONAY
Alexandre MASSERON

Académie royale de Langue et de Littérature françaises⁽¹⁾

Réception de M. l'abbé Bastin et de S. Exc. M. Garcia Ventura Calderon

M. l'abbé Bastin

Je dois tout d'abord remercier l'Académie de l'honneur qu'elle a bien voulu me faire en me priant de vous recevoir aujourd'hui. Elle s'est peut-être souvenue de mes débuts de jeune romaniste, lorsque seul, ou avec quelques disciples de mon âge, je parcourais nos campagnes wallonnes et allais recueillir, sur les lèvres des simples, les formes parfois étranges de nos patois, qui, en se diversifiant à l'infini, attestent leur richesse lexicologique.

A-t-elle, l'Académie, réfléchi aussi au privilège vraiment rare qu'elle me conférait en me permettant pour la seconde fois de louer une robe? Oh! les deux robes dans l'espèce ne se ressemblent guère! Quand je me remémore M^{me} de Noailles portant fièrement sur ses frêles épaules, pareille en cela au jeune dieu de la fable, la dépouille d'un fauve, et que je la compare à la sévérité de votre humble soutane, je me sens moins à l'aise pour prolonger un parallèle qui me conduirait tôt à une sorte de profanation.

Mon Dieu, mon cher Confrère, la fourrure, qui paraît la poétesse au cœur innombrable, est-elle si éloignée que cela du vêtement sacerdotal que depuis dix-neuf siècles un usage respectable a imposé aux ministres de Dieu? Elle aussi fut la prêtresse, un

peu égarée dans nos temps prosaïques, d'une divinité redoutable. Vous êtes, vous, le servant d'un culte qui, en humiliant la chair, a ennobli le cœur et l'esprit. L'un comme l'autre vous avez officié avec la même fidélité. Et si notre regrettée consœur était vivante et présente, elle pourrait vous dire :

*J'ai mon Dieu que je sers; vous servirez le vôtre.
Ce sont deux puissants dieux.*

C'est le très chrétien Racine, qui, devant les dames de Saint-Cyr, met ces vers dans la bouche d'une reine. Laissons-les-lui pour compte et n'oublions pas pourtant ce que la foi nouvelle a emprunté aux dévotions antérieures. Elle l'a fait, du reste, à fort bon escient.

Excusez ce préambule un peu long d'un discours qui sera bref. Mais il faut que vous sachiez qu'en consentant à être des nôtres, vous avez, peut-être, à votre insu, accepté un compagnonnage quelque peu profane. Je regarde autour de moi et je vois tel adorateur de la beauté païenne, le chantre d'Hélène et — antithèse qui n'a rien d'édifiant — le dernier parnassien et le premier symboliste assis derrière vous. Je ne note que le dernier élu de l'Académie, qui soit tout à fait rassurant, et c'est ce maître du barreau qui, parfois, égare ses rêveries au fond de nos Ardennes et qui leur demande des thèmes d'inspiration moins profanes, en même temps que l'oubli des laideurs du Palais.

(1) Séance solennelle du samedi 10 juin 1939.



Avec lui me voilà sur un terrain plus sûr, un terrain qui vous est familier. L'Ardenne! N'est-ce pas cette région à la fois désolée et charmante, dont vous connaissez mieux que nous tous les horizons indéfinis, les frondaisons luxuriantes ou sévères, les parlers plus frustes que les nôtres et affirme-t-on plus hérissés de vocables germaniques. Il est, en effet, possible que la lisière orientale de la Wallonie porte encore les stigmates d'une consanguinité que nous ne pouvons désavouer sans nous diminuer nous-mêmes. Mais si elle est une résultante fatale de certains contacts historiques, si elle s'affirme davantage dans quelques-uns de nos villages de l'Est, elle n'a guère eu d'influence sur les cerveaux. Un Eupénois ou un Malmédien, quoi qu'on dise, diffère en somme peu de nos paysans hesbignons ou condrusiens, moins encore de nos Luxembourgeois de langue romane; tout au plus faut-il lui concéder une ténacité plus soutenue et une concision meilleure du langage. Nous ne pouvons lui refuser ni l'accueil aimable, ni un certain humour jovial, ni une sensibilité particulière, dont se targue le plus modeste fils de notre Wallonie.

En vous regardant bien, on retrouve dans vos traits, empreints d'une bienveillance qui n'exclut pas la décision, toutes les caractéristiques les meilleures des Wallons de lisière. Car vous êtes né à Faymonville, le dernier village wallon d'une contrée dont l'histoire est si émouvante et qu'un siècle d'oppression prussienne n'a pu décourager de parler nos patois. Vous n'avez reconquis l'indépendance morale qu'en 1919, après des tribulations souvent pénibles, que la belle indépendance de votre cœur vous forçait à subir. Ne fûtes-vous pas surveillé, espionné par les autorités prussiennes, mal défendu par vos supérieurs ecclésiastiques, dont le plus haut placé était alors à Cologne et non à Liège, ballotté comme une épave en ce coin de Wallonie dont le landrath allemand surveillait d'un œil soupçonneux les frémissements? J'ai plaisir et honte à la fois d'être contraint de remémorer ici ce passé cruel, et j'ai pourtant regret de n'y pouvoir insister. Il est relativement rare qu'un érudit soit un homme de caractère; une légère atrophie de la volonté s'associe et s'impose à l'activité concentrée, dont il a besoin pour poursuivre des recherches très ardues et souvent stériles. Chez vous rien de tel; votre triple apostolat, scientifique, moral et religieux, a résisté victorieusement. Vous avez mené d'un même front calme et souriant la triple tâche que vous vous étiez assignée dès le collège. L'enseignement religieux, la curiosité savante du passé, des coutumes et des parlers de votre région, enfin la préoccupation quotidienne d'en sauver l'originalité, et plus tard de nous en restituer le précieux héritage, voilà ce qui a dû prolonger souvent vos veilles et qui ne cessa de solliciter votre noble esprit.

De toutes ces activités, c'est peut-être la première qui vous a donné les meilleures joies. Et avec quel zèle acharné vous vous y êtes consacré!

Je n'en veux pour preuve — ne pouvant énumérer ici tous vos travaux — que ce précieux mémoire sur les plantes dans le parler, l'histoire et les usages de la Wallonie malmédienne, où vous combinez harmonieusement des connaissances si diverses. Le philologue, le botaniste, l'historien des mœurs y découvrent sans effort une matière abondante à réflexions. Avec quelle perspicacité, mais aussi avec quelle prudence, vous notez les multiples emplois que le paysan malmédien fait d'une flore bien plus variée qu'on ne l'imagine! Certes, vous n'irez pas jusqu'à conseiller, comme un de vos naïfs devanciers, de faire un usage médical de la bouse de vache; mais vous enregistrez gravement l'emploi dont certains se targuent pour guérir les « apostumes et enflures au genou ou autre part »... Cet « autre part » me laisse un peu rêveur.

Je voudrais, avant de vous céder la parole, revenir encore,

non sur vos tâches ecclésiastiques qui échappent à ma compétence, mais sur ce rôle de défenseur de notre culture que vous avez si courageusement assumé.

Pourquoi ne point le dire? Ce rôle dans un poste d'avant-garde n'est pas uniquement celui d'un pasteur, voué de façon exclusive à l'enseignement des vérités chrétiennes. C'est aussi celui d'un conseiller, d'un défenseur de la bonne cause vis-à-vis de populations que le traité de Versailles, en 1919, trouva douloureusement atteintes dans leur vie matérielle et morale, désemparées, partagées entre des intérêts divergents, sourdement travaillées sans relâche par une propagande néfaste. Il a dû consister surtout dans de sages avertissements, destinés à consolider l'œuvre d'union et de paix, que réclamait l'après-guerre, œuvre trop souvent négligée par ceux dont elle aurait dû être la fonction essentielle.

Et quel merveilleux adjuvant dans cette tâche de longue haleine, — tâche quotidienne, sans cesse renaissante, — vous aura été notre vieux patois, mon cher confrère! Vous, qui le maniez, avec élégance, qui n'en ignorez aucune des finesses, aucune des familiarités prenantes, vous êtes pour nous comme la personnification d'un véritable apostolat. C'est assurément ce qui a déterminé le choix de plus d'un de nos confrères. Pourtant vos titres scientifiques suffisaient amplement à vous désigner à eux.

Je ne voudrais pas clore ce compliment académique, bien inférieur à ce que nous vous devons, sans y associer en pensée le regretté confrère que nous avons perdu et dont vous occupez le siège parmi nous. Mais, d'autre part, je ne voudrais pas non plus vous disputer la joie de le louer ici, et si je prononce en terminant le nom estimé d'Alphonse Bayot, c'est pour avoir l'occasion de vous dire que nul ne nous a semblé plus digne que vous de le remplacer.

MAURICE WILMOTTE.

Alphonse Bayot

MESSIEURS,

Je suis l'enfant gâté d'une terre privilégiée. Car, si l'Académie de Langue et de Littérature françaises m'a invité à occuper un de ses dix sièges philologiques, si j'y suis installé aujourd'hui par un prince de la philologie, je dois cette double faveur moins à des titres scientifiques qu'à mes origines malmédiennes. C'est donc au nom de mon pays natal autant qu'en mon nom personnel que je vous remercie d'avoir porté vos suffrages sur le disciple et compagnon de combat du grand Wallon que fut l'abbé Nicolas Pietkin.

Malmédy a dû à sa longue exclusion politique de la communauté belge l'honneur d'avoir attiré et retenu l'attention des linguistes plus que toute autre portion de terre wallonne. Son parler occupe déjà une place de choix dans les *Mélanges* qui vous furent offerts, Monsieur, comme don de joyeuse entrée à l'Université de Liège, par un groupe d'admirateurs, dont les deux seuls survivants, vos élèves d'alors, aujourd'hui professeurs émérites comme leur maître, siègent également parmi nous. C'était en 1892. Treize ans plus tard se tenait à Liège le premier Congrès pour l'extension et la culture de la langue française et,

organisateur de ces mémorables assises, vous entraînez ses membres sur les bords enchanteurs de la Warche. Si même l'excursion, partie gaîment de Spa en voitures automobiles, dut prendre à la frontière prussienne l'allure d'un pèlerinage *ad Waloniam captam*, ses participants purent se convaincre que la captive restait fidèle à ses origines latines et était réfractaire aux contraintes de la germanisation.

Mon pays natal s'appelait alors Wallonie prussienne ou Prusse wallonne, une association de termes plutôt répulsive. Il se nomme aujourd'hui Wallonie malmédienne et l'on doit s'étonner qu'une appellation si claire, si adéquate n'ait pas été trouvée avant le retour de Malmédy à sa patrie naturelle.

Alphonse Bayot, à qui j'ai l'honneur, je devrais dire la douleur, de succéder, était un grand ami de ce petit coin de terre romane qui, par la variété de ses dialectes, lui paraissait un abrégé de la Wallonie entière. Son décès si rapide y fut connu par un cri de détresse lancé par sa famille et par le message douloureux d'un de ses élèves : celui-ci fut le représentant de mon pays aux funérailles si simples du maître et il n'est pas le seul étudiant qui ait versé des larmes sur sa tombe.

Membre de l'Académie au titre philologique et malmédien, n'ayant jamais cultivé que la dialectologie et la toponymie, dans lesquelles Bayot s'est également fait un nom, je suis excusable de concevoir son éloge sur le plan de la petite philologie et dans le cadre de la petite patrie.

* * *

Loin de moi, cependant, d'ignorer l'œuvre transcendante du médiéviste, mais elle a été exaltée et analysée par ses pairs dans les articles nécrologiques de nos revues savantes. Qu'il me suffise de rappeler le jugement de l'un d'entre eux : « Il reste de lui, écrit M. Feller, des œuvres marquantes qui le classent au nombre des plus savants romanistes du siècle. » Et, à propos de son ouvrage capital, l'édition du troisième et dernier volume de Hemricourt : « Nous devons renoncer, dit notre confrère, à donner une idée de ces analyses infinies qui portent sur des millions de faits depuis les plus importants jusqu'aux plus infimes, jusqu'aux virgules et accents dans un nombre incalculable de copies. » « Cette édition, ajoute-t-il, a occupé Bayot pendant la moitié de sa vie. »

Mais le linguiste aimait à descendre de temps à autre des hautes régions de la philologie dans le maquis de la dialectologie et de la toponymie. Son activité dans le passé se doublait d'une autre dans le présent. Et même, depuis quelques années, l'édition critique de textes anciens lui paraissait moins urgente que la récolte des termes patois encore vivants. Les vieux manuscrits ne courent aucun risque dans les dépôts d'archives et les bibliothèques d'universités, tandis que les dialectes se meurent. Plus d'un vieillard qui disparaît emporte avec lui dans la tombe quelque secret linguistique, soit un vocable archaïque du parler populaire, soit une forme morphologique tombée hors d'usage, soit l'emplacement d'un lieu-dit aujourd'hui inusité. Que de fois, au cours de mes enquêtes sur la Flore de la région malmédienne, j'aurais voulu rappeler à la vie pour un instant tel vieux qui, lui, savait !

Alphonse Bayot s'est appliqué lui aussi à faire descendre du cerveau fruste d'un patoisant jusqu'à fleur de ses lèvres un terme rare, qu'il cueillait précieusement, heureux de l'avoir sauvé pour toujours de l'oubli. Il a eu le plaisir de constater que plus d'un vocable porté déjà au nécrologe du langage populaire vivait encore sporadiquement. Il a éprouvé les jouissances intellectuelles et morales que procure le contact suivi avec les gens du peuple, seuls dépositaires et représentants attitrés du langage des ancé-

tres. De ces enquêtes orales poursuivies pendant toute une journée, on rentre souvent le soir la tête enrichie de nouvelles connaissances et, dit Charles Bruneau, « les poches bourrées de pommes et de noisettes, présent de l'hospitalité ardennaise ».

Lorsque surgit, il y a trente-cinq ans, le projet du Dictionnaire général des patois romans de Belgique, Bayot s'inscrivit immédiatement comme correspondant de son village natal — simple manouvrier dans cette grande entreprise — et les archives de la Société liégeoise de Littérature wallonne témoignent de sa régularité à apporter sa modeste pierre à l'œuvre commune. Il crée lui-même à Louvain un Cercle d'Etudes wallonnes, où sont appliquées les nouvelles méthodes de recherches dialectologiques. Il publiera plus tard un exposé magistral de ce nouveau mode d'investigations. Le Hainaut, sa province d'origine, lui doit trois publications importantes : une *Toponymie de Chimay* publiée en collaboration avec E. Dony, des *Notes de lexicologie montoise* et une étude fouillée sur les lieux-dits de la région de Charleroi. Aussi mérita-t-il de figurer parmi les premiers membres de la *Commission de Dialectologie et de Toponymie* créée par arrêté royal du 7 avril 1926. Il occupait dans la section wallonne de cet organisme une place si marquante que sa mort y donna lieu à une cérémonie commémorative inconnue jusque là : pendant que ses confrères désolés rappelaient l'un après l'autre en termes émus les divers mérites du défunt, une gerbe était portée sur sa tombe à Louvain par un groupe de ses anciens élèves.

Le dialectologue, l'amant du parler populaire n'est nulle part dans son élément aussi bien que dans son milieu natal. C'est là qu'il a appris la langue du terroir, c'est là qu'il peut l'entretenir dans sa pureté native. Bayot est resté attaché toute sa vie à son village d'origine, Chapelle-lez-Herlaimont, grosse agglomération ouvrière de 7.500 âmes, dans l'arrondissement de Charleroi. Il aimait à y revenir, y fréquentant de préférence les humbles, les ouvriers qui avaient passé avec lui sur les bancs de l'école, et après avoir serré leurs mains rugueuses, il remuait avec eux les souvenirs d'enfance et de jeunesse dans leur langue savoureuse et pittoresque. On l'a vu jeune homme s'intéresser aux concours de pinsons organisés dans la localité, « pointant » attentivement les chants, discutant ceux-ci avec les intéressés. Le parler de Chapelle, son histoire, sa toponymie, son folklore n'avaient pas de secret pour lui et il aimait à faire bénéficier ses concitoyens de ses vastes connaissances. Maintes fois il s'est mis à leur disposition pour des causeries familières, où son talent de pédagogue pouvait donner toute sa mesure. On se rappelle encore aujourd'hui ses conférences sur les origines de Chapelle, les noms des familles chapelloises, les sobriquets de chez nous, la poésie des terrils, etc. Il rêvait d'une histoire de son village et en réunissait les matériaux avec deux anciens camarades d'école. Son explication du toponyme Bascoup, qu'il a donnée d'abord à Bruxelles devant la *Société pour le progrès des Etudes philologiques et historiques*, « fut un modèle de science et de conscience ».

Les « Chapellois » — ce gentilé est de Bayot — ont fait mentir le proverbe : Nul n'est prophète dans son pays. Ils étaient fiers de leur savant concitoyen, sorti de leur milieu patoisant. Aussi ont-ils tenu à rendre à sa mémoire un hommage qui lui serait allé au cœur, s'il l'avait connu. La Cour du Clerc, où il aimait à porter ses pas, parce qu'il y retrouvait de nombreux souvenirs de famille, va être, par décision de l'administration communale, convertie en une cité ouvrière qui portera le nom d'Alphonse Bayot.

* * *

Un philologue aussi fidèle à ses origines, aussi curieux du présent et du passé de la langue de son peuple, aussi attentif à

toutes les manifestations de la vie wallonne, ne pouvait manquer de s'intéresser non seulement au parler, mais encore au sort du petit peuple que le Congrès de Vienne, d'un trait de plume, avait retranché de la grande famille wallonne et qui luttait depuis longtemps pour la conservation de sa langue traditionnelle et de l'originalité de sa race. Pays minuscule, dont la population dépassait à peine d'un tiers celle de Chapelle et qui avait ses historiens, ses poètes, ses musiciens, ses botanistes, et dont le langage, variant d'une localité à l'autre dans son lexique, sa phonétique et sa grammaire, ne cessait de fournir matière à de doctes travaux d'érudition. Un prêtre, curé d'un petit village, y tenait bien haut le flambeau de la latinité.

« Malmédy, me disait M. Bayot, n'a pas son égal au point de vue linguistique. Son parler a été mis trois fois en glossaire dans l'espace d'un siècle. Que n'avons-nous pour chacune de nos villes un inventaire de sa langue remontant, comme celui de Villers, au XVIII^e siècle ! Y a-t-il en Belgique un toponyme rural attesté dès le VII^e siècle comme votre terme *Setchamp*, *Sicco Campo*, désignant le point culminant des Hautes Fagnes ? Les Muscs semblent avoir fréquenté les rives de la Warche dès le XII^e siècle, car Bédier incline à placer chez vous le berceau de la chanson des Quatre Fils Aymon. Le folklore malmédien est incomparable : nulle part n'existe une trilogie valant celle de son Carnaval, de ses Rondes de la Saint-Jean et de ses Feux de la Saint-Martin ».

Il est permis d'affirmer que la création du Cercle d'Etudes wallonnes de l'Université de Louvain a été inspirée par l'activité si variée du Club wallon de Malmédy, œuvre de feu l'abbé Pietkin et de son neveu Henri Bragard.

Mes relations avec Bayot datent des premiers temps de cette fondation. Au début de 1910 je fus invité à paraître à la tribune du Cercle en qualité de messager de la pensée malmédienne et wallonne. Je vois encore le maître prenant des notes au cours de ma causerie : il tâchait de surprendre quelque particularité phonétique du parlé local, peut-être la tonalité de l'*a* ou le degré de dénasalisation. Le soir il y eut « guindaille » dans un café d'étudiants et je pus admirer l'intimité qui régnait entre le professeur et les disciples. Le lendemain, il voulut me servir lui-même la messe et de savoir derrière moi, à genoux au pied de l'autel, ce professeur à longue barbe, auquel il ne manquait que la croix pectorale et l'anneau d'améthyste pour faire figure d'évêque missionnaire, je célébrai le saint sacrifice avec plus de dévotion.

Ce fut là le point de départ de longues relations amicales et scientifiques. Je faisais la joie du bon professeur en lui servant régulièrement les modestes productions littéraires et philologiques du terroir natal. Survint la grande tourmente. Nous savons par le témoignage de notre confrère Georges Doutrepoint quelle fut la conduite patriotique de son collègue et ami pendant cette période terrible où la Belgique goûta de nouveau les douceurs d'un régime étranger : comment il se fit l'apôtre de l'union sacrée, comme il soutint le moral de ses compatriotes, flamands et wallons. Déporté à l'intérieur de l'Allemagne au début de la guerre, je dus en attendre la fin avant de reprendre contact avec mon ami. Il m'écrivait en janvier 1919 : « Ma maison n'eut pas le 25 août l'honneur du feu dévorant des incendiaires de Louvain, mais elle fut choisie comme point de mire d'une salve de coups de feu alimentée par deux cents fusils et qui dura vingt minutes. Si je m'étais trouvé là, mon sort était réglé. Pas un coin de l'immeuble qui n'eût été fouillé par les balles. En mon absence, le mal se borna à de nombreux dégâts matériels... »

Le retour de la Wallonie dite prussienne dans la communauté belge devint dès lors sa grande préoccupation comme la mienne. La Belgique violée et violentée en 1914, victorieuse en 1918,

avait le droit de recouvrer à l'Est ses frontières historiques. Mais Bayot et moi, ainsi que Jean Haust, autre romaniste artisan de la désannexion, nous n'envisageons que la réparation de l'injustice commise en 1815 à l'endroit de mon pays natal. Seule, du reste, sa réintégration dans la mère-patrie pouvait désormais sauvegarder son individualité et son caractère roman.

Pendant plus de quatre ans, la petite Wallonie avait été complètement isolée de la Belgique et plongée dans une atmosphère d'intoxication intellectuelle et morale. Le sentiment de l'honneur y était étouffé par le culte de la force. Aussi la situation n'était-elle plus en 1919 celle qu'évoque une lettre que la municipalité de Malmédy adressait en 1833 à une maison religieuse de Nancy à l'effet d'obtenir des Sœurs pour l'école des filles : « D'origine française, notre ville appartient par son langage, ses mœurs et son histoire aux provinces wallonnes qui comprennent une partie du Luxembourg, le pays de Liège, de Namur, etc. L'idiome wallon, espèce de langage des vieux habitants de la Gaule, y est encore la langue du peuple ; le français est le langage des personnes bien élevées ».

Sans doute, le wallon, traité ici à tort en jargon informel, continuait à être le langage du peuple et même, grâce à l'abbé Pietkin, il s'était élevé dans une certaine mesure à la dignité d'une langue littéraire ; mais le français, banni depuis longtemps de l'école et des administrations, était en passe de perdre sa dernière position à l'église. La masse se faisait petit à petit à l'idée que l'allemand était sa langue cultivée.

Bayot, de même que Haust, se rendait compte que, chez nous, à côté de la portion de la population restée saine, il en était une autre qui était prête à renier ses origines et à se fondre dans la masse germanique. Il m'écrivait : « Arracher des populations engourdies à l'emprise du germanisme pour les ramener à leur vraie patrie, les désabuser, les éclairer, les entraîner, c'est digne d'un bon pasteur et, mieux que tout autre, vous êtes qualifié pour être ce pasteur... Que je suis heureux de me trouver à vos côtés dans l'œuvre de la rédemption de la Wallonie prussienne ! »

Il prépare la grande famille belge à recevoir les enfants « prodiges ». Voici comment il termine la préface d'une plaquette que je lançai à cette époque : « Quand ces dix mille Wallons « prussifiés » il y a un siècle, au mépris de tout droit, seront rendus à leur mère-patrie, dans le salut de bienvenue qui les accueillera parmi nous, il faudra que l'on perçoive non seulement la voix de l'intérêt, mais encore et surtout celle du cœur, car ils ont du sang belge et ce sont nos frères ».

La désannexion se fit dans des conditions assez humiliantes pour nous. « Comme vous, m'écrivit-il, je me suis senti morfondu de la quarantaine imposée à des frères wallons. » On aurait dû établir une distinction entre ceux-ci et les populations de langue allemande que des raisons historiques et économiques conseillaient de rappeler également au sein de leur ancienne patrie. Si notre pays avait été résorbé d'emblée par la Belgique comme l'Alsace-Lorraine par la France, le cerveau malmédien serait aujourd'hui complètement assaini, toute la région aurait retrouvé depuis longtemps son âme wallonne et belge.

Alphonse Bayot a eu parmi ses élèves des frères retrouvés. Il avait pour eux une bienveillance affectueuse et se rendait compte par eux du travail d'assimilation qui se poursuivait dans leur pays. Soucieux de les intéresser à leur milieu natal et d'entretenir en eux la fierté de la race, il me consultait volontiers sur le choix de leur thèse de licence. S'il avait vécu, il n'est aucun domaine de la philologie malmédienne qui n'eût été exploité intensivement par ses étudiants.

Trop tôt, hélas, la mort est venue interrompre le probe labeur de ce grand ouvrier de la pensée. Et du coup, sa disparition

nous a laissé à nous, ses amis et confrères, l'impression d'un vide immense.

El plèce di l'adjèhant, c'est come on trô so l'cîr...

Mais, à l'ombre du chêne géant que la tempête a renversé, de jeunes arbres ont grandi. C'est la gloire des grands maîtres de former des élèves qui prolongent au delà de la mort, avec leur souvenir et leurs exemples, le meilleur de leur activité scientifique.

Abbé BASTIN.

S. Exc. M. Garcia Ventura Calderon

Si j'avais à m'adresser publiquement à vous en toute autre circonstance, je vous qualifierais d'Excellence. Et ce titre protocolaire, qui parfois sonne creux, trouverait sa pleine valeur dans son application au diplomate accompli que vous êtes. Nous ne pouvons pas oublier que vous représentez votre Gouvernement auprès du nôtre et que tout le talent que vous prodiguez dans cette mission officielle s'éclaire d'une sympathie ancienne et fervente pour notre pays. C'est d'abord par ses écrivains que vous aviez appris à le connaître, m'avez-vous confié. Et voilà qui n'est certes point pour nous déplaire! A votre jeune esprit émerveillé que ne satisfaisaient point, en votre vieille cité de Lima, les leçons des Révérends Pères de Picpus, puis, à l'Université, les cours de la Faculté de Droit, Rodenbach et Maeterlinck ont révélé la Belgique. Vous deviez la comprendre beaucoup mieux encore par le plus noble des interprètes de son âme. Voici qu'un jour, la République du Pérou vous accredité en qualité de ministre auprès du roi Albert. C'est en 1917, au cœur même de la grande tragédie, que vous lui présentez vos lettres de créance à La Panne.

Ce n'est qu'un bout de sol étroit,

Mais qui enferme encore et sa reine et son roi

Et l'amour condensé d'un peuple qui les aime.

Presque à cette heure, votre frère José, brillant élève de l'École des Beaux-Arts, qui s'était engagé dans l'aviation française, tombe glorieusement à Verdun.

Ainsi, votre amitié pour nous, forgée par vos premiers émois littéraires, a-t-elle été trempée au torrent de l'héroïsme. Elle a résisté à l'épreuve des bons comme des mauvais jours. Non seulement elle a survécu aux absences, lorsque d'autres devoirs vous appelèrent ailleurs, en Europe ou en Amérique. Mais à votre retour, nous l'avons trouvée plus active encore, toujours prête à intensifier entre nous les bonnes relations d'ordre politique et économique.

Mais vous aurez déjà excusé cet exorde, qui est un hors-d'œuvre. C'est en votre qualité d'écrivain, et rien qu'en cette qualité, Monsieur, que nous vous accueillons dans nos rangs. Dieu merci! la carrière des lettres et la carrière tout court ne sont point incompatibles et quelles que soient la manie de notre temps pour la spécialisation et ses préventions contre les cumuls, il faut bien qu'il s'incline devant les nombreux exemples de diplomates dont la maîtrise s'est affirmée aussi dans le domaine du roman ou de la poésie. Nous n'avons pas à chercher très loin pour nous

souvenir que deux grands pays furent représentés chez nous avant le vôtre par des auteurs de premier plan : les Etats-Unis par Brand Whitlock, qui fut membre de notre Compagnie, la France par Paul Claudel, qui pourrait en être.

* * *

Mais ce maître-écrivain que nous entendons seul saluer en vous, Monsieur, nous ne pouvons empêcher qu'il soit un Péruvien cent pour cent et que le genre littéraire qu'il a choisi et le rayonnement de ses œuvres aient fait de lui une sorte d'ambassadeur spirituel de l'Amérique latine dans le reste du monde.

Que connaissions-nous du Pérou, avant que nous ne l'ayons exploré dans vos livres? Pour l'Européen moyen du XX^e siècle, il était à peu près resté ce qu'il apparaissait aux rêves des chefs de bandes qui, il y a quatre cents ans, partaient à sa découverte.

J'ai lu, dans un livre récent de Stefan Zweig, l'histoire de ce Vasco Nunez de Balboa qui fut le premier à tremper ses pieds dans l'Océan Pacifique, le jour de la Saint-Michel 1513, au nom de Ferdinand et de Jeanne de Castille, Léon et Aragon. Avec soixante hardis compagnons, il avait traversé l'isthme de Panama, se taillant à la hache et à l'épée un chemin dans la jungle chaude, humide et empoisonnée, défiant la faune et les embuscades, la faim et les fièvres dans l'espoir d'atteindre le pays de l'or. Un chef aztèque du nom de Comagre lui avait dit : « Là-bas, derrière les montagnes, se trouve un vaste océan. Toutes les rivières qui y affluent charrient de l'or. Dans cette contrée vit un peuple qui, comme vous, a des bateaux à voiles et à rames et ses princes mangent et boivent dans la vaisselle d'or ». Et quand Vasco Nunez aboutit à l'océan nouveau, un autre cacique de la région, étendant sa main vers le Sud, où une ligne de montagnes s'estompait à l'horizon, lui répéta à peu près ce que lui avait déjà dit Comagre : « Là-bas est un pays où l'or abonde. De grands animaux à quatre pattes en transportent constamment de lourdes charges dont les princes remplissent des salles entières de leurs palais ». Et il révéla le nom de ce pays, un nom au son étrange et mélodieux qui tintait comme « Birou ».

Vasco Nunez de Balboa ne devait pas toucher cette terre promise. Condamné pour rébellion, arrêté par son vieux compagnon d'armes Francisco Pizarro, il est livré au bourreau et c'est Pizarro qui sera le conquérant des Incas et l'inventeur de l'Eldorado. Bientôt, avec les lingots du fabuleux métal que les galions et les caravelles amènent à Carthagène ou à Vigo, la mentalité populaire forge sa légende : celle d'un Pérou tout en or, où des Indiens pacifiques et vertueux ont été expropriés de leurs richesses par des conquistadores avides et sans scrupules. Et cette image prolonge jusqu'en des temps encore voisins du nôtre la tradition de ce Pérou de Candide où les gueux jouent avec des palets d'émeraude, et de ce Pérou de Marmontel, réplique philosophique des *Indes Galantes* de Rameau, qui nous présente avec attendrissement les Incas haut-emplumés vivant affranchis de tout contrat social dans des régions heureuses où rien n'obscurcit à leurs yeux les claires leçons de la nature.

Aujourd'hui que les comètes de notre siècle ont dépeuplé les cieux, le Pérou nous est devenu plus proche. Ce pays qui a trois étages : la côte, la sierra, la région des sommets, et qui compte quarante-cinq fois la superficie du nôtre, les nouvelles lignes aériennes en ont supprimé les difficultés d'accès et de brillants reportages ne nous laissent plus rien ignorer des paysages grandioses ni des possibilités illimitées de ce qui fut l'Empire du Soleil. Devant les techniques récentes et les statistiques de la balance commerciale, les légendes s'envolent à tire-d'aile et les slogans politiques du dernier bateau remplacent les vieilles théogonies. Les Péruviens eux-mêmes, dans leur soif de vérité et de

progrès, n'ont pas résisté à un certain snobisme de modernisme. Ils ont précipité le rythme de ce phénomène fatal qui s'appelle la rupture entre les générations et la cassure entre les siècles. Il a fallu, Monsieur, que vous leur rappeliez que la vie, pour les peuples plus encore que pour les individus, ne commence pas demain, mais qu'elle a commencé hier. Il a fallu qu'avec tout le prestige de votre art et l'autorité d'un nom déjà tout lumineux des services rendus à votre pays par votre illustre père, vous leur restituiez la fierté d'un passé qu'ils étaient prêts à piétiner et que vous leur fassiez comprendre aussi le *modus vivendi* nécessaire entre ces deux races : celle des conquérants, qui a gardé quelque chose de féodal, tout au moins en dehors des grandes villes, et celle des anciens habitants, ces Indiens dont le sourire mystérieux suggère aux voyageurs je ne sais quel indéfinissable malaise d'éternité.

Et c'est ainsi que vous avez sondé l'âme de votre pays dans ses profondeurs et qu'avec une puissance d'évocation dont la littérature française offre bien peu d'exemples, cette âme, vous nous l'avez révélée.

Je vous vois, jeune étudiant dans cette cité de Lima, l'ancienne *Ciudad de los Reyes* qui est toujours demeurée votre port d'attache, la ville aux balcons ajourés et aux boulevards fleuris avec, dans le fond, les Andes, toujours les Andes, hautes et sèches, dit Paul Morand, comme un os de martyr. D'autres, à cet âge, s'engagent dans les polémiques et les luttes du Forum. Le fusil sur l'épaule, vous parcourez à pied un pays inconnu, — et ici je vous cède la parole, — « avec des sentiers à pic sur l'abîme, des rochers étincelants, instables, qui oscillent au vent et peuvent rouler un jour quelconque, mais surtout la solennité triste de ces « andenes » taillés dans la montagne par les Incas des vieux âges, pour en faire des parterres de verdure et qui dressent, vers les neiges éternelles, leurs échelons arides comme un escalier inutile, une liaison abolie entre l'inquiétude des flûtes et les astres qui écoutent la sérénade ».

Vous découvrez ces paysages désolés et monotones. Parmi le grand silence de l'alti-plane travaillée par les érosions, dans la lointaine sierra où vous allez prospecter des mines, sur les rives de ce lac Titicaca, nappe immense située à plus de 4.000 mètres d'altitude, où l'on connaît cette chance d'éprouver à la fois le mal des montagnes et le mal de mer, vous êtes en contact avec ces Indiens aymaras et quechuas demeurés eux-mêmes.

Les forces élémentaires de la nature vous environnent, tandis que peu à peu vous vous initiez à la vie de ces êtres étranges, à leurs mœurs et à leurs croyances où le christianisme recouvre d'un vernis fragile l'appel des sorcelleries d'avant la conquête.

Pendant des mois et des mois, vous vous éloignez toujours davantage de la civilisation. Elle vous manque à peine, et quand vous voulez évoquer ses joies perdues, il vous suffit « de parcourir quelque vieux journal en regardant, sur la quatrième page, l'annonce des Pilules Orientales et ce matelot courbé sous sa morue qui, dans tous les quotidiens de l'Amérique du Sud, prescrit aux foules anémiques l'Emulsion Scott ».

Dans un récit bien amusant, et que vous intitulez *Jeunesse*, vous mettez en scène un homme blanc qui savait par cœur le Code civil et portait de si belles bottes vernies. Il avait décidé de faire fortune quelque part du côté d'Ancachs en y signant un bon contrat pour vendre ailleurs des mines d'argent. Abandonné par son guide, laissant marcher son mulet, il contournait les montagnes, dépassait les sommets, voyait passer les aigles ravisseurs d'alpagas, puis il se trouva face à face avec un Christ solitaire qui lui aussi, eût-on dit, était mort abandonné dans un calvaire de glaces. Mais en s'approchant, il vit que le Christ n'était

pas seul. A la grille de fer qui l'entourait on avait attaché à genoux une femme dont le dos était nu et ruisselant de sang. Avec des tiges de canne flexibles, deux Indiens la battaient méthodiquement, comme on vanne le blé, et les cris de la victime montaient vers le ciel tout proche sur le mode aigu. Revolver au poing, il met en fuite les bourreaux et demeure seul avec l'Indienne gémissante. « Elle avait tout au plus seize ans, la beauté douloureuse de Marie-Madeleine et deux tresses admirables qui lui tombaient sur la poitrine avec deux guayruos au bout, rouge et noir pour conjurer le mauvais sort. » Fier comme Don Quichotte, pitoyable comme le Samaritain, l'homme blanc avait coupé avec son couteau les cordes de laine rouge qui attachaient la femme à la grille de fer et se préparait à la panser avec son mouchoir de fine batiste. « Elle se mit debout, secoua ses membres engourdis et, s'approchant de l'homme blanc, lui lança en pleine figure un de ces crachats de lama, lourds et pleins d'herbes mâchées, qui laissent une trace brune. Puis, en quéchua et en espagnol, avec des signes étranges, destinés sans doute à inviter la vallée et ses morts à quelque témoignage de malédiction éternelle, elle cria : « Supaïpa-guagna (Fils du Diable)! Me frappant parce qu'il m'aimant. C'est mon mari. » Avant de s'éloigner à la course, elle s'était arraché un cil pour le lancer vers son libérateur, ce qui, tout le monde le sait, peut causer les plus sérieux préjudices et réveiller les esprits vengeurs des vieilles nécropoles. L'homme blanc s'était assis un moment par terre, en face du Christ qu'il regarda sans bienveillance. Quelque chose de très singulier, de très douloureux aussi, devait se passer en lui, car il était pâle comme une momie. Alors il prit dans son bagage son petit Code Napoléon et, s'approchant du bord de la route, il le jeta au ravin des condors, avec tout un lot d'idées civilisées et d'illusions inutiles. »

Cet homme blanc, si cruellement déçu, je crois bien, Monsieur, qu'il vous ressemblait comme un frère. Et c'est sans doute à la suite de quelques méprises de cet ordre que vous prîtes le parti d'entrer dans le biais de ces âmes simples et de ne plus vous étonner de rien.

A y réfléchir, vous vous êtes dit peut-être que ces Indiens, — à la manière près, — ne sont pas si différents de leurs frères en humanité que nous sommes.

Sans doute, ils battent leur femme, mais Sganarelle battait aussi la sienne à qui il plaisait aussi d'être battue. Sans doute, ils aiment à « mâcher les feuilles de coca, longtemps, longtemps, jusqu'à ressentir dans les veines cette torpeur sans rêves plus délicate que la mort ».

Mais vous aurez rencontré, dans votre existence d'homme blanc, des civilisés qui abusent de la même drogue, sans avoir l'excuse de se prémunir ainsi contre le terrible « soroche » ou mal des altitudes.

Sans doute, on peut trouver bizarre cette pratique qui consiste à fabriquer de grands tambours, avec le corps entier d'un ennemi vaincu et vidé comme une outre, vieille coutume héritée des lointains ancêtres qui se faisaient précéder par ces curieux instruments de musique lors de leurs entrées victorieuses. Mais nous avons tous connu des sectes ou des partis qui, sans recourir à ce rite compliqué, faisaient servir les morts à leur propagande publicitaire. Sans doute, il convient de blâmer cette autre horrible cuisine : celle des têtes réduites ou « swanzas » dont les chefs jivaros font des bibelots macabres. Mais nous sommes moins sévères pour les chefs de chez nous dont les savantes manipulations ramènent nos écus jusqu'au dixième de leur valeur, et nous voyons parfois à l'œuvre, dans notre ancien monde, des méthodes pédagogiques qui compriment et réduisent de jeunes cervelles vivantes.

Aussi ne vous indignez-vous pas trop. Vous contez sobrement,

Les Grands Établissements d'Enseignement de Belgique

Pensionnat de la Visitation

6, rue Basse, GAND

Internat - Demi-pensionnat - Externat

Enseignement primaire et moyen.

Cours de commerce.

Cours complémentaire, familial et ménager.

Les cours de commerce et de Croix-Rouge mènent à l'obtention du diplôme officiel.

**Musique - Peinture - Arts appliqués
Langues, etc.**

Demandez le Prospectus

Institut des Religieuses Ursulines

PENSIONNAT : Programme officiel d'études primaires et moyennes — Cours supérieur — Langues étrangères — Commerce — Coupe et confection — Cours ménagers — Dessin — Peinture — Arts décoratifs — Piano, violon, etc.

ÉCOLE NORMALE ET MOYENNE, PROFESSIONNELLE ET MÉNAGÈRE, agréée par l'Etat : Cours moyens. Cours ménagers. Sciences commerciales. Langues étrangères. Cours de lingerie. Coupe et confection. Modes. Dessin et arts appliqués.

Rue de Bruxelles, 76-78, Namur

TERMONDE

Institut des Sœurs de St-Vincent de Paul

PENSIONNAT POUR DEMOISELLES — ENSEIGNEMENT PRIMAIRE, MOYEN, PROFESSIONNEL ET COMMERCIAL — COURS MÉNAGERS — ÉCOLE NORMALE GARDIENNE AVEC CLASSES D'APPLICATION — HUMANITÉS ANCIENNES ET MODERNES — COURS DE LANGUES VIVANTES — COURS SPÉCIAUX D'ART APPLIQUÉ — ÉDUCATION PHYSIQUE

Installations modernes. — Terrasse. — Cours spacieuses. — Plaine de jeux à la campagne (à 15 minutes de distance).

Section séparée pour garçonnets de 4 à 10 ans.

PAVILLON ASTRID

Cours familial ménager
dirigé par les Sœurs de la Visitation

COUPURE - GAND

Cette section a été annexée à l'Institut pour permettre aux jeunes filles qui ont terminé leurs études de s'initier aux devoirs qui incombent aux mères chrétiennes et aux maîtresses de maison.

Coupe et modes. — Pédagogie familiale et Psychologie éducative. — Croix-Rouge, etc.

Cours scientifiques et littéraires facultatifs.

Instituut Dames van Sint-Niklaas

KORTRIJK - Voorstraat, 47

PENSIONNAAT - EXTERNAAT

Lagere, Middelbare en Hoogere Klassen

School voor Verpleegsters

«**MARIA MIDDELARES**»

Voorstraat, 51

PENSIONNAT — DEMI - PENSIONNAT

EXTERNAT

Cours primaires, moyens, supérieurs - Etudes commerciales - Langues étrangères - Coupe, lingerie, confection, dessin, ménage, piano, peinture - Arts appliqués, callisthénie

Rue Henri Nolf - Externat



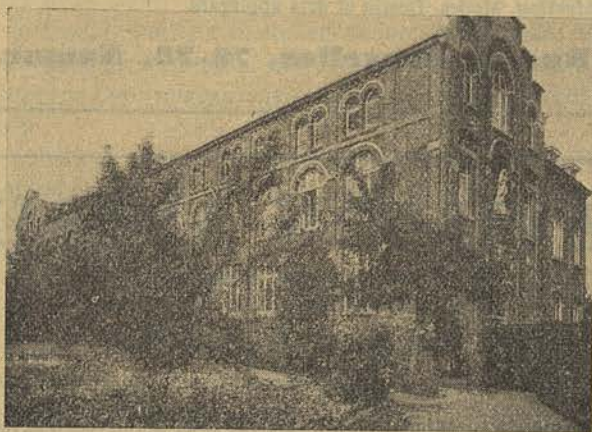
Les Grands Établissements d'Enseignement de Belgique

GENVAL A proximité de BRUXELLES — Ligne Bruxelles-Namur —

**PENSIONNAT DIRIGÉ PAR LES
SŒURS FRANCISCAINES DE N.-D. DES ANGES**

Etudes primaires et moyennes.

Programmes officiels : Comptabilité. — Sténo-Dactylo — Coupe —
Confection. — Piano. — Violon. — Arts d'agrément.
Installation moderne : Chauffage central. — Electricité — Bains. —
Douches.



Vie de famille. — Soins maternels.
Nourriture saine, variée et abondante.

*L'établissement situé dans un site pittoresque sur un point culminant
de la contrée, fournit de sérieuses garanties de salubrité.
Communications faciles : Services des Autobus Genval-Ixelles,
Place Sainte-Croix (à 3 minutes de l'établissement).*

INSTITUT DE LA SAINTE-FAMILLE

Helmet — Bruxelles 3

Trams 93-94-56

INTERNAT — EXTERNAT

Enseignement primaire, moyen et supérieur. — Humanités anciennes
— Ménage Sainte-Marthe.

THIELT (Flandre Occidentale)

INTERNAT — DEMI-PENSION — EXTERNAT

Jardin d'enfants. — Enseignement primaire, moyen et supérieur.
— Humanités anciennes. — Ecole normale primaire. — Ecole normale
moyenne.

BRUXELLES

5, rue Guimard, Quartier-Léopold

DEMI-PENSION EXTERNAT

Enseignement primaire, moyen et supérieur. — Humanités anciennes.

BERCHEM-ANVERS

95, rue Jan Moorkens

(Trams 7 ou 5).

INTERNAT — DEMI-PENSION — EXTERNAT

Jardin d'enfants. — Enseignement primaire, moyen et supérieur.
Humanités anciennes.

COSTERMANSVILLE - KIVU (Congo belge)

INSTITUT ALBERT I^{er}

**INTERNAT — DEMI-PENSION — EXTERNAT
POUR ENFANTS EUROPÉENS**

Jardin d'enfants. — Enseignement primaire et moyen.

Institut des Frères Alexiens

GRIMBERGEN - lez - BRUXELLES

(A deux kilomètres du Heysel)



Traitement d'hommes
atteints de maladies nerveu-
ses ou mentales (neurasthé-
nie, surmenage, phobie) et
pouvant eux-mêmes sup-
porter les frais de pension.

SECTION FERMÉE

et

SECTION OUVERTE

Renseignements donnés à l'Ins-
titut, tous les jours, de 9 à 11 et
de 2 à 5 heures.

Téléphone :

BRUXELLES 26.39.53

avec un art merveilleux d'évocation, qui mêle sans effort le comique au tragique, et je défie tout lecteur, pour blasé qu'il soit, de sortir de vos récits, qui donnent cependant toujours l'impression de la vérité, sans se sentir tout pantelant d'émoi, comme après une nuit de cauchemar.

Pour ma part, ayant lu, ayant dévoré votre œuvre, je n'échapperai plus, sans doute, à ces visions fantastiques : ces ciels couleur de rouille, ces chaos de montagnes, ces hauts plateaux désertiques et ces lagunes stagnantes où passe le relent glacial des Andes qui sent l'herbe mouillée et la toison des lamas; ces torrents qui roulent des arbres entiers arrachés par la violence des eaux et où les pirogues bondissent dans l'écume; ces Indiens au type mongol qui, sur leurs flûtes primitives, modulent leurs plaintes nostalgiques. Quelles étonnantes histoires qui nous rendent familiers les maléfices de leurs sorciers, leurs supplices raffinés, leurs cimetières d'où l'on retire des momies aux longs cheveux pendants, leurs flèches hautes comme des lances! Elles tombent droit du ciel et vous clouent un ennemi à tout jamais.

Puis, en marge de ces tribus taciturnes, toute une humanité hybride, croisement de toutes les races, où des outlaws, des Juifs, des Syriens, des noirs, des Chinois trafiquent avec les descendants de la conquête qui conservent, même dans leur dureté, un sens chevaleresque de bravoure, d'honneur et de justice. Tout le décor est peuplé d'une vie animale et végétale qui mêle la beauté des formes à la menace du danger : le lama, l'indispensable lama, ce mystique que la richesse tue, et sa sœur sauvage, la vigogne, le pécar et le puma qui se glissent parmi les cactus-candélabres aux dix bras velus, et les lianes qui étouffent, de grandes fourmis rouges et des abeilles noires, les condors alignés sur les crêtes blanches, attentifs à la proie possible dans la vallée abandonnée, des serpents-chiens qui arrivent à vous, debout comme des personnes, des perroquets ricaneurs, des tortues énormes, des papillons éblouissants et venimeux et ces singes qui hurlent par milliers dans la forêt tropicale pour pleurer leur compagnon tué par les blancs, tandis que ceux-ci fuient en déroute, affolés d'entendre ce lamento qui monte du fût des arbres comme d'un orgue monstrueux et maudit.

Vous avez orchestré toute cette nature élémentaire et sa poésie hallucinante dans une prose que vous avez inventée et qui coule comme une lave en fusion, avec parfois des jaillissements de fusées. Une lave? Non. C'est plutôt du sang qui coule. C'est le flot même de la vie. Et je comprends que vous ayez donné à vos recueils des titres comme : *Couleur de sang*, *Le sang plus vite*. Vous avez trempé votre plume dans du sang, vous souvenant sans doute du précepte d'un poète aristocratique et véhément dont j'ai deviné de-ci de-là l'influence dans votre œuvre : « Ecris avec du sang et tu apprendras que le sang est esprit. Ainsi parla Zarathoustra ».

* * *

Après votre livre de début : *Frivolamente*, vous en avez publié d'abord vingt ou trente autres : contes, chroniques, essais, cantilènes écrits dans votre langue maternelle, et un des bons juges de la littérature espagnole, Gonzalo Zaldumbide louait ainsi, il y a dix-huit ans, la maîtrise de votre vocabulaire et de votre style : « On n'a jamais donné à la prose castillane cette alacrité, cette élégance téméraire du raccourci ni cette haute tension d'arc voltaïque, cette force serrée, tourmentée, gémissante de plénitude, cette puissance captive, qui semble prête à éclater, mais qu'un accord de pensées, un arpège de mots, une note aiguë de sensibilité retiennent toujours en mesure ».

Puis, un beau jour, heureux pour nous, vous vous êtes décidé à écrire directement en français. « C'est presque sans le savoir,

avez-vous confessé dans une interview, que je me suis exprimé tout à coup dans cette langue nouvelle. Peut-être pour trouver un mot exact qui ne me satisfaisait pas dans une traduction, ou une nuance ». C'est ainsi que vous avez composé en français, — sauf un conte qui est traduit par Max Daireaux, — cet étonnant recueil : *Le sang plus vite*, où éclate le mieux, me paraît-il, l'originalité de votre génie littéraire.

* * *

Ce genre nouveau qui vous avait conquis déjà la grande renommée dans les pays de langue espagnole, comment la délicatesse française, qui a été comme tamisée depuis le XVII^e siècle par l'éducation classique, en supporterait-elle la fougue et la truculence un peu barbare? Peut-être les papilles parisiennes eussent-elles été brûlées par un tel breuvage si sa force tumultueuse n'était toujours atténuée par une sensibilité naturelle qui en corrige l'outrance, et si votre fougue lyrique n'avait son contre-poids dans un subtil esprit de finesse et d'ironie qui vaut mieux que l'humour.

Oserai-je avancer ici une opinion qui n'a rien de modeste, et qui s'inspire peut-être tout simplement de notre envie de vous avoir à nous de plus près? Mais il me semble que notre tempérament national est mieux préparé encore que celui du public français à goûter la saveur à l'emporte-pièce de vos contes purement péruviens.

Qu'il y ait entre l'âme ibérique et la nôtre plus d'une affinité secrète, il faudrait, pour le nier, n'avoir jamais comparé nos grands mystiques de l'école de Ruysbroeck l'Admirable aux élans passionnés d'un Jean de la Croix ou d'une Thérèse d'Avila. On trouverait dans l'histoire de nos croisades et de nos communes plus d'un trait semblable à ce geste de votre Pizarro qui, égorgé dans une émeute, dessine sur le sol une croix avec son sang et la baise avant de mourir. Ce n'est pas impunément d'ailleurs que, pendant deux siècles, nos « princes naturels » ont été rois d'Espagne et que nos destinées furent associées au point qu'un architecte anversoise, Pierre Ramon, dirigea la construction des remparts de Lima et qu'un autre Belge authentique, Théodore de Croix, colonel aux Gardes Wallonnes, gouverna le Pérou pendant cinq années au nom de Sa Majesté Catholique.

Le courant de relations ininterrompues entre nos ports flamands et les ports espagnols a laissé dans nos habitudes, dans notre langage, dans notre folklore de curieuses correspondances, qu'il s'agisse de nos pénitents de Furnes, de nos corbillards anversoise où l'or se relève en bosse, de nos vierges parées comme des infantes avec leurs lourds manteaux semés de perles et de broderies, ou encore, — pour passer du sacré au profane, — dans cette danse charmante de nos Gilles de Binche, habillés de leurs tuniques toutes tintinnabulantes de grelots où luit le soleil de votre Empire, et coiffés de leurs immenses panaches de plumes, et dont l'origine remonte, comme chacun sait, à une fête des Incas qui fut célébrée au château de Mariemont devant le jeune Charles-Quint. Nous vous avons donné les « flamencos », vous nous avez donné les pignons espagnols qu'on appelle d'ailleurs à Madrid des pignons flamands. En voilà plus qu'il ne faut, n'est-ce pas, pour expliquer comment votre couleur coruscante, votre apothéose effrénée de la vie devaient trouver, au pays de Jordaens et de Rubens et parmi les lecteurs de Charles Decoster, de Camille Lemonnier, de Georges Eekhoud et d'Emile Verhaeren, un climat particulièrement favorable à son succès.

* * *

Il est temps que j'ajoute que vous avez plus d'une corde à votre lyre. Il vous est arrivé souvent, soit pour échapper à cette obsession de vie exubérante et cruelle, soit pour vous prouver à vous-même l'ubiquité de votre art, de vous évader de l'indianisme. Vous aimez à vous plonger parfois en plein parisianisme, et sans doute pour faire pièce à Mérimée à qui vous pardonnez mal d'avoir fait de la Périchole une sorte d'esprit fort qui aurait lu Voltaire, vous lui avez disputé, dans vos *Virages*, la maîtrise d'un genre éminemment français : la nouvelle.

Vous avez contribué à rajeunir ce genre et à le remettre en faveur. Pour moi, je suis de ceux, je l'avoue, qui le préfèrent au roman-fleuve. Car vraiment notre vie d'aujourd'hui est trop courte. Tout ce qui fait le mérite et aussi la difficulté de la nouvelle : l'unité ramassée, l'imprévu, la vigueur du trait, le maximum d'émotion pour le minimum de texte, tout cela n'est qu'un jeu pour vous. Vous y apportez en plus la couleur, votre couleur, une fantaisie débordante, parfois tragique, et souvent d'une drôlerie irrésistible. Nous voici loin de la sécheresse de Mérimée. On découvrirait plutôt, dans votre art de composition, quelque chose de Barbey d'Aurevilly et de Guy de Maupassant. L'auteur des *Diaboliques* eût aimé votre « Don Juan 1930 ». Il descend en ligne droite de ce Don Miguel de Manara qui suivait un jour, à la procession de la Semaine Sainte à Séville, une femme inconnue dont la taille et la démarche l'avaient séduit. Et comme il s'obstinait à lui chuchoter à l'oreille les propos les plus galants, l'inconnue, toute froufrou et parfumée, se détourna un peu, et dans le cadre de la mantille écartée Don Miguel aperçut une tête de mort... Pour Guy de Maupassant, il eût trouvé certainement dans votre *Mariage de Marthe* et dans votre *Billet de loterie* des répliques tout à fait dignes de *Boule de Suif*, mais vous ne voudriez pas que je m'attarde ici à ces histoires inconvenantes. Cette fois, c'est bien Paris, ce Paris dont Nietzsche, — excusez-moi de le citer à nouveau, — disait : « Comme artiste, on n'a qu'une patrie : Paris ». Ce Paris que vous aimez, vous aussi, jusque dans ses verrues, attentif à toutes les choses amusantes et charmantes qui en font, avez-vous déclaré, le plus beau cinéma du monde.

Dans un de vos récits : *Prestige de Paris*, combien gentiment vous raillez les Sud-Américains tout férus de cette ville de songes qui a polarisé leurs rêves adolescents ! Et pour illustrer cette attirance, vous nous contez l'histoire de ce jeune homme de Bogota qui s'est suicidé par amour pour une célèbre actrice parisienne qu'il n'a jamais connue que par les clichés des journaux ou les images de l'écran.

« Dans ce café voisin du Théâtre-Français, ils étaient quatre jeunes gens qui parlaient des mains en regardant de tous leurs yeux qu'ils avaient superbes. Le teint trop boucané ou trop pâle de cette race que je connais bien, cette race trop encline à écrire des poèmes ou à jouer du revolver. Qu'ils viennent d'arriver à Paris, cela se voit à leur curiosité de louveteaux en arrêt. Ils hument la ville. Tout les émerveille, la blondeur chimérique des femmes, leur gorge chantante dans le plaisir et leur regard maternel si tendrement amusé quand ils écorchent le français. » Mais ce prestige de Paris, contre quoi vous ne vous défendez pas vous-même, — et je ne vous en ferai certes pas grief, — ne vous a jamais incité qu'à des évasions provisoires. Votre pays vous poursuit. « C'est en vain, écrivez-vous d'un de vos héros, qu'il voudrait émonder chaque matin son âme barbare ». C'est toujours à ce réservoir de sève et de couleur qu'instinctivement vous revenez. Lorsque vous vous complaisez à dessiner quelque type féminin, c'est la liménienne que nous retrouvons, futile et tendre, moqueuse et grave, que vous avez parée à la fois des grâces de la dévotion et des attraites de la volupté. Elle existe, m'a-t-on dit, plus encore dans votre imagination que dans la réalité. Vous l'avez

modélée et sculptée à plaisir, puis, nouveau Pygmalion, vous en êtes devenu amoureux.

Vous subissez à ce point la nostalgie de votre pays lointain que vous éprouvez le besoin d'y envoyer les autres à votre place. C'est ainsi que vous avez écrit ce délicieux pastiche : « *Si Loli était venu...* » où vous imaginez la vie, vraisemblable après tout, que l'auteur de *Madame Chrysanthème* est allé vivre au pays des Incas, et ses amours avec une délicieuse petite Indienne, du nom de Killa. En ajoutant ainsi à la collection ou au martyrologe de Julien Viaud, vous nous avez rendu, au point qu'il eût pu s'y tromper lui-même, son désabusement, sa délectation d'un bonheur toujours fuyant, et, — ce qu'il a de mieux, — sa phrase ondoiyante et claire comme la vague.

Mais ceci n'est qu'un jeu. Comment pourrai-je ne pas lui opposer ces études de grand style par lesquelles vous avez popularisé quelques-uns des plus nobles écrivains de l'Amérique latine, ce Ruben Dario, qui fut un merveilleux poète, ce Coelho Netto, ce Ricardo Palma, et le grand Argentin Sarmiento ? Vous avez ainsi fait apport à la culture universelle de maints trésors du génie américain et nous pouvons augurer déjà, à plus d'un symptôme, que l'influence de ce génie, dont vous avez été le révélateur, s'appête à succéder dans la littérature française à d'autres influences étrangères qui n'ont cessé de l'enrichir.

Enfin, voici votre dernier exploit, un travail d'Hercule.

Au mois de décembre dernier, le gouvernement péruvien devait recevoir à Lima les délégués d'une grande Conférence pan-américaine. Que leur offrir à cette occasion ? Vous suggérez au Président Benavides de faire paraître une encyclopédie de la culture péruvienne. Il vous prend au mot. « C'est parfait. Allez-y. Mais vous avez trois mois pour réaliser ce tour de force. » Trois mois ! Vous vous enfermez de juillet à fin septembre dans une villa de notre littoral. Aux prises avec votre extraordinaire projet, ne dormant que quatre heures par nuit, vous parvenez à mettre au jour une anthologie en treize volumes. Tout s'y retrouve : la littérature inca, les chroniques de la conquête, des pages choisies de Garsifasso de la Vega, des archives de couvent, des œuvres de mystiques, de poètes, de romantiques, de satiriques, sans oublier un dictionnaire des péruanismes, car la langue qu'on parle à Lima ou à Cuzco s'émaille de quelques expressions du cru, — et ne voilà-t-il pas une parenté de plus entre nous ? Au fur et à mesure que les pages s'accroissent sur votre table, l'imprimeur, un imprimeur de Bruges, s'en empare pour les convertir en une collection de volumes, de 4 à 500 pages chacun, aussi élégants de format que de présentation typographique. Chacun est accompagné d'une introduction ou de commentaires de votre façon. La Conférence pan-américaine devait s'ouvrir le 9 décembre. Le 6 décembre, tous les livres, dans leurs charmantes couvertures blanc et rouge, arrivaient à Lima. Tous les records étaient battus... Et dites, après cela, que le climat de la Belgique n'est pas propice à la culture péruvienne !

* * *

Dans quelques instants, vous allez nous entretenir, Monsieur, de ce beau poète symbolique que vous remplacez parmi nous, Francis Viellé-Griffin.

Un autre maître de cette école, le plus grand de tous peut-être, Henri de Régnier, vous a bien connu. Il a profondément aimé votre œuvre et s'est fait en Europe en même temps que Gérard d'Houville le champion de votre jeune renommée. N'étiez-vous pas d'ailleurs destinés à vous deviner et à vous aimer, de par votre commune dévotion pour Stéphane Mallarmé, et comment le beau-fils et la fille de José-Maria de Heredia ne devaient-ils

pas se sentir indistinctivement attirés vers le descendant des conquistadores que vous êtes ?

Sans doute vous avez goûté comme moi ce petit drame intitulé : *La Gardienne*, auquel Henri de Régnier a fait place dans son florilège : *Tel qu'en songe*, où sont réunis les meilleurs poèmes qu'il composa de 1887 à 1892.

Le sujet de ce drame est singulièrement pathétique. C'est l'histoire de l'homme qui, averti par le soir de l'existence, rentre en lui-même et compare son point d'arrivée avec son point de départ. La scène représente un vieux manoir délabré parmi d'incultes jardins. Et tandis que le soleil décline derrière les arbres, baignant l'horizon d'une pourpre dégradée, le chevalier chargé d'années et de labeurs s'achemine vers cette demeure ruinée qui fut la maison de son enfance et de sa jeunesse. Deux frères d'armes l'accompagnent. A mi-voix, en des chants alternés, ils rappellent au maître ses aventures, ses amours et ses exploits. Mais le maître congédie ses vieux compagnons. Il veut

*Voir s'il ne reste rien dans le songe et la nuit
De ce qui fut un autre et de ce qui fut lui,
Et confronter au seuil que la ruine encombre
Son âme face à face, hélas! avec son ombre.*

Et voici qu'au moment où il touche au seuil, cette ombre surgit vivante devant lui. C'est sa conscience. C'est la gardienne. Elle l'accueille avec gravité et lui ouvre les portes de la méditation dernière. Elle ne l'a d'ailleurs jamais abandonné.

*N'étais-je point toujours près de toi, moi, ton âme?
J'étais ton ombre au soleil, le fantôme
Qui montait des feux dans la flamme,
Quand la gloire campait sur les désastres des royaumes.*

*J'étais dans les regards que la misère affame,
Dans la tristesse de ceux qu'on acclame...
Mes mains ont soigné tes blessures bénies,
Et c'était moi que voyaient tes agonies.*

Mais aujourd'hui, à ce moment crépusculaire qui annonce le repos, la gardienne a cessé d'être une ombre lointaine. Elle a repris tout son pouvoir. Les leçons de la sagesse qu'elle enseigna jadis à l'adolescent ivre d'espace et de vie, c'est à leur pierre de touche qu'elle va éprouver maintenant les pensées et les actes que l'homme vieilli a semés tout au long de son chemin.

*Comme à l'heure où, jadis, dans le jardin en fleurs,
Ton âme tressaillit aux gloires devinées,
J'ai le même conseil et les mêmes pâleurs
Qu' alors que j'implorais es fausses destinées.*

*Je suis la même encor, si ton âme est la même,
Que celle que l'Espoir aventurait au pli
De sa bannière haute et je reste l'Emblème
Du passé qui persiste à travers ton oubli.*

Nous connaissons tous cette heure de l'examen de conscience où, revenus par la pensée, sinon en réalité, aux lieux qui ont connu les rêves de nos vingt ans, nous retrouverons la gardienne. Comme le vieux chevalier, que le poète symboliste a mis en scène, nous écouterons un jour, nous aussi, notre âme nous dire qu'elle nous est demeurée fidèle tandis que nous ne pensions plus à elle. Nous l'entendrons, — sera-ce avec douceur, sera-ce avec remords ? — comparer nos actes à nos promesses. Et quel sera son jugement lorsque, mesurant toute la course que nous aurons fournie, elle établira le rapport entre le point d'aboutissement et le généreux élan du début ?

Nous connaissons tous cette heure... Et vous-même, Mon-

sieur, encore que votre jeunesse et votre vigueur en éloignent longtemps pour vous l'échéance.

Que dût être pour votre prédécesseur ce dialogue avec l'âme de sa jeunesse ? Vielé-Griffin était né dans l'Amérique du Nord, en cet Etat de Virginie qui fut le berceau de Georges Washington à qui il se rattachait, comme vous pouvez vous rattacher vous-même à Francisco Pizarro, autre fondateur d'empire. Sans doute, ses souvenirs d'enfance devaient-ils lui restituer la vision des collines harmonieuses que baigne le Potomac. Dans une nature méridionale, j'y ai vu moi-même naguère des négresses en turban vert qui travaillaient au ralenti tout en chantant leurs mélodées puériles, parmi les plantations de maïs ou de tabac. Mais nous chercherions en vain, dans les vers libres de cet Anglo-Saxon déraciné, les moindres relents de l'air natal. Et sa « *Chevauchée d'Yeldis* » nous entraîne dans le temps et dans l'espace, bien loin, bien loin de ces domaines virginien aux quels les œuvres de Julien Green ont donné droit de cité dans les lettres françaises.

Pour vous-même, Monsieur, nous ne risquons guère de nous tromper en imaginant ce que pourrait être un jour cette confrontation avec votre premier idéal. Le décor où vous rencontrerez votre conscience, tel que je le vois, ce n'est pas ce vieux jardin délaissé de l'île de France où Henri de Régnier ramène son héros parmi les charmilles en désordre, dans le parfum amer et discret des buis et des feuilles mortes. Votre manoir symbolique n'est pas ce château en ruine aux arceaux disjointes et aux dalles branlantes qu'il nous décrit. La Gardienne elle-même ne sera pas ce fantôme diaphane qui semble sortir du cortège des ombres heureuses d'Orphée...

Non. Je me figure plutôt cette rencontre à quelque trois ou quatre mille mètres d'altitude, sur une haute terrasse de basalte, sous le ciel de la Cordillère, couleur de soufre et de cuivre, où planent des condors. L'amie fidèle qui vous accueille en ce cadre magnifique et barbare, j'admire dans ses gestes et sur ses traits le reflet de la noblesse castillane alliée à une séduction sauvage et étrange. Les compagnons d'armes qui sont vos témoins, ce sont vos trois frères eux-mêmes : José, le héros de Verdun, Juan, le savant doublé d'un artiste qui illustra vos *Cantilènes*, et Francisco votre glorieux aîné, votre collègue de Paris, celui qu'André Siegfried a baptisé le « *Toqueville des Démocraties latines* ».

La voix de la Gardienne s'élève. Elle dit : « Je te reconnais tel que je t'avais souhaité. Tout jeune, tu as voulu surprendre l'âme de mes paysages et l'âme de mes races. Celles-ci t'ont livré le secret de leurs mœurs, de leurs passions, de leurs sortilèges, tandis que tu mêlais ton œuvre au chœur éternel de mes cimes orageuses, de mes grands lacs insondables et de mes forêts vierges. En exprimant tout ce que cette humanité obscure et cette nature primitive recèlent de mystère, d'inquiétude et de fièvre, tu as, toi aussi, créé « un frisson nouveau ».

Mais, mieux encore que de faire vibrer les nerfs de l'Ancien Monde, tu as élargi son imagination. Tu as suggéré à la sensibilité de ses poètes, de ses musiciens, de ses peintres des thèmes insoupçonnés. Ces lettres françaises que tu as tant aimées et si bien servies, tu leur as infusé un sang jeune et fort, jailli directement des sources éternelles de la vie.

Grâce à toi, ton lointain pays qui envoyait naguère à l'Europe ses tartanes et ses gabares toutes chargées d'or, aura cette fierté de l'enrichir, au XX^e siècle, d'un afflux d'art et de beauté plus précieux que les trésors de l'Eldorado.

C'est pourquoi on a pu justement dire de toi : Il a donné le Pérou à la littérature.

Entre, mon fils, dans l'immortalité.

Comte CARTON DE WIART.

L'Académie belge...

MESDAMES, MESSIEURS,

Parmi tant d'écrivains qui viennent vous dire leur gratitude ou leur surprise, vous n'en trouverez guère, je crois, de plus effacé que moi-même. Ce langage n'est pas de la modestie — cette hypocrisie envers soi-même, disait votre Prince de Ligne — mais un sentiment presque angoissé, la crainte assez caldéronienne que la vie ne soit qu'un songe, ma présence ici le continuant. Car c'est dans une lumière de songe, dans un halo d'irréel que je vous ai d'abord connus, et que se lève, dans mon passé, la profonde Belgique.

A l'heure où les souvenirs montent en fièvre comme un paludisme de l'âme, je vois un adolescent péruvien, qui, vers 1900, au lieu de construire ses châteaux en Espagne, les amoncelle chez vous. Et il n'a pas tort s'il juge votre pays d'après vos livres. Poésie, roman, théâtre, tout corrobore une récente et frissonnante mélancolie. Vous êtes alors la contrée du rêve et des cygnes où la vie glisse et s'enfonce dans un brouillard délicieux, sous la pluie musicale des carillons. Vos campagnes hallucinées, vos Bruges languissantes sont des sanatoria exquis pour les rêveurs qui ne veulent pas guérir du mal de vivre. Votre exportation de mélancolie en Amérique latine dépasse tous les contingents, et je connais quelqu'un qui vous aime déjà à cause de cet excès.

Etendu sur une pierre roulée de la montagne aux pieds des Andes fabuleuses, cet adolescent du Pérou se défend mal contre vos sortilèges. Le monde extérieur est là, pourtant, qui voudrait contredire ses livres. Il vient de voir, enfant, au cours d'une guerre civile, le visage de la haine et de l'agonie; autour de lui passent des lamas chargés de barres d'argent et de fruits inconnus; un torrent en cascade tombe à son côté des neiges éternelles; les condors sont là-haut, attentifs à leur proie future: rien ne peut le distraire de ce rêve exotique issu de vos campagnes.

Beaucoup plus tard, lorsqu'il viendra connaître de près une Belgique charnelle, il ne reniera pas la première Belgique de l'adolescence, que dis-je, il se flattera de la trouver, encore que secrète et fugitive comme la poésie même. Et cette rencontre de deux Belges concomitantes sera, si vous le voulez bien, le sujet de mon discours.

Mais avant de l'aborder, il faut que j'accomplisse le très agréable devoir de remercier l'homme illustre qui vient de me combler avec des mots trop généreux, et d'évoquer le grand poète, l'homme un peu rétif et charmant qui fut mon prédécesseur ici: Henry Carton de Wiart; Francis Vielé-Griffin.

On aime tout de suite en vous, Monsieur, une sorte de radieuse synthèse de votre pays avec à la fois cet élan vers l'aventure, vers l'avenir, qui semble héréditaire chez les Carton de Wiart, et ce respect du passé qui baigne de poésie votre plus beau roman. *La Cité Ardente* nous mène au cœur même de la ville merveilleuse où tant de grâces et de latinité effervescente se mêlent à tant d'histoire tragique. Dans votre cahier de souvenirs, vous nous avez confié tout récemment comment le goût d'écrire vient aux garçons; nous ne sommes pas étonnés d'y découvrir votre passion d'enfant pour l'idéal chevaleresque que vous versaient alors les romans de Walter Scott. Classiquement, vous êtes allé mettre votre jeunesse impétueuse à l'école buissonnière du Quartier Latin et cela vous a valu d'émouvantes rencontres. Vous y avez

fréquenté, choyé ces mendiants sublimes, Verlaine, Léon Bloy, et votre témoignage sur le dernier restera parmi les plus nobles qu'on ait consacrés à l'auteur du *Désespéré*. Votre esprit, votre indépendance de critère, vos opinions d'alors parfois très vives, nous les retrouvons dans un petit livre, ces *Regards au dedans et au dehors*, que vous avez soigneusement caché à mon indiscretion mais que j'ai pu lire avec délices. Par la suite, à Bruxelles, au cours d'une double et magnifique carrière, dont la parfaite symétrie m'enchantait, vous apportiez au cénacle des poètes ou au Conseil des ministres la même curiosité alerte et ce courtois sourire dont l'ironie s'adoucit de bienveillance.

Vint la guerre que votre pays accepta comme une épreuve d'honneur. Jour après jour, la Belgique sous la marée voit se réduire sa surface vitale jusqu'à devenir à peine cet îlot d'espoir où un Roi et son Poète, dialoguant comme dans une tragédie shakespearienne, se refusent à croire au naufrage du monde. Vous êtes là, Monsieur, vous apportez votre foi patriotique à ce *sursum corda*.

A côté d'un Souverain qui est allé rejoindre dans l'imagination des hommes sa faction de preux légendaire, vous suivez d'un cœur anxieux mais ferme votre peuple qui ne veut pas faillir. Vous êtes seul pour porter le faix de la détresse car votre admirable compagne est prisonnière au loin. Dans sa géhenne, elle va étonner ses geôliers par sa grandeur d'âme: elle écrit des livres, elle veut servir sa patrie, pendant que vous faites de l'histoire, et vos deux âmes séparées par l'adversité se retrouvent dans la certitude divinatoire d'une Belgique renaissante et grandie, après tant d'injustes meurtrissures.

Vous qui avez en vous un tel amour de votre pays, comment n'auriez-vous pas trouvé d'éclatantes formules pour exprimer celui que je porte au mien? Avec la prescience du cœur, vous avez senti que tout ce bruit fait autour de mon nom n'éveillait en moi que la joie de voir le Pérou à l'honneur, vous avez compris que l'étrange fortune de certains de mes livres en Europe signifiait pour moi le modeste espoir d'avoir, selon le mot d'un grand écrivain français: « donné le Pérou à la littérature ». Nous portons la patrie sur nos épaules comme le voyageur antique portait ses dieux et nulle joie n'est plus émouvante que de la savoir estimée un peu à cause de nous-mêmes. Ai-je besoin de dire ma fierté d'être accueilli par l'homme deux fois éminent qui fait en Belgique l'unanimité dans la sympathie?

* * *

Mon prédécesseur ici, Francis Vielé-Griffin, je n'ai pas eu la chance de le connaître. Je sais que partout il a laissé le souvenir du poète intégral qui fuit le monde tout en possédant assez de charmes pour s'y plaire et pour plaire. Ceux qui l'ont approché au temps de sa jeunesse vantent l'étincellement de sa parole et cette ivresse de sa propre force dont l'excès le paraît d'étrangeté.

On l'a vu sauter par-dessus les sièges d'un salon comme un pur sang franchit les obstacles, on l'a vu s'en aller casser des cailloux sur les routes pour se reposer de ses travaux poétiques. Les jeunes Français d'alors, nullement sportifs et beaucoup plus sages dans le délire même, écarquillaient les yeux devant tant de fougue bondissante.

Délicieuse histoire que celle de cet enfant des Etats-Unis venu d'un clair pays pour trouver dans l'Ile-de-France une lumière plus nette. Né à Norfolk, en Virginie, arrière-petit-fils d'un grand soldat qui fut un des familiers de Washington, il est à sept ans, à Paris, un élève un peu singulier du collège Stanislas; au latin classique qu'on lui apprend il préfère en cachette ces vers de l'office du Saint-Sépulcre, ces hymnes du rituel romain qui auront plus tard une forte influence sur l'orientation de sa poésie.

Il a vingt-deux ans en 1886, année grosse d'événements : Victor Hugo vient de mourir; les *Illuminations* de Rimbaud viennent de paraître et le vers libre est né.

Au collège, en faisant connaissance avec Rome et la Grèce dont les mythes semblent avoir conquis le jeune barbare, il ne se rend pas toujours compte que, comme tout vrai Américain, il apporte un peu de révolution dans son âme. Sous son aspect de Nordique froid, sous les allures débonnaires du beau portrait de Van Rysselberghe, il est déjà ce buffle que son grand compatriote Walt Whitman se flattait d'être.

Je m'inquiète. Que va-t-il casser dans la vieille maison de France? Comme ce Whitman qui se trouvait mal à l'aise dans un Parnasse trop compassé, il veut s'attaquer à l'art poétique, libérer le vers en l'étranglant. Un grand aîné, qui arrive en droite ligne du fond des moyens âges inquiets, encourage l'énergumène. Dans un de ces numéros de la revue *les Hommes d'aujourd'hui* qui rendaient un écrivain célèbre pour les *happy few*, le maître des musiques ineffables, Verlaine, salue en ce cadet les brusques harmonies, les éclats rauques et la préface-manifeste dont il cite ces lignes :

« C'est le vers libéré des césures pédantes et inutiles, c'est le triomphe du rythme : la variété infinie rendue au vieil alexandrin, encore monotone chez les romantiques; la rime libre enfin du joug parnassien, redevenue simple, rare, naïve, éblouissante d'éclat, au seul gré du tact poétique de celui qui la manie. »

Ces paroles qui ne nous bouleversent plus aujourd'hui constituaient à cette époque une manifestation aussi redoutable que les bombes dont on terrorisait les Parisiens. La poésie française semblait à jamais vouée à l'alexandrin luxueux, à l'alternance de rimes masculines et féminines, à tout un code de formules magiques que les plus audacieux n'avaient pas osé révoquer jusque-là. Certes, il y avait eu Rimbaud, l'enfant terrible, et avant lui Hugo lui-même qui parla du vers brisé. Mais ne plus vouloir pour le vers français un nombre fixe de syllabes, supprimer la rime ou la remplacer par l'assonance, ne suivre en poésie que le rythme de la respiration et la secrète musique du cœur, rendre enfin libre « ce passage de la forme vers à la forme prose », comme disait Mallarmé, voilà une entreprise dont nous ne réalisons pas aujourd'hui l'outrecuidance, car les révolutions en France touchèrent à tout, sauf à la rhétorique. La prise de cette autre Bastille semblait un acte plus téméraire.

Vielé-Griffin a-t-il inventé le vers libre? A-t-il rendu seulement plus fluide et vapoureux ce vers de France dans le plus fameux de ses livres, *la Clarté de Vie*, et notamment dans la Chevauchée d'Yeldis où la Beauté n'est plus l'effigie immobile de Baudelaire, mais une cavalière riieuse parmi les aubes d'une Hellade nouvelle, suivie à perdre haleine par de jeunes amoureux haletants? On hésite à s'engager dans ces bagarres tout en les suivant d'un œil attendri. Il fut un temps où deux écrivains de France voulurent se battre en duel parce que l'un des deux assurait que le Hamlet de Shakespeare était maigre, tandis que l'autre le voyait gras. Toujours nous irons sur le pré pour constater à quel point la littérature passionne ces poètes en redingote.

La France littéraire connaît alors une sorte de puberté avec le vague à l'âme qui en résulte, l'allégresse des évasions et cet orgueil, qui est celui des jeunes écoles ou des sectes nouvelles, d'avoir enfin découvert la vérité. « Le vers est libre, le vers est libre », s'en va-t-on criant à l'envi comme ce pèlerin de la Renaissance qui annonçait, sur les routes de la Méditerranée, la résurrection de Pan. Désormais on éludera les mots à sens unique, on cherchera aux confins de la musique et des vieux âges les paroles de sorcellerie, car c'en est une que de vouloir inscrire sur le registre verbal les plus secrètes lévitations de l'âme.

Comment ne pas s'attarder devant cet âge nouveau où brusquement la Belgique s'inséra dans les lettres françaises? Les deux pays se rejoignent dans cet amour exclusif des lettres qui les grandit et je n'aurai pas le temps de marquer leurs échanges, leurs influences réciproques, à ce moment un peu confus où le naturalisme va se démettre, où les décadents ne veulent pas se nommer symbolistes et ne le sont pas probablement. Une seule vérité allait devenir manifeste par la suite; c'est que si la France de cette époque possède une littérature officielle, légale, passablement brillante, ce n'est pas toujours celle que nous préférons aujourd'hui. Paris avait alors ses rieurs professionnels, ses demi-Voltaire, ses professeurs de limpidité qui redoutaient ce qu'il est convenu d'appeler les brumes nordiques, comme si Renan même ne les avait pas chéries dans sa Bretagne et dans le Parnasse de France, en appelant sur la poésie de son pays, trop pleine d'évidences, la nuit des sorcières et des cloarecs. Des étrangers comme Henri Heine et Benjamin Constant s'étaient plaints de cette poésie française, appauvrie par la prose, ne voulant pas s'annexer la quatrième dimension du mystère. Et en fait, tous les vrais prospecteurs du songe semblent ignorés, absents ou déchus. Baudelaire, on en parle comme d'un mauvais garçon infernal alors qu'il est déjà, pour certains, le consolateur de chaque jour. Rimbaud, qui a trouvé lui aussi, mais en Abyssinie, une Muse noire et taciturne, suppute à cette heure le nombre de chameaux dont il aura besoin pour pouvoir porter au Roi des Rois, le Négus Ménélik I^{er}, les fusils européens qu'il convoite. Cependant, son ancien camarade Verlaine a tout au plus l'audience des jeunes gens. On ne prend pas au sérieux ce faune en colère qui, le gourdin à la main, s'en va dans les tavernes et les hôpitaux en balbutiant tour à tour des injures et des ariettes d'une immortelle et savante langueur. Il est parfaitement heureux si on lui apporte au café le prix d'un sonnet, ce qui ne dépasserait pas aujourd'hui le prix de l'apéritif.

N'est-ce pas, Messieurs, que ce tableau de la grande poésie française vers 1885 ferait froid au cœur si nous ne savions pas aussi — et nul prophète d'alors n'aurait pu le prédire — que le lyrisme le plus vivant et le plus désintéressé allait en sourdre, longtemps méconnu, comme la ferveur secrète des catacombes.

Il existe à Paris une chapelle ignorée où les jeunes gens que travaille le mal de poésie, qui ne sont plus accordés avec le pessimisme ambiant et le naturalisme déchu, peuvent étancher leur soif de pureté, apprendre les mots incantatoires. Installé rue de Rome, un petit homme frileux, alchimiste de sa douleur, la cache si bien que ses meilleurs disciples n'en aperçoivent pas les ravages. C'est un vrai maître comme Socrate, car dans chaque être jeune il veut délivrer le démon individuel, celui qui ne ressemble à personne.

Et tous les mardis, il a cure d'âmes.

Ceux qui eurent le bonheur de connaître Mallarmé en parlent tour à tour avec une émotion qui va céder aux larmes ou avec cette brusquerie de la tendresse qui, dans la crainte d'amoinrir son amour en l'expliquant, tourne court dans une pirouette. « Chez Mallarmé, nos plus beaux vers étaient harmonisés par le bruit des locomotives », me disait un jour, avec son hoquet inimitable, ce grand orgueilleux de Remy de Gourmont. Un tel refuge se trouvait, en effet, près d'une gare, comme pour mieux faciliter l'accès aux nouveaux venus. J'y vois pas mal d'étrangers : Moréas, Vielé-Griffin, Stuart Merrill, Van Lerberghe, Verhaeren, Rodenbach, et je n'ai pas seulement à tourner les yeux de l'esprit, car n'est-ce pas ici parmi nous que se trouve un des plus purs et des plus harmonieux poètes de ce cénacle, un créateur du symbolisme? Vous avez reconnu Albert Mockel.

* * *

Le symbolisme, puisqu'il faut l'appeler par son nom, est donc devenu un fait littéraire, un état d'âme, une école, « une ambiance morale », selon Vielé-Griffin. Je ne redirai pas ici tout le mal et tout le bien qu'on a dit de lui; car mon discours n'y suffirait pas et d'ailleurs nous en sommes encore trop près pour en discriminer les apports et les torts. Le symbolisme, c'est beaucoup de choses, c'est une pudeur de l'âme rétractile devant certaines crudités du naturalisme et à cause de cela même le besoin de ne plus nommer le monde visible qu'indirectement, dans une sorte de buée irisée, comme s'il était déjà enclos dans notre âme, ville engloutie, ville d'Ys, dont seules les antennes de l'esprit peuvent capter la plainte des cloches et l'appel de la sirène. Chaque poète d'alors eût pu faire sienne la singulière constatation d'un grand élégiaque de nos jours, Rainer Maria Rilke : « Nulle part, bien-aimée, le monde n'existera, sauf intérieurement ». Tout se passe dans notre esprit, le monde extérieur n'existe pas : car tel est bien le vœu sinon le programme symboliste qu'un grand maître d'alors, Villiers de l'Isle-Adam, n'aurait pas désavoué; et la musique sera ce langage intime, infini et sans bornes, que l'on trahit un peu à le fixer en paroles. « De la musique avant toute chose », avait dit le maître, tout en sachant que celle des mots est difficile à dégager parce que les mots sont de la pensée, de l'analyse, et qu'il faudrait les décapier comme ces vagues de la mer, que l'étrave des navires rend soudain phosphorescentes. Aussi le jeune rêveur s'en ira-t-il dans la forêt des symboles à l'écoute des vieilles légendes et du passé populaire, lorsqu'on balbutiait en Europe des langues non encore fixées. Verlaine n'a-t-il pas donné aux poètes le conseil, qui va si loin, qui se prolonge encore, de choisir les mots avec quelque méprise?

Assurément, il y a aussi, dans la nouvelle école du nihilisme et de l'anarchie dirigée, le vers ne devant subir d'autre mesure que le rythme d'un chacun. On prétend, à la suite de Rimbaud, noter l'inexprimable et fixer des vertiges. On voudrait « des songes indéfinis que l'alourdirait nulle parole » et tout à coup le poème surgit comme une étoile. Le poète subit l'inévitable chant qui le terrasse, divin malheur mais révélation impromptue du monde, comme ces archanges britanniques du début du XIX^e siècle pour qui l'effort de l'univers et la peine des hommes trouvaient leur seule raison d'être dans le poème, sommet chantant de la pyramide humaine. Louons cet orgueil qui nous restitue le climat des romantiques et n'exclut pas, on s'en doute, le découragement. Il a été suggéré que le symbolisme résumait avec quelque retard l'état d'âme de la jeunesse après Sedan, et que ces nouveaux découragés se refusaient de vivre une vie où l'action n'est pas la sœur du rêve, selon le programme vital de Baudelaire. Dans leur retraite hérissée, dans leur dédain aristocratique de tous les cabotinages littéraires, une foi reste entière, la religion de la poésie, alors que les disciples de Renan considéraient la littérature comme un suprême divertissement.

Cette amertume n'ira pas loin et le redressement s'opère bientôt, peut-être à cause de vous-mêmes. Le désespoir, le goût de cendre disparaît peu à peu de l'école symboliste, si bien qu'André Gide pourra écrire en comparant les dispositions morales de sa génération avec celles de ses devanciers : « C'est vers la constellation du Lion qu'aujourd'hui nous nous sentons emportés. Rien à faire à cela, et ce que nous cherchons dans nos maîtres, ce n'est point le découragement. »

Oui, Messieurs, si on a changé d'étoile, c'est un peu à cause des vôtres. A cet art volontiers pessimiste qui fuit le grand jour et s'accommoderait de l'artificiel comme le trop célèbre personnage d'*A Rebours*, la Belgique apporte aussi, pour le détourner du néant, sa puissante vitalité. Combien sont-ils, ces nouveaux arrivants de chez vous qui allaient avoir une place d'honneur dans la littérature française? Un anonyme *Petit Bottin des Lettres*

et des Arts, dont les auteurs sont de futurs grands écrivains, dénombre de façon plaisante ces émigrés : « Les Atrébates, les Bellovaques, les Vélocasses et les Aulètes — lit-on dans ce livre — envahirent la Gaule Parisienne vers 1882. Ils saccagèrent les Etats de Zola, de Barbey d'Aurevilly et de Verlaine. Mais la discorde désagrège leurs masses; ils sont refoulés vers l'Escaut, la Lys, la Meuse ». On y trouve à côté de Picard et de Lemonnier les noms de Verhaeren, de Georges Eekhoud, d'Iwan Gilkin, d'Albert Giraud, de Rodenbach. Il faudrait y ajouter ceux de Fernand Séverin, Eugène Demolder, Jules Destrée, tant d'autres.

Pour le moment, — nous sommes en 1885, — cette littérature fin de siècle, férue de métaphysique, est guidée par des maîtres comme Villiers de l'Isle-Adam ou l'auteur d'*A Rebours* qui se refusent à admettre la réalité du monde sensible et vivent dans un grand élan de découragement, si ces mots peuvent aller ensemble. C'est avec vous que Vielé-Griffin va entreprendre le renversement. Dans l'air un peu raréfié des chapelles d'alors, il apporte le souffle allègre de sa Virginie. Et les boudeurs se laissent conduire par ce chasseur du matin, tout couvert encore de la rosée verlainienne.

Vous avez déjà deviné près de lui une autre grande figure du symbolisme, un initiateur du vers libre aussi, cet admirable Henri de Régnier qui voulut bien encourager mes débuts dans la langue française et à qui votre si flatteuse désignation aurait fait plaisir. Il aime à s'évader des froides architectures de Versailles, de la Cité des Eaux qui le hante comme Venise, pour musser dans les bois d'alentour avec le roseau retrouvé de Pan lui-même. « Un petit roseau m'a suffi à faire chanter la forêt », dit-il dans une de ses incomparables odelettes au rythme libre qui sont l'honneur du symbolisme et de la langue française.

A côté d'eux, votre génie se profile déjà. A cette heure confuse de tous les débuts de règne, quand parfois naturalisme et symbolisme confondent leurs troupes, le plus étonnant de vos poètes et votre grand vers-libriste va débiter avec un livre si *flamandisé* — pardonnez-moi le néologisme — qu'il aurait pu figurer aux *Soirées de Medan*. On comprend si mal cet afflux sanguin qu'il s'est trouvé un critique bougon pour dire alors avec une amusante brutalité : « Monsieur Verhaeren vient de percer comme un abcès ».

On ne sait pas encore, on ne peut pas réaliser que, pour la deuxième fois au cours d'un siècle, la langue française est sur le point de subir une transformation extraordinaire.

* * *

Parlons-en, Messieurs.

Tout a été dit, et comme seul un Français sait le faire, sur cette admirable langue française, sur son empire mérité en Europe et ailleurs, dans ce fameux discours de Rivarol qui, à la seconde lecture, semble un peu décevant. Et j'ai trop fait dans ma vie l'éloge de ce langage de l'exactitude pour ne pas éprouver le besoin de me contredire.

Ses éclatants services, qui les contestera ici, parmi vous? Rationnelle, nerveuse, riche en monosyllabes, comme le remarquait déjà le vieux Joachim du Bellay, dégagée de certaines gangues sensuelles, plus rapide parce que plus svelte, cette langue a tôt éprouvé le contour des âmes et des choses dans un pamphlet de Voltaire, dans un alexandrin de Racine. Sa victoire est dans cette marche rapide et ses perpétuels élagages. Elle se refuse à orner, comme l'Espagne et l'Italie, de rameaux d'épithètes ou d'arabesques florales, le cortège opime des phrases. Entre Voltaire et Bossuet son choix est vite fait et je ne parle pas d'idéologie, mais de la coupure du discours. Car en gagnant de vitesse ses batailles verbales, son génie ne réside jamais dans la force

Les Grands Établissements d'Enseignement de Belgique

Institut "l'Immaculée",

Dirigé
par les Sœurs de Marie

Avenue Bailly, Braine-l'Alleud



Section primaire. - Section moyenne professionnelle. - Section normale professionnelle. - Régentes techniques. - Section ménagère. - Section spéciale C. R. (Juniors secouristes). - Section commerciale. - Cours spéciaux de langue. - Cours spéciaux d'art et de peinture, de diction et de musique, de modes.

L'Institut reçoit des élèves internes et externes

PRIX MODÉRÉS

Réductions p^r enfants d'invalides et familles nombreuses.

Institut des Sœurs de la Providence de GOSSELIES

Ecoles Normales

AGRÉÉES
DE L'ÉTAT

primaire,
gardienne,
professionnelle, } Lingerie
Ménagère } Confection
Dessin
(ouverte depuis 1935).

ÉCOLE MOYENNE (programme de l'État).

ÉCOLE MOYENNE PROFESSIONNELLE - MÉNAGÈRE agréée de l'État avec sections : Lingerie, Confection, Modes, Dessin, Commerce, Ménage.

ÉTUDES PRIMAIRES.



Pensionnat — Demi-Pensionnat — Externat

Cours facultatifs : Piano, Chant, Peinture, Arts appliqués, Calligraphie, Sténo, Dactylo, Langues

Conditions d'hygiène idéale : Parc 5 Ha. — Éducation et instruction soignées

Prix de la Pension : 2.700 francs — Réductions pour familles nombreuses et enfants d'invalides

DEMANDEZ PROSPECTUS AUX DIRECTRICES DE SECTIONS : RUE CIRCULAIRE, 4, GOSSELIES

Les Grands Établissements d'Enseignement de Belgique

INSTITUT
Saint-Thomas d'Aquin

Écoles normales archiépiscopales
Écoles normales primaires française et
flamande
Écoles normales moyennes française et
flamande

Institut supérieur de pédagogie

DIRIGÉS PAR

Les Frères des Écoles chrétiennes

Internat et externat

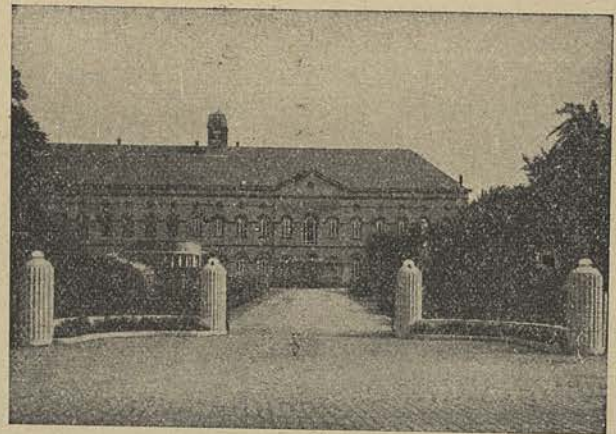
Rue Terre-Neuve, 198, Bruxelles

Collège de Melle

LEZ-GAND

SOUS LA DIRECTION DES PP. JOSÉPHITES
1837-1937

Section préparatoire Humanités anciennes
SECTION FRANÇAISE ET FLAMANDE
ÉCOLE SPÉCIALE de COMMERCE et d'INDUSTRIE
SECTION SCIENTIFIQUE



Installations modernes de premier ordre : 350 chambres avec
eau courante, électricité, chauffage central. Chambres communes
pour frères. Soins matériels et sanitaires confiés aux religieuses.
Les élèves, admis dès l'âge de 8 ans, sont groupés en trois collèges
distincts et indépendants. — Vie au grand air. — Terrains de jeux
et de sports. Bassin de natation. Conditions hygiéniques excellentes.

Demandez prospectus et conditions.

ON N'ADMET QUE DES INTERNES

Institut Saint-Boniface

82, rue du Viaduc, BRUXELLES

65, rue du Conseil, BRUXELLES

Externat

Demi-Pensionnat

Internat

Section scientifique

Humanités anciennes

Humanités modernes

Section préparatoire

massive, mais dans cette stratégie du bref, — le sujet, le verbe et l'attribut gardant toujours leur place classique dans la mêlée. Sa grandeur immortelle est dans cette lueur exacte d'intelligence qu'elle fait jaillir sur toute chose comme la lumière que Michel-Ange s'attachait au front. Chaque muscle, chaque saillie de la force doit être visible sur l'épiderme de l'esclave agenouillé.

Irons-nous plus loin que cette surface resplendissante? A vous qui êtes parmi les plus illustres gardiens de la langue française, je dois une confession entière.

Il m'arrive, je vous l'avoue, de m'insurger contre la parole célèbre de Rivarol : « Ce qui n'est pas clair n'est pas français ». Faudra-t-il abandonner d'un cœur léger ces galeries secrètes de l'âme où les mystiques de jadis et les romanciers du XIX^e siècle ont tâché de projeter une lueur tremblante? Allons donc! Chez Rivarol même se trouve la justification de ce siècle et du nôtre. « La langue française, dit-il, règle et conduit la pensée; les autres, comme l'espagnole ou l'italienne, suivent tous les caprices de l'harmonie, aussi furent-elles merveilleuses pour les oracles. Il est arrivé de là que la langue française a été moins propre à la musique et aux vers qu'aucune langue ancienne et moderne, car ces deux arts vivent de sensation. »

Cela est écrit en 1784, et porte sa date. Ce qui probablement était alors exact nous semble aujourd'hui une conception périmée, déjà fautive, de cette splendide littérature française où l'harmonie — disons la sensation, pour parler comme notre auteur — a souvent pris triomphalement le pas sur l'intelligence.

Fénelon, ce musicien, vient encore à mon secours dans sa fameuse lettre à l'Académie Française où je ne voudrais pas souscrire à tout, mais où je trouve mon bien. La langue française, selon lui, n'ose jamais procéder que suivant la méthode la plus scrupuleuse et la plus uniforme de la grammaire. Fénelon décrit plaisamment ce nominatif, ce verbe, cet adverbe, cet accusatif si sages qui ne peuvent jamais se déplacer, « ce qui exclut, affirme-t-il, toute suspension de l'esprit, toute surprise, toute variété et souvent toute magnifique cadence ». On a du plaisir à citer ces réserves d'un grand esprit pour constater tout de suite tant de changements survenus. Cette ardente catalysation d'un langage au contact de la musique ne vous semble-t-elle pas une des plus étonnantes aventures de la France à travers un siècle si décrié, le XIX^e? Et qui rendre responsable de cela, sinon le romantisme et surtout le symbolisme? Tout à coup, une poésie, une prose trop rationnelles s'abîment avec délices dans le vertige sonore, à la recherche de mots ineffables, et la lyre n'est plus une métaphore. Pour rendre sensibles ces nouvelles symphonies, il suffirait de citer en suite disparate quelques titres dont chacun rappelle un opéra verbal : *la Nouvelle Hélcise*, *la Fin de Satan*, *la Tentation de saint Antoine*, *le Génie du Christianisme*, *les Fleurs du Mal*, *les Illuminations*, *Sagesse*, *l'Eve future*, *les Cantilènes*, *Un Jardin sur l'Oronte*, ou tel sonnet de Mallarmé qui voudrait atteindre à la seule géométrie des étoiles, mais dont le son va plus vite que la lumière.

Un chant jamais entendu s'échappe et ruisselle de ces boîtes à musique. Est-ce que la langue française, Racine compris, a jamais résonné ainsi, avec ces prolongements de guitare? Autant de blandices, autant d'enrichissements, pour cette littérature qu'on se hâtait de confiner dans le rôle exclusif de gardienne de l'intelligence. Voici que tous les arts voisinent, que se cherchent les secrètes correspondances qu'éclaire un vers de Baudelaire; les cinq sens ont fait un pacte; la prose et le vers se rapprochent dans le goût mélodique : N'en doutez pas, le symbolisme et le romantisme sont les chers coupables et la Belgique a là sa grande part de responsabilité. Gloire à elle!

Il faut se faire une raison. Périodiquement, paradoxalement, comme une fatalité de l'histoire littéraire de France, il arrive

qu'une tempête verbale, qu'un remous issu d'ailleurs viennent iriser ce miroir trop net, amollir cette sécheresse, désordonner un peu cette géométrie. Le pays classique par excellence, le pays qui comprend tout mais voudrait s'arrêter là, comme si l'intelligence était la seule mesure du monde, le pays où Descartes est encore et toujours vivant, ne ressent-il pas aussi dans ses profondeurs le besoin organique de ces paludismes épars dont la fièvre guérie laisse à jamais le souvenir du magique frisson?

Certes, la France boude un peu, beaucoup, passionnément. Disons plutôt qu'une certaine France vouée aux craintes de Cassandre s'en effare comme d'un cheval de Troie, tandis que des esprits magnifiques, sa minorité de toujours, acceptent, appellent au foyer du plus large Parnasse ces indésirables qui peuvent se nommer Poe, Wagner, Ibsen, Dostoïewsky.

Ils se nomment d'abord, venus en chair et en os, des quatre horizons de l'esprit : Heredia, Moréas, Vielé-Griffin, Stuart Merrill, Verhaeren, Maeterlinck, Anna de Noailles, d'Annunzio, et ceux-ci et tant d'autres, on ne les arrêtera pas à la frontière puisqu'ils parlent français.

Comme ils sont différents d'allure, comme ils se ressemblent pourtant. Sur le chemin de l'étoile, chaque mage apporte son offrande et son dictame. Celui-ci vient avec son vase funéraire, cet autre avec sa tête de Méduse, mais la plus singulière arrivante est celle qui apporte de loin, de Roumanie ou de l'Orient, son petit miroir ensorcelé. Toutes les trompettes de l'Espagne éclatent dans les trophées de Heredia où le français aux sonorités amorties résonne comme de l'airain frappé par les dieux. Celui-ci qui propose en mûrissant ses stèles doriques où la déesse Némésis a gravé une acceptation si peu française de la douleur, n'est-ce pas le Grec Papadiamantopoulos, plus connu sous le nom de Moréas? Et cette nymphe étourdie, bondissante, aux cris de bête harmonieuse et blessée, celle qui défaille et se relève triomphante dans la lumière, est-ce donc une petite Française? Non, non, c'est Anna de Noailles qui nous offre une plus large mesure dans la joie et dans la douleur. Et celui encore qui sut joindre les naïvetés et les redondances du moyen âge aux prodigalités du lapidaire en folie, vous voyez bien qu'il arrive d'Italie. Claudel dira pourtant un jour que nul n'a écrit une plus pure langue française que Gabriel d'Annunzio. J'arrête ici les exemples et j'omets des noms qui vous sont familiers, car je voulais, en passant, mettre l'accent sur la prédestination de cette langue à qui l'on apporte ainsi ce qui semble la contredire.

J'en parle d'aise, Messieurs, connaissant votre faiblesse pour ces voyageurs passionnés. On pourrait même vous accuser de favoriser les moins raisonnables, car si j'examine les papiers de l'équipe, je constate que vous avez donné un prix à l'outrance, récompensé le trouble, favorisé toujours ceux qui ont élargi les frontières du songe. Qu'est-ce à dire? En dénombrant vos élus, il m'est facile de constater votre attirance envers tous ceux qui, comme vos maîtres écrivains, ont voulu faire du lyrisme avec la vie même. J'admire chez vous cette passion de la poésie et dirais-je même cette poésie de la passion qui, toutes les deux, vous hantent. Les poètes, les vrais, on dirait que vous tentez de les consoler, de les choyer, car ils savent mieux que les autres hommes, étant si vivants, la détresse de mourir. Comme je vous suis reconnaissant, Messieurs, de cette partialité dont je bénéficie et que je crois interpréter presque aussi bien que vos grands favoris!

Car la fougue, l'impétuosité, ce besoin d'être ailleurs, de conquérir les villes et les cœurs, comme d'Annunzio, comme Anna de Noailles, je suis enclin à les comprendre à cause de ces poètes d'une autre espèce, les conquistadores, mes ancêtres, si longtemps méjugés en Europe. Poètes de l'action, ils élargissent notre capital d'images et de songes. Parfois lancés à la poursuite des Indiens, se trouvant loin de toute rivière, ils vont mourir

de soif. Alentour, des montagnes à l'infini, les Andes bleuissantes comme un atroce mirage de douceur sous un ciel dur que la ronde des condors rend lugubre, car ils n'attendent, ceux-ci, qu'une défaillance pour achever l'agonisant. Alors, le cheval tenu par la bride, le cheval qui est leur meilleur ami, ces impavides poètes de l'aventure le saignent, font suinter délicatement la veine ouverte en y prenant le verre de sang nécessaire pour se désaltérer et poursuivre la conquête. La poursuivre sur le cheval même qui leur est devenu plus cher à cause de cette étrange transfusion de sang.

Une telle scène, magnifique et barbare, n'est-ce pas, Messieurs, comme le rajeunissement d'un mythe ancien qu'elle explique en rendant plus humains les poètes? Un besoin d'altitude, de pureté, d'horizons nouveaux, une sorte de fièvre les travaille d'assumer en eux le plus d'humanité possible comme s'ils se croyaient immortels, ceux qui savent si bien mesurer leur tombeau.

En traversant les Andes de la vie dont il faudrait exclure la Mort et ses rondes funèbres, soudain les assaille ce malaise qui est une soif de l'esprit pire que l'autre. Ils sont uniques dans un monde où les ardents ne semblent pas nombreux, cavaliers seuls et peut-être désespérés. Alors, ils ne savent plus s'ils ont ouvert une veine à leur bête favorite ou s'ils furent condamnés à se désaltérer avec leur propre sang. Sans doute par une exquise délicatesse du cœur, ils ne vous diront pas à quel moment ils ont fait cette libation intime, mais soyez certains qu'ils sont plus malheureux que le reste des mortels. D'Annunzio, Anna de Noailles, je les ai vus sourire, parader peut-être, nous laisser l'image d'une pétulance allègre comme si jamais le démon qui rôde autour du Mont des Oliviers n'était venu verser à leurs oreilles les philtres du désenchantement. A peine entend-on d'eux un regret, mais si mélodieux qu'il ne semble pas recevable et qu'il est déjà enrobé, immunisé par sa propre musique, tant et si bien qu'on arrive à les croire inhumains. *Non ci-si pensa quanto sangue costa*, disait Michel-Ange. « On ne pense pas à tout le sang que cela coûte. »

Pourquoi ces choix, Messieurs, où je me refuse à voir une coïncidence, pourquoi cette sympathie constante envers ces êtres chez qui la poésie et la vie ont fait le pacte des ardents? On devient indiscret à force de sympathie, comme on devient savant par le chemin de la curiosité, et devant ce faisceau de preuves, je voudrais tout de suite examiner qui vous êtes et comment vous affrontez le problème vital. Il était grand temps d'en venir là.

* * *

Qui êtes-vous donc, Messieurs, et comment arrivez-vous à harmoniser si bien la vie et l'art, la passion d'exister et celle de rêver qui la couronne d'ailes? Je jette un coup d'œil sur la carte de la Belgique pour tâcher de comprendre. Quelle aventure, Messieurs, que celle de ce microcosme d'Europe, de ce carrefour du Destin, où viennent se rejoindre deux cultures, deux génies et souvent deux grandes armées! Avant d'être une nation, vous êtes un peuple. Tenace, sensuel, qui regarde de tous ses yeux et défend sa joie innée contre mille oppresseurs venus de partout et de la terre même de mes aïeux.

Car à travers des maîtres éphémères et des contraintes subies avec l'espoir agissant d'en venir à bout, vous donnez au monde l'image pathétique d'un assemblage d'hommes qui entend persévérer en lui-même, rester lui-même. Une patience crispée, une volonté sous-jacente de madrepore, est à la base de cette Belgique issue un jour comme ces îles tardives dont on n'a pas su deviner l'agglutination formidable. Sans nul paradoxe, on peut dire que vous êtes des conservateurs dans le sens le plus noble de

ce mot si souvent décrié; et vous avez su conserver ce qui importe le plus, l'héritage municipal, le calendrier pittoresque du passé, le souvenir fait habitude, la procession ou le carnaval qui prolongent une date historique.

Votre folklore, c'est de l'histoire préservée dans la joie. Toute la Belgique d'alors est une kermesse et vos peintres ne se sont pas trompés. Cela commence par eux, comme si vous étiez forcés d'ajouter à la création du Septième jour une autre Genèse d'èves charnelles, de bons vivants et même de monstres, car votre Jérôme Bosch et votre Bruegel qui précèdent Goya dans l'angoisse semblent aussi vouloir ajouter à la simple faune terrestre la dimension du fantastique. Vos peintres partent alors d'un pays en grisaille comme les pèlerins d'une Beauté irréelle et reviennent d'Italie vous apporter ce message de lumière qui était déjà dans leurs âmes. Dès lors, votre génie est reconnu. Partout vous proliférez. Dans un paysage attiédi de l'Ile-de-France, Watteau ne peut pas oublier les incandescences de votre Rubens; dans Londres voilée, Gainsborough est obsédé par les grâces chatoyantes de votre Van Dyck.

Avec quelle passion lucide et minutieuse vous regardez le monde comme s'il allait disparaître demain et qu'un démiurge dût confier à vos peintres le soin de le refaire. Vos peintres, Henri Pirenne le remarquait, ont devancé vos écrivains, mais je peux ajouter que ceux-ci se sont rattrapés par la suite et cet inventaire préliminaire ne leur a pas été inutile. A leur insu, ils seront aussi des peintres-nés, faisant gicler les mots à pleine pâte, et il peut arriver, comme ce fut le cas pour Verhaeren, qu'ils fassent d'abord des tableaux écrits.

Certes, une synthèse de votre génie ne semble pas aisée et en promenant mes regards sur vos sommets comme sur ces arbres de Noël où tiennent ensemble, avec un fil d'argent, tant de choses disparates, je me suis demandé quel lien étincelant pouvait joindre des constructions de l'esprit aussi dissemblables ou qui semblent telles au premier abord : un tableau de Rubens, une boutade du Prince de Ligne, telle page où Ulenspiegel se moque des hommes avec la verve de son confrère le mendiant picaresque, les premiers personnages de Maeterlinck encore englués de Paradis, la page où Ruysbroek l'Admirable accepte les mouches comme un délice de la terre et une bénédiction du Seigneur, les Béatitudes de César Franck, plus proches du ciel que de la terre mais où sa joie des ivresses premières nous a gardé la musique des anges. Elle n'est pas tellement arbitraire, cette nomenclature, et je me flatte d'y trouver comme une mesure d'arc-en-ciel pour arperter la terre de Belgique.

Tout commence et finit par Rubens. Dans l'aube paradisiaque, ce pullulement d'èves rieuses, cette floralie de la chair, n'est-ce pas l'harmonique même de votre abondance? Seuls les Italiens, à l'heure enivrée de la Renaissance, ont réussi une telle ostentation presque indécente de vivre, ce que Michelet appelait chez vous une apothéose effrénée de la nature. Et même un mystique comme votre Ruysbroek qui regarde du côté du ciel ne reniera jamais sa terre.

Dans le subtil personnage qu'est le Prince de Ligne, ce Diderot bien né, votre fougue devient un appétit de vivre, de tout connaître, où la passion est dirigée par la plus souple intelligence. Il est déjà le pré-stendhalien, le touriste assoiffé de spectacles universels et à voir cet esprit qui s'irise toujours, les Goncourt s'étonnent : « Comment! les trois hommes les plus spirituels de France ne sont donc pas Français : l'abbé Galiani, Henri Heine et le Prince de Ligne. »

Ce voyageur parti en éclaireur, précède toute une équipe qui va faire irruption dans la littérature française, et dans un petit manuel déjà cité on vous dénomme avec ensemble « les Belges ». Vers 1885, tous vos artistes sont à Paris. Si vous allez parfois

Les Grands Établissements d'Enseignement de Belgique

Institut St.-Louis

38, Boulevard du Jardin Botanique
BRUXELLES

INTERNAT EXTERNAT
Demi-Pension

(Maison de campagne à Zellick)

Section préparatoire.
Humanités modernes (scientifiques et
commerciales).

Humanités anciennes.

Cours spécial préparatoire à

L'ECOLE MILITAIRE

et aux Ecoles spéciales des universités.

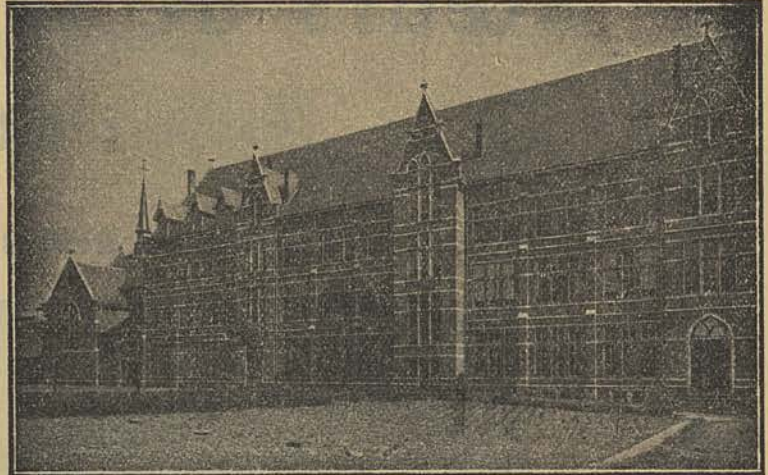
Faculté de philosophie et Lettres.

Brochure sur demande.

Collège Ste-Gertrude

Faubourg de Mons, NIVELLES

Pensionnat — Demi-Pensionnat — Externat



Humanités anciennes. — Humanités modernes.
Section scientifique. — Section préparatoire.
Ecole moyenne d'Agriculture sous le contrôle de l'Etat.
Situation magnifique. Propriété de 2 hect. 1/2

Pour renseignements demander prospectus.

École Centrale des Arts et Métiers

Agréée par l'État

École Spéciale d'Ingénieurs Techniciens

4 années d'études

Diplôme officiel

dans la spécialité électro-mécanique

Rue du Tir, 14, St-GILLES-Bruxelles

Téléphone 37,69,86

Collège St-Jean Berchmans

(Ancien Collège Saint-Michel)

Rue des Ursulines, 4, BRUXELLES

Sous la direction des Pères de la Compagnie de Jésus.

DEMI-PENSIONNAT — EXTERNAT
Humanités anciennes — Humanités modernes.
Section commerciale — Section préparatoire.

A proximité de la gare du Midi, de la Bourse, du Grand-Sablon
et de la place Rouppe.

SINTE BARBARAGESTICHT

WETTEREN (Gent):

INTERNAAT bestuurd door de Broeders van O.-L.-V. van Barmhartigheid (Broeders van Mgr Scheppers).

A. **VOLLEDIG LAGER ONDERWIJS** (8 studie jaren). De jongens worden aangenomen vanaf 6 jaar.

B. **MIDDELBARE TUINBOUWSCHOOL**. Driejarige theoretische en praktische leergang. De school levert officiële diploma's af van **TUINBOUWKUNDIGE**.

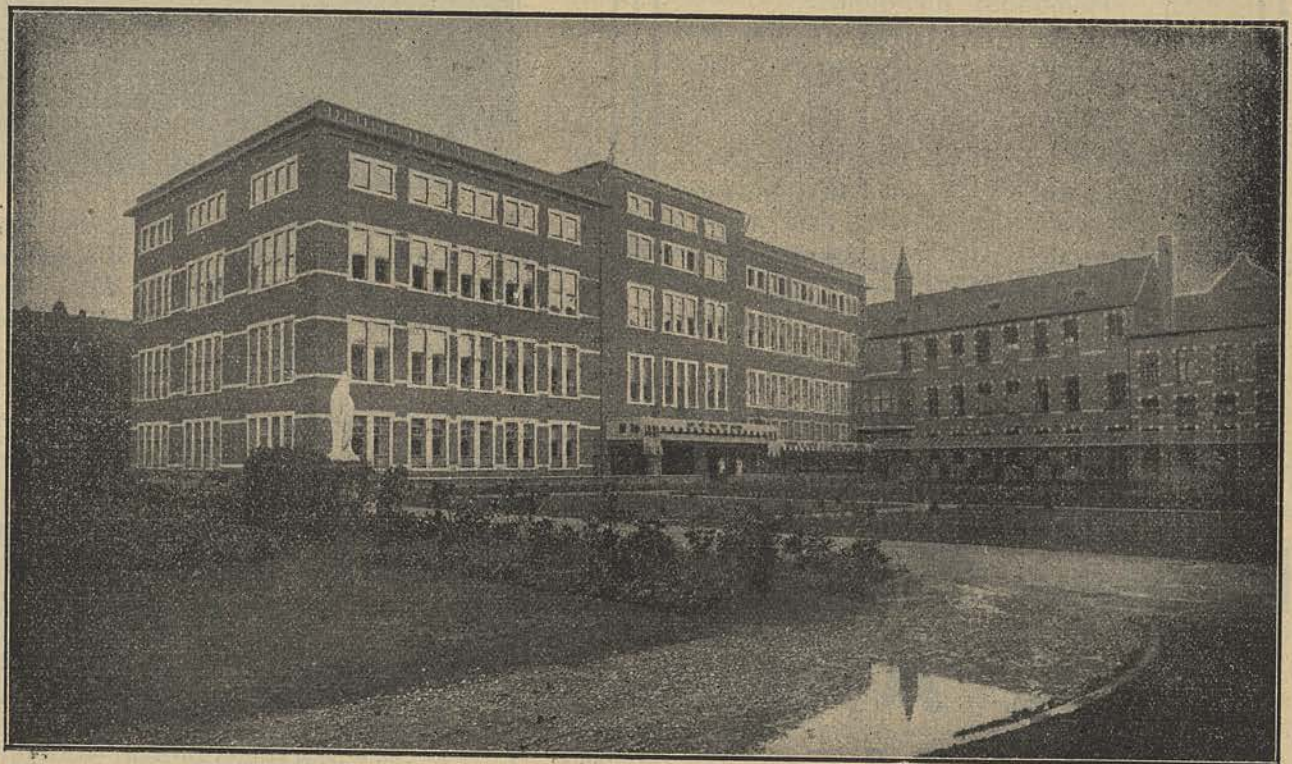
C. **BEROEPSSCHOOL** met volgende afdelingen: Drukkerij, Meubel- en Schrijnwerkerij, Kleer- en Schoenmakerij met patroonknippen.

Kostgeld: 2.100 fr. of 2.400 fr. Vermindering voor kroostrijke gezinnen.

Om in de tuinbouw- of beroepschool aanvaard te worden moet de jongen 14 jaar oud zijn. Een bezoek aan het Gesticht zal U een gunstig gedacht geven over de degelijkheid der inrichting. Programma en prospectus op aanvraag.

MAISONS D'ENSEIGNEMENT
DES
**Sœurs de la Charité de J.-M.
de Gand**

(Maison-mère, rue des Meuniers, 50)



Administration Centrale.

Photo Nels, Bruxelles.

CLASSES GARDIENNES, PRIMAIRES ET MOYENNES

PENSIONNATS ET EXTERNATS :

Auderghem, avenue Eglise-Saint-Julien.
Courtrai, Institut Notre-Dame-des-Anges (Fort).
Eecloo, Notre-Dame-aux-Epines.
Dilbeek, avenue des Roses (Rozenlaan).
Gand, Sint-Bavo, a) rue du Séminaire
b) quai du Bas-Escaut et rue Charles-Quint.
Ixelles, rue du Parnasse, 23. et rue du Trône.
Saint-Ghislain, place des Combattants.

PENSIONNATS :

Beirlegem (lez-Munckzwalm).
Bruges, rue Sainte-Claire.
Melsele (lez-Anvers).
Quatrecht (lez-Gand).
Saffelaere (lez-Gand).
Saint-Genois (par Helchin).
Velm (Limbourg).

Les cours moyens comportent un cours d'éducation familiale.

A Eecloo : Section Saint-Paul : Oxford School leaving Certificat et autres cours au choix.

EN ANGLETERRE :

Andell : Clifton Drives (Lytham St-Annes) Lancs. Pensionnaires de vacances. Séjour à la mer.
Northam : Lakenham (Devon). Pensionnaires toute l'année et Dames à la saison. Au bord de la mer.
Letchworth : St-Francis College (Garden-City près de Londres).
Hollymount : Tottington : Tottington near Bury (Lancs).

École Centrale d'Éducatrices

Rue du Trône, 84, IXELLES (Q.-L.)

DURÉE DES COURS : 3 ans dont une année de stage.

BUT : Donner aux jeunes filles une activité gaie, moderne, utilisant les ressources des aptitudes féminines d'éducation et donner éventuellement une occupation lucrative.

RENSEIGNEMENTS : Programmes et conditions, s'adresser à :

M^{me} la Supérieure, 23, rue du Parnasse, IXELLES
ou au Rév. M. l'Abbé Froidure, 3, rue aux Laines

Enseignement supérieur

Institut Supérieur de Commerce - Anvers
Internat et Externat. Courte rue Neuve, 37.

Études Universitaires pour jeunes filles
sans courir les dangers et les frais.

Diplômes de l'État

Candidat et Licencié en sciences commerciales,
consulaires, financières, maritimes.

CONDITIONS D'ADMISSION

Certificat d'humanités anciennes et modernes. Les jeunes filles ayant terminé leurs études moyennes peuvent être admises en 3^e Moderne (annexée à l'Institut.)

Ouvre le chemin à de magnifiques carrières !



Une chambre d'élève.

Enseignement Normal

Gardien, primaire, moyen à **Eecloo, Notre-Dame-aux-Épines.**
Professionnel : **Institut Sainte-Claire, rue Sécheval, Verviers.**

Les Grands Établissements d'Enseignement de Belgique

Pédagogie St-Augustin

DIRIGÉE PAR LES

Chanoinesses Régulières de la Congrégation
de Notre-Dame de Jupille

1, rue St-Hubert - LOUVAIN

Reçoit les jeunes filles fréquentant les
cours de l'Université

OVERYSCHÉ

Institut du Sacré-Cœur

PENSIONNAT DE JEUNES FILLES
dirigé par les Filles de l'Immaculée Conception

Études préparatoires et moyennes commerciales. —
Section d'éducation familiale ménagère et profess. —
Sténo-dactylo. — Langues étrangères. — Arts d'agrè-
ment. — École ménagère horticole agréée.

Autobus : Bruxelles place Jourdan. — Arrêt facultatif pensionnat
Réduction pour familles nombreuses.

Institut des Sœurs de la Présentation Notre-Dame à Saint-Nicolas (Waes)

1. Enseignement primaire et moyen.
2. Enseignement professionnel. — Ecole de commerce reconnue par l'Etat et la Province — Ecole ménagère — Cours de lingerie, de coupe, de confection et d'arts décoratifs.
3. Enseignements normal.
Ecole normale pour institutrices gardiennes.
Ecole normale pour institutrices primaires.
Ecole normale moyenne pour régentes : sections scientifique, littéraire et germanique.
Réduction pour familles nombreuses.
Missions au Congo Belge (Vicariat de Lisala).

Instituut der Zusters van O. L. Vrouw Presentatie te Sint-Niklaas (Waas)

1. Lager en middelbaar onderwijs.
2. Beroepsonderwijs — Handelsschool erkend door den Staat en de Provincie — Huishoudschool — Leergangen : Snijkunst — Confec- tie — Décoratieve kunst.
3. Normaalonderwijs :
Normaalschool voor bewaarschoolonderwijzeressen.
Normaalschool voor lagere onderwijzeressen.
Normaalschool voor regentessen : wetenschappelijke - letter- kundige afdelingen en voor de Germaansche talen.
Merkelijke reductie voor kroostrijke gezinnen.
Missieposten in Congo (Vicariaat Lisala).

Filles de la Croix

LIÈGE, rue Hors-Château, 61

Ecole normale moyenne (régentes).
Ecole normale primaire agréée.
Ecole normale gardienne.

INTERNAT — DEMI-PENSION — EXTERNAT

LIÈGE, rue Louvrex, 96

Enseignement gardien, primaire et moyen — Cours supérieurs — Humanités gréco-latines — Cours de ménage.

DEMI-PENSION — EXTERNAT

COINTE-lez-Liège, place du Batty, 6

Enseignement primaire et moyen — Cours supérieurs — Cours de ménage — Cours de français pour élèves étrangères.

INTERNAT

CHÊNÉE, rue Vieille, 67

Enseignement gardien, primaire et moyen. — Cours de ménage — Cours de lingerie, coupe et confection, sciences commerciales.

INTERNAT — DEMI-PENSION — EXTERNAT

LIÈGE, Mont-Saint-Martin, 45

Enseignement gardien, primaire et moyen. — Enseignement profes- sionnel : lingerie. — Coupe et confection. — Modes — Sciences com- merciales.

INTERNAT — DEMI-PENSION — EXTERNAT

WETTEREN

Pensionnat du Sacré-Cœur

MAISON D'ÉDUCATION DIRIGÉE PAR LES RELIGIEUSES
APOSTOLINES DE SAINT-JOSEPH

Situation unique. 12 ha. de parc et jardins. Toutes études primaires moyennes, commerciales, professionnelles. — Arts d'agrément. — Education physique. — Vie familiale. — Pension : 2.400 fr. — Réduction importante aux familles nombreuses.

Demandez prospectus illustré à la Rév. Mère Supérieure

INSTITUUT HEILIG GRAF TURNHOUT

Prospectus op aanvraag.

NEDERLANDSCHE AFDEELING voor franschsprekende meisjes :

Instituut Maria Immaculata

Graafsche weg, 232, Nijmegen.

FRANSOHE AFDEELING voor nederlandschsprekende meisjes :

Institut du Saint-Sépulcre

Rue Général Bertrand, 14, Liège.

au secours du naturalisme défaillant, c'est surtout au premier symbolisme que vous apportez une promotion extraordinaire et je renonce à dénombrer vos effectifs. On oublierait certainement ces noms à vouloir énumérer tous ces apprentis étincelants qui s'en allaient comme vos peintres de jadis vers une autre lumière, quittes à s'arrêter à mi-chemin pour faire, à l'instar de Van Dyck, un tableau de Vierge avec la plus jolie aubergiste du Brabant. Ces débuts semblent assez confus et comme la Jeunesse même. Jusque-là vous aviez des écrivains isolés, tel ce grand De Coster qui forgea votre épopée burlesque, mais c'est seulement à ce moment précis que vous avez une littérature et il semble naturel que vos aiglons se chamaillent. Ces « Jeune-Belgique » pour leur donner un nom qui ne peut guère s'appliquer à tous, se cherchent à l'envi sous le regard de deux grands aînés, Lemonnier et Picard, et ne savent pas toujours s'ils opteront pour le naturalisme ou pour le vers le plus éthéré — il paraît que Maeterlinck lui-même hésite —; ils vont sur le pré pour savoir, le pistolet en main, si l'art doit être libre ou assumer un apostolat, si le vers gardera sa belle camisole de force ou va devenir un sujet de scandale. Ils éprouvent tous le besoin international d'étonner le bourgeois et il peut leur arriver de railler les académies avant d'en être. Je trouve excellent que ce jeune champagne mousse avec quelque bruit, mais à regarder de loin tant d'émois vieilliss, ce qui m'importe, c'est d'y noter le message que, Wallons ou Flamands, vous apportez ensemble à la France, dirigés, sans vous en douter, par quelque double et fraternel atavisme.

Car cette fois-ci, paradoxalement, vous n'exportez pas vos créatures de joie et de chair éclatantes. Accompagné de cygnes, sous un ciel de regret, passe un cortège que l'on dirait sorti d'un Béguinage de songe. Vous semblez d'abord plus Nordiques que le Septentrion même. Ce pin du Nord qui s'incline vers les cyprès du Midi dans un chant fameux, eh bien, il semble qu'il ait versé sur Paris vos rossignols grelottants. Le symbolisme est un peu votre chose, tous les cygnes littéraires viennent de vos canaux et cet appel de la Destinée à la porte des maisons aveugles qui vous a un ton de chose frileuse et boréale, provient de chez vous.

* * *

Est-ce toute la Belgique ou du moins une Belgique viable qui passe là avec ces jolies chancelantes? Vous savez déjà, Messieurs, mon avis de jeune homme sur ces jeunes filles assez spectrales qui vinrent tenter mon adolescence de Péruvien mal prémuni contre les sortilèges. Mélisande, Maleine, l'Eve de Van Lerberghe, tant d'autres que vous connaissez bien, me semblent aussi Belges que les jeunes femmes splendides et réelles, dont la carnation est un secret de votre nature. Issues de votre âme profonde, Maleine ou Mélisande viennent du fond des âges et du folklore, quand Geneviève de Brabant était là, quand les Béguinages gardaient parmi les cygnes la pâleur de vivre dans un moyen âge d'envoûtements. Mais je n'ai pas le droit de vouloir élargir la distance entre Belgique la Vivante et Belgique la Morte. Vous allez vous charger vous-mêmes de faire, sans quitter la littérature, le plus extraordinaire raccourci. Une vie d'homme peut suffire à cela. Les mêmes écrivains belges qui ont mis au monde dans leur jeunesse une génération de préraphaélites lunaires sont ceux qui évoquent, la quarantaine passée, un cortège dramatique de femmes volontaires, émancipées, tout à fait viables, qui se nomment Monna Vanna, Electre, Paniska. L'âme terrienne de la Belgique a repris ses droits et nous sommes à nouveau dans le pays d'Ulenspiegel.

Maeterlinck, Verhaeren, Van Lerberghe, celui-ci le plus insaisissable de tous, vont donc en mûrissant s'insérer davantage

dans la tradition de vos réalistes. Devenus plus Belges, lorsqu'ils devenaient universels, ils apportaient aux créatures de votre génie bifurqué cette plénitude, cette passion, cette lumière de paganisme racial où plane toujours le souvenir de votre grand Rubens.

« Nulle part, a-t-on dit de la Belgique, dans une page célèbre, nulle part le sens du positif et du réel ne fut plus remarquable ». Certes, mais la route est souvent paradoxale qui va de la terre au ciel. Si vous songez à exporter vos Mélusines, elles s'humanisent au retour du voyage; si vous semblez attentifs à votre seule kermesse, il vous arrive pourtant de désertier le réel avec une telle force dans le songe même qu'une littérature voisine s'en est longtemps ressentie. Paradoxes d'un pays dont la tenace volonté fait des miracles. *La Multiple Splendeur* de Verhaeren, *la Sagesse et la Destinée* de Maeterlinck, les *Béatitudes* de César Franck, combien d'autres œuvres encore peuvent être mises sur le même plan d'une allégresse mûrie par l'automne, d'une passion héroïque et tardive qui accepte la vie, mais la vie totale, les joies conjuguées avec ses amertumes.

Je me suis laissé raconter qu'au Borinage où l'homme et le charbon paraissent pétris de la même pâte solaire, un divertissement des anciens temps était très populaire. Les loisirs de ces mineurs silencieux semblaient bien faits à leur image. Issus de leur patrie souterraine, encore courbés par la voûte, les yeux crispés dans le jour, ils venaient assister à une sorte de concours au grand air; et les concurrents sont ces pinsons aveuglés exprès pour qu'ils chantent mieux. C'est, non loin des galeries, une étrange compétition. Chaque mineur apporte sa cage, s'accroupit devant elle, incite l'oiseau familial à pousser longtemps ses trilles et ces pinsons sont plus harmonieux que les autres à cause de leur cécité même, car le jour ne venant pas pour eux, ils n'ont plus besoin de lumière dans l'extase organique du chant. Alors, les hommes condamnés aux ténèbres supplient leurs favoris de se montrer dignes de leurs maîtres. Et ce que ceux-ci ne sauraient dire, leur manque de joie ensoleillée, leur solitude en face du rocher noir, tout cela, le petit champion frissonnant et secret va le jeter vers la lumière comme le plus haut cri de l'âme.

Naïf *De Profundis*, mais image réconfortante et inévitable retour aussi au plus grand de vos poètes qui voulut chanter la peine des hommes en réduisant les tristesses anonymes à un trille de joie surhumaine issu du tréfonds de sa race. On se met à douter du hasard et des simples concomitances historiques quand on voit un homme assumer dans sa chair périssable tant de siècles d'histoire vécue, avec la courbe des fièvres de son pays. Car, par une sorte de prédestination souveraine dont l'histoire n'offre pas beaucoup d'exemples, un peuple s'est incarné en un poète ou plutôt celui-ci a enfoncé à tel point ses racines dans la plus profonde Belgique, que votre histoire contrastée peut bien se retrouver en son âme. Je ne sais quelle prescience de cette vérité me fit prendre, un jour de printemps de 1916, le chemin de Saint-Cloud où Emile Verhaeren habitait alors.

Le jeune homme que j'étais allait poser au Maître une assez naïve question pour une enquête dont on parla beaucoup à l'époque : « Que pensez-vous de Don Quichotte? » Aujourd'hui seulement je constate qu'il était lui, Verhaeren, le plus apte à me répondre. Son accueil, vous l'avez tous connu; cette voix exaltante, ce bras s'appuyant sur votre épaule comme si vous étiez l'hôte attendu ou l'enfant prodigue. N'attendait-il pas chaque jour, parmi les apparus dans son chemin, une âme fervente? Et sa réponse écrite, que je garde encore, fut bien celle que j'espérais de lui. « Don Quichotte, disait-il, est un des personnages imaginaires que j'admire le plus au monde. Je l'ai maintes fois rencontré à Paris ou ailleurs. Il m'était même pénible de ne pouvoir en passant lui serrer les deux mains. » Et en com-

mentant ce texte, Verhaeren ajoutait : « Don Quichotte était l'homme assez noble et assez grand pour se résigner à être dupe. Quelle est la beauté morale qui n'admet point un peu de folie? »

Après une jeunesse plus qu'orageuse, frénétique même, où il prêta sa furia à toutes les kermesses de la vie, voilà Verhaeren, comme Don Quichotte, tombé dans les livres et les méditations les plus sombres.

Les ouvrages des maîtres symbolistes français, de Mallarmé surtout, qui sont un peu ses romans de chevalerie, le mènent à cette abdication de la vie fondée sur telle ou telle expérience humaine; mais votre grand Albert Mockel, acteur et témoin incomparable du symbolisme, me faisait remarquer un jour que l'influence despotique de Huysmans, pessimiste foncier, agit sur le jeune chevalier désarçonné. La méchanceté, la vilénie des hommes, la bêtise, la laideur le jettent dans une sorte de transe nerveuse dont il a laissé dans une page peu connue les aveux déchirants. Le poète raconte que, rentré chez lui comme un dément, il voudrait se percer les yeux pour ne plus voir le spectacle du monde. Certes, tout un côté de votre âme dans sa phase d'ombre, tout un mysticisme hérité se retrouve chez ce jeune neurasthénique qui fut si clair et confiant. Pourtant on dirait, ma parole, que c'est aussi là votre côté espagnol et que ce sont mes aïeux qui traînent dans votre sang un tourment si éloigné de votre génie, la torture de soi-même. Ce désespoir, trop violent pour durer, n'aboutira jamais à la négation de la vie qui n'est pas dans votre tempérament. Pour le moment, dans les campagnes hallucinées que le poète regarde, l'optimiste bondissant d'avant-hier ne trouve plus de place — et la Mort est à la Kermesse.

Faisons confiance à la race terrestre qui n'a pas l'habitude de tourner son moulin à vide. Verhaeren, descendu aux enfers, va réussir en son âme une tragédie plus belle que toutes celles qu'il a composées. Il se croit égoïste et se vante de l'être, mais c'est, comme on disait de Joubert, un égoïste qui ne s'occupe que des autres. L'héroïque transfiguration de sa propre douleur en bonté universelle va le mener chez les humbles, les désemparés, pour y trouver une exaltation. Et désormais, Don Quichotte aura beaucoup de torts à réparer parmi les moulins des Flandres.

Revenu à la conception de la splendeur multiple du monde, il sent que :

*Tout rayonnera sous le vent merveilleux
de la pleine lumière
quand vous, hélas, ne serez plus, mes yeux,
que cendre vaine sous la terre.*

Par une métamorphose et comme une sorte de consentement miséricordieux, il a plongé dans l'avenir pour effacer les tares du présent et dans cette lutte du Mal et du Bien sur l'étrange planète où le combat se prolonge, indéfini, il nous apporte le plus grand don des poètes, l'espoir.

Jamais folie chevaleresque ne fut plus clairvoyante. Il sait qu'il faudra faire, comme dans l'alchimie des abeilles, de la douceur avec tant d'amertumes, mais c'est bien le rôle des hommes de son espèce. La joie prudente et convalescente est renforcée par cette universelle charité qui doit l'étayer. Désormais, comme Walt Whitman, il ne se sent plus seul mais associé à la multitude des hommes obscurs dans les Borinages, dans les soutes des paquebots, dans les bouges des villes tentaculaires, partout où la souffrance fait monter quand même vers l'aube couleur d'avenir ce chant de confiance dans la vie, opiniâtre, presque irraisonné, presque animal, qui est au fond de l'âme belge. Ses frères d'élection, ce sont déjà les gars des pays blonds,

conduisant de hennissants attelages, et ces marins partis vers l'inconnu et ces mineurs qui rampent, une lampe entre les dents.

Les plaint-il? Pas tant que ça. Son socialisme à lui, qui entend faire monter l'homme vers les sommets où l'air se raréfie, voudrait partager avec les humbles la dure joie d'être en danger. Le plus aristocratique des poètes, Zarathoustra, accompagne, dirait-on, cet étrange et séduisant apôtre qui n'apporte pas toujours la douceur ou du moins le délassement d'un bonheur facile, mais s'enivre de lutte, accepte de grand cœur l'âpre et terrible loi de la vie avec ses « ouragans déments », comme il le dit, ainsi « qu'une admirable et tragique conquête ». N'a-t-il pas mis dans la bouche d'un de ses personnages ces mots qui nous semblent divinatoires, étant plus lourds de sens aujourd'hui qu'au moment même où ils furent écrits :

*L'angoisse est nécessaire aux races qui sont fortes
et pour grandir encore il leur faut le danger.*

C'est le secret du monde qui se trouve ainsi dans le creuset du grand lyrique et il n'a pas eu besoin, comme on l'a cru, de puiser ailleurs ce ferment d'angoisse. Le reflet de son passé éclaire sa route d'avenir. Votre poète, enrichi d'aventures, mais inséré déjà dans le rythme de sa race, se laisse porter par ce flot d'énergie, phosphorescent lui-même et messenger de l'orage unanime. Car cette allégresse tumultueuse qu'on s'expliquait mal chez vous, avec ses outrances populacières et ses rêveries soudaines où le songe est encore de la colère, ces repentirs sanguins quand la vie reprend ses droits, ce désir philanthropique de faire que tous les compagnons soient heureux dans la même kermesse, ce délire enfin, aveuglé exprès comme les pinsons des mineurs, mais dépouillé de vaines amertumes, n'est-ce pas, Messieurs, dans une synthèse vivante, l'histoire d'un homme et d'un peuple que vous connaissez bien?

La flamme survit, la passion ne meurt pas, un chant s'élève du puits noir où nous nous débattons — et nous serons toujours à vous remercier, Messieurs, d'avoir donné au monde, par quelques voix harmonieuses et magiques, de nouvelles raisons d'espérer.

VENTURA GARCIA CALDERON.

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (28, 25 ou 17 belgas, suivant les pays), soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

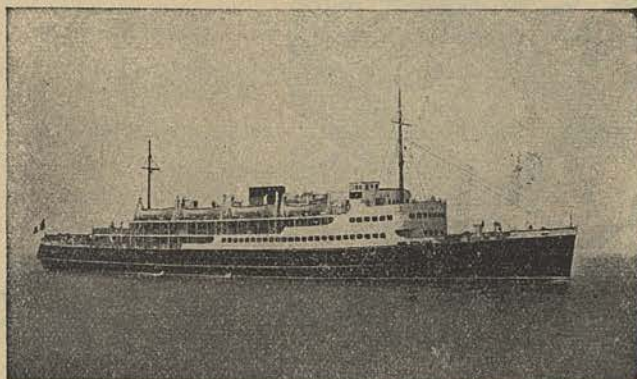
Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

- | | |
|---|-----------|
| I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg | 17 belgas |
| II. — Pour le Congo belge | 25 belgas |
| III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Estonie, Lettonie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Ethiopie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger-Oubanghi-Charl, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalie, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Égypte, Mexique en Equateur | 25 belgas |
| IV. — Pour tous les autres pays | 28 belgas |

OSTENDE-DOUVRES

première ligne anglo-continentale

pour le trafic des voyageurs et des automobiles



M/s Prince-Baudouin (1934) et Prins-Albert (1937)

CONFORT — RAPIDITÉ — RÉGULARITÉ

NOMBREUSES RÉDUCTIONS DE TARIFS

Transports d'autos à prix modérés
par paquebots à passagers et car-ferry

En été, excursions maritimes d'un jour
à des prix extrêmement modiques

Renseignements aux principales stations du pays
et Agences de voyages

Voyages IMMO

Direction : Rue de Ligne, 15. Tél. : 17.23.90

Comptoirs : 12, place de Louvain (Hall Banque Nagelmackers Fils et Cie). Tél. 17.22.90 et 30, avenue de la Toison d'Or. — Tél. 11.52.09.

BRUXELLES

Ce bureau de voyages, patronné par la Banque Nagelmackers Fils et Cie, à Bruxelles, se recommande aux lecteurs de la « Revue catholique » pour tous leurs déplacements : chemin de fer — bateau — avion — autocar.

Pèlerinages, Voyages de nocés, etc.

Voyages en groupe

en autocar de luxe ou autocar et train combinés.

1 jour : l'« Exposition de l'Eau », à Liège et visite au Canal Albert	fr.	50
La Hollande et ses champs de fleurs		65
2 jours : La Hollande et ses champs de fleurs. Départs réguliers en mai et juin.		275
3 jours : Les bords du Rhin et de la Moselle avec retour par la Hollande. Départs : 27 mai, 10 et 24 juin, 8 et 21 juillet, 13 et 26 août, 9 septembre		475
4 jours : La Bretagne. Départs : 26 mai (Pentecôte); 13 juillet, 12 août, 2 septembre		670
8 jours : Lourdes, Lisieux, les Pyrénées. Départs : 27 mai, 10 et 24 juin, ensuite tous les lundis, jusque fin septembre		990
8 jours : Auvergne, Gorges du Tarn, Cévennes. Départs : 3 et 17 juin, 1, 15 et 29 juillet; 5, 12, 19 et 26 août; 2 et 9 septembre		1.250
8 jours : Les Lacs Suisses et Italiens. Départs : 20 mai, 3 et 17 juin; 1, 15 et 29 juillet; 5, 12 et 19 août; 2 et 16 septembre		1.530
13 jours : La Côte d'Azur, la Suisse, les Vosges. Départs : 23 mai (Pentecôte), 18 juin, 3 et 30 juillet, 27 août et 23 septembre.		1.645
16 jours : Lourdes, Marseille, la Côte d'Azur, Chamonix, la Suisse. Départs : 11 juin, 14 et 30 juillet, 13 août, 3 septembre		1.995

Demandez les programmes détaillés.

Quelques beaux voyages individuels

8 jours : Lourdes, Biarritz et les Pyrénées	fr.	1.040
10 jours : les Lacs Italiens — Lugano — Bellagio Côme — Stresa		1.650
11 jours : La Côte d'Azur et la Corse (en chemin de fer, autocar et bateau combiné)		1.945

Etc., etc...

Croisières

VERS LE NORD		
sur M/Y Stella Polaris (6.000 t.) du 1 au 14 juin, à partir de		3.920
sur s/s Van Dyck (13.250 t.), du 17 au 30 juin, à partir de		2.500
AUX ILES DE L'ATLANTIQUE		
sur m/s Atlantis (16.000 t.), du 2 au 17 juin, à partir de		3.675
sur s/s Montcalm (16.400 t.), du 17 au 30 juin, à partir de		1.820
AUX ANTILLES ET HAITI		
par la Compagnie Générale Transatlantique, du 8 juin au 27 juillet, à partir de		7.100
aux Spitzberg, en Orient, en Amérique du Sud, etc., etc.		

VISITEZ LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE CETTE ANNÉE

A l'occasion de l'EXPOSITION UNIVERSELLE DE NEW-YORK, de nombreux voyages vous sont offerts permettant de voir le Nouveau Monde à des conditions exceptionnellement avantageuses pendant une période limitée.

Tous renseignements et détails gratuits sur demande.

Nombreux voyages individuels et collectifs : France et la Côte d'Azur — Italie — Tunisie — Algérie et Maroc.

Pour vos billets chemin de fer — réservation de places — pullman — hôtels, etc. — un coup de téléphone — une demi-heure après vous êtes servi à domicile — sans augmentation de prix.

The advertisement features a central illustration of three women's faces, each looking towards a different variety of Jacques Superchocolat. The top woman is associated with the word 'exquis', the middle woman with 'pas cher', and the bottom woman with 'et quel choix!'. The chocolate boxes shown include 'NOKALINE', 'BOURREAU', 'JACQUES', and 'ROYAUME'. The boxes are labeled with 'CHOCOLADE NET', 'SPECIALITE EXQUISE', 'EEN UITMUNDE SPECIALITEIT', 'AU LAIT', 'UNE SPECIALITE EXQUISE', and 'EEN UITMUNDE'. The text 'et quel choix!' is written in a large, stylized font across the bottom of the illustration.

Achetez donc, Madame,

du SUPERCHOCOLAT JACQUES.
Il est vraiment unique.

Pour UN franc, le Superchocolat Jacques procure à notre palais un plaisir qui vaut plus, et apporte à notre corps un véritable « concentré d'énergie ».

Sa qualité incomparable est due à l'emploi de matières premières sélectionnées, ainsi qu'aux soins attentifs d'un personnel d'élite.

Le Superchocolat Jacques nous a gâtés en créant une gamme que l'on essaie bien en vain d'imiter. Sa qualité est tellement appréciée que le consommateur qui a le désir de changer n'abandonne pas « Jacques » : il change de spécialité, point c'est tout.

Madame, vous qui raffolez des bonnes choses, dégustez chaque jour votre gros bâton de Superchocolat Jacques. Lui seul peut combler tous vos désirs : Plaisir - Santé - Economie.

JACQUES
SUPERCHOCOLAT



1Fr. le gros bâton

*Problèmes actuels***Les trois traités**

L'homme — quel qu'il soit — qui assura le succès du traité avec la Turquie peut se féliciter sans réserve. De pareilles œuvres sont toujours l'œuvre d'un homme, mais impossible de savoir son nom si ce n'est par l'une ou l'autre confiance privée, seule façon dans l'Angleterre d'aujourd'hui, par laquelle se communiquent encore les choses importantes.

Pendant longtemps on a pu se demander si le contrôle turc de l'entrée de la mer Noire allait avantager les Puissances occidentales ou les Puissances centrales, c'est-à-dire France et Angleterre ou Berlin. La question était très importante, de savoir qui, finalement, l'emporterait, car le transport du pétrole par les Dardanelles est bien plus économique et plus rapide par mer que par terre, surtout dans l'état actuel des moyens de communication en Europe orientale. Même le transport par le Danube est beaucoup plus lent et plus coûteux que le transport direct par la Méditerranée.

Il faut noter aussi que pareil transport direct est d'importance spéciale pour la France et pour l'Angleterre, complétant l'approvisionnement venant de la Mésopotamie par Tripoli et Haïfa.

Mais le nouvel accord avec la Turquie signifie plus que cela. Par lui, l'effort de Berlin pour dominer la route terrestre vers l'Orient à travers l'Anatolie se trouve momentanément bloqué. Il faut souligner le mot « momentanément » car, en cas de guerre, une victoire de nos adversaires pourrait ouvrir à nouveau cette route que Berlin, avant 1914, en était arrivé à envisager comme lui étant naturellement destinée. Nos rivaux affirment — et sur un ton qui montre combien durement le coup est ressenti par eux — que nous devons avoir payé un bien grand prix pour de pareils avantages. C'est possible, encore qu'il n'y ait aucune apparence d'un excès dans le prix. Et quant à d'éventuelles concessions occultes, sans aucun doute seraient-elles amplement justifiées par la très grande différence que le nouveau pacte a créée.

Il y a, toutefois, un élément angoissant. Le traité avec la Turquie ne fut évidemment pas facile à élaborer et le principal obstacle venait de la volonté du gouvernement turc de conserver les plus amicales relations avec Moscou. Il est possible qu'une partie du prix que nous dûmes payer est le dangereux accord avec les Soviets, qui semble bien, maintenant, être à peu près inévitable.

Et rien ne plaide en faveur de pareil accord. Sans parler même de l'objection fondamentale qu'il est toujours dangereux de permettre aux Soviets de s'immiscer dans les affaires de l'Occident, il y a le simple fait matériel que les arsenaux russes — qui valent ce qu'ils valent — *ne peuvent fournir des munitions à la Pologne*, car les deux pays n'ont pas de calibres communs. Donc pour fabriquer des munitions pour la Pologne, il faudrait d'abord adapter aux calibres polonais l'essentiel des machines disponibles en Russie pour la fabrication d'obus, gros ou petits. Et même si la machinerie russe pouvait être adaptée rapidement et efficacement, cela demanderait tout de même des mois de mise au point.

Resté l'aviation. L'aviation russe s'est révélée inférieure, en Espagne, à l'aviation occidentale. Inférieure même à l'aviation espagnole toute nouvelle et trop rapidement entraînée. Les chiffres sont probants. Mais admettons même que le renforcement

de la Pologne par des escadres aériennes russes soit efficace — il est certain que la Russie dispose d'un très puissante aviation, comme il est certain aussi que l'organisation et les cadres de cette aviation semblent avoir été moins affaiblis que le reste de l'armée rouge par des exécutions et des limogeages politiques — il n'en reste pas moins que les arguments qui s'opposent au passage d'armées soviétiques à travers la Pologne valent également contre d'éventuelles bases aériennes soviétiques en territoire polonais.

Sans doute connaissons-nous bientôt les conditions auxquelles cette entente très mal comprise avec Moscou aura éventuellement été conclue. Si ces conditions vont trop loin, alors, oui, le prix pour le traité avec la Turquie aura réellement été exagéré.

Quant au troisième traité, annoncé à grand fracas et claironné bruyamment, l'alliance militaire entre Rome et Berlin, il n'y a aucun danger à la laisser faire tout le mal dont elle est capable. Elle est alarmante sur le papier et voulait l'être, mais les deux forces sont aussi incapables de se mélanger que le sont l'huile et l'eau. Vouloir réaliser pratiquement la chose, plus particulièrement vouloir imposer un commandement allemand à des troupes italiennes, c'est vouloir l'impossible. Il se peut que les Italiens l'aient prévu, les Allemands certainement pas. Mais prévue ou non, la chose est certaine. Les deux éléments sont incompatibles; plus on s'appliquera à les coaliter, tant pis pour Hitler.

On a dit avec raison que nous devrions élever un monument à Hitler pour avoir refait l'utilité d'opinion en France et pour avoir amené nos politiciens anglais à voir, à moitié tout au moins, les choses telles qu'elles sont. Il se peut que ce dernier essai de la part du Führer — l'alliance militaire avec l'Italie — méritera mieux encore de notre civilisation occidentale et il est probable que les Italiens savent cela aussi bien que nous...

Il n'est guère possible d'éviter ici toute mention de ce qui nous conduisit à notre malheureuse situation actuelle. Rappeler ces vérités n'est peut-être pas d'utilité immédiate, mais les oublier serait se tromper singulièrement sur cette situation.

Nous nous sommes fait une ennemie de l'Italie, l'origine de toute notre civilisation et dont tout homme qui tient à cette civilisation considère la culture avec sympathie. Nous avons poussé cette Italie dans les bras de Berlin, notre rivale et notre ennemie, de Berlin qui clame ouvertement son désir de détruire nos richesses et ce qui reste de notre puissance. Aucun effort ne fut tenté pour satisfaire les revendications raisonnables des Italiens, pas même leur droit évident à une participation dans la direction du canal de Suez, devenu vital pour leur nouvel empire. L'Angleterre s'est prise d'amitié tendre pour les pires politiciens français, y compris l'absurdité cosmopolite qui se vanta un jour en public « qu'il étranglerait l'Italie ». Ce sont les propres paroles de Blum, et ce Blum fut reçu en Angleterre avec des honneurs presque royaux. Nous avons fait tout cela et bien autre chose. Et cela ne peut être réparé que très lentement et avec l'aide du temps (si nous avons la chance d'en disposer) et des circonstances. Peut-être aussi avec l'aide de cette bêtise allemande congénitale qui nous favorise toujours malgré nous.

Nous étant mis dans un pareil embarras, est-il vraiment nécessaire de nous enfoncer encore davantage en nous appuyant sur la faiblesse de Moscou, très sujette à caution; de Moscou l'ennemi déclaré de notre civilisation? Entre deux maux il faut choisir le moindre. Et on prétend qu'entre la bruyante et immédiate menace allemande — *créée par l'Angleterre elle-même à l'aide de crédits bancaires maintenant perdus et par vingt ans de soutien actif accordé aux Allemands contre Paris et Varsovie* — et le mal d'une alliance avec l'athéisme actif et international de Moscou, il n'y a pas à hésiter.

D'abord ce n'est pas un dilemme. Ce qui plus est, Moscou

n'est pas le moindre mal. Moscou est incapable d'accorder une aide efficace, et ce dont Moscou est capable en matière de meurtres et de destructions, nous le vîmes en Espagne. Si nous commettons cette dernière erreur, elle couronnerait tout le reste et notre désastre serait complet.

HILAIRE BELLOC.

En quelques lignes...

Printemps perpétuel

J'ai des amis qui sont revenus, récemment, d'Italie. Ils avaient connu, à longueur de journées, la bénédiction de la pluie. Si vous leur parliez du printemps de Rome, de la profondeur de l'azur où les pins-parasols découpent leurs bouquets-tout-faits, ils haussaient les épaules... et vous contaient bien vite que le café est interdit et l'Allemand impopulaire.

Nous avons chipé au Midi sa sérénité dans le bleu, sa quiétude de juin et la persistance de l'anticyclone. Il n'y a guère, pour s'en plaindre, que les « coteliers » de la vallée de Meuse : ceux-là qui font pousser « la légume ». C'est vrai que les jardins ont terriblement soif ! Pas tant que le cocher du dernier fiacre bruxellois. Il a dételé Cocotte, et il s'est commandé, pour la huitième fois, un demi blonde bien tiré. La serveuse en tablier blanc éponge discrètement une sueur que les poètes diraient perlée. Aux terrasses, les parasols, mangés de soleil, prennent des teintes de pastel. Le marchand de crème glacée assaille de réclamations le fabricant d'oublies. Et l'on assure que les garçons de café de l'Exposition de l'Eau songent déjà à prendre leurs quartiers d'hiver sur la côte basque.

Mais c'est aux champs qu'il faut assister à cette triomphante bacchanale du printemps en fleurs. Les premiers jours de juin sont comme une saoulerie. Je me moque bien du botaniste consciencieux qui sait, sur l'ongle, que la floraison de telle espèce se fait à heure fixe. Ce qui me plaît, c'est la luxuriance de tout ce vert et de tout cet or et de toutes ces grappes. Le bétail bigarré est dans l'herbe plus qu'à mi-ventre. Un tout jeune poulain fait des cabrioles si insolentes que sa mère doit bien appeler à la rescousse le valet de ferme. Un peu à l'écart, dans une pâture réservée, l'étalon qui doit concourir au Grand Palais du Heysel achève, ferré de neuf, d'arrondir la croupe luisante dont un vétérinaire appliqué appréciera le gabarit.

Cependant, chaque matin, le speaker de l'I. N. R. nous confirme le beau fixe. Les courants d'Est se maintiennent sur nos régions. Mais pourquoi faut-il que, périodiquement, la joyeuse tâche d'inviter les Belges à vivre au soleil soit confiée à un quidam dont la diction funèbre fait inévitablement songer à ce fonctionnaire en bicorne qui annonce, l'air sépulchral : « Ces Messieurs de la famille!... »

Les beaux dimanches

Le dimanche, c'est un vent d'évasion qui souffle sur la ville. Par toutes les avenues, par tous les sentiers, d'invisibles sucoirs aspirent vers la forêt des légions de tandems et les promeneurs processionnaires. Nous vivons le règne de la bicyclette. Elle s'est « aristocratisée », si l'on peut dire. Nickelage rayonnant, laquée de bleu tendre, de vert pomme, de rose fondant, elle

conquiert jusqu'aux jeunes filles platinées, par on ne sait quelle grâce mécanique et facile. Le « dérailleur » permet toutes les vitesses et tous les repos. Et puis, la mode vestimentaire s'en est mêlée. Le fin du fin, c'est d'assortir les chandails du tandem ou les écussons de la bande joyeuse. Il est des familles en uniforme. Et nous poufferions de rire si quelque échappée d'un album 1900 faisait, en canotier et culottes bouffantes, une concurrence rétrospective aux héroïnes de Tristan Bernard jeune.

Sur le gazon du Bois, dimanche, à l'heure des premiers rayons obliques, ils étaient des milliers et des milliers à se disputer les parcelles d'oxygène et les nuages de poussière. Car les arbres restent, mais les autos passent. Elles passent et repassent à grand bruit, à vitesse folle, avec des coups de frein et des éclairs de phares, qui sont comme leurs clins d'yeux. Sur le lac en miniature les barques vernissées laissent des sillages d'argent. Un costaud tirait sur les rames. Béatrice et Suzy, les mains au fil de l'eau, défiaient le coup de soleil et les cancons d'Anna dont l'amoureux est au camp de Beverloo.

Mais les petits oiseaux, que doivent-ils penser de ce septième jour ? On imagine leur réprobation, le lundi matin, quand les papiers gras et les bouteilles vides salissent la clairière et la majesté du vallon.

Vers le soir, les pistes cyclables des boulevards extérieurs sont une théorie de touffes de genêts et de hâles heureux. On a emmagasiné, pour la semaine au bureau, pour six jours de labeur et d'appartement à l'étroit, des couleurs et des chansons gaies, des souvenirs et des espoirs. De nouvelles initiales ont été gravées dans l'écorce du hêtre. Parce qu'il en a vu bien d'autres, le géant de la forêt de Soignes est indulgent. Laissant à Lucienne Boyer le soin de détailler avec des trémolos l'infidélité des amants, il dresse vers le ciel bleu ses branches hautes et ses nids. Nous retournerons au bois, la belle !

Saint-Exupéry, Prix du roman

Jamais distinction ne fut plus méritée que celle-là. Encore que l'étiquette — désormais consacrée — de romancier convienne mal à celui qui, tant dans *Terre des hommes* que dans *Vol de nuit* et *Courrier-Sud*, a écrit quelques-uns des plus beaux poèmes en prose à la gloire des pilotes de ligne.

Quand il était chef de l'aérodrome de Jubly, Saint-Exupéry s'était fait comme une coquetterie — une spécialité d'héroïsme — d'aller sauver les aviateurs captifs aux mains des Maures. C'est ainsi que, les armes à la main, il reconquiert un équipage en détresse, au mois de juillet 1928. C'est ainsi qu'il collabore efficacement à la libération de ses camarades Reine et Serre, le 15 septembre de la même année. C'est ainsi qu'il sauve deux Espagnols blessés, les emmène sur les routes du ciel, puis revient — tranquillement — dépanner en plein bled un zinc d'escorte.

Courrier-Sud était un très beau livre : la défense et exaltation de ces aviateurs de l'Aéropostale dont les raids réguliers n'ont pas la fulgurance de l'exploit sportif, mais qui, parce qu'ils conjuguent tous les jours et par tous les temps le verbe « vouloir », sont les dignes émules de l'inoubliable Mermoz. *Vol de nuit*, sur le même thème, mérita le Prix Fémina. Et il y avait un symbole joli dans cette consécration des vertus les plus mâles par un jury de femmes et pour un public qu'on répute frivole.

Mais j'ai surtout aimé — mais il faut surtout lire — *Terre des hommes*. A quelqu'un dont c'est devenu un peu le métier de couper des pages et de faire, au gré des « vient de paraître », connaissance avec l'écrivain, ce message apportait autre chose que de la littérature. Saint-Exupéry, archangé des mers du Sud, de l'Océan noir, des nuits criblées d'étoiles, du désert implacable, ex-

mine de haut, de très haut, les éternels problèmes du devoir quotidien, de la responsabilité, de l'acte social. Dans une langue qu'on croirait épurée par l'air des sommets, avec des cadences qui évoquent le ronronnement du moteur fidèle, au moyen d'images aussi nues, aussi rares, aussi belles qu'une « première nuit de vol en Argentine », l'incomparable philosophe ne quitte le manche à balai que d'une main. C'est le mérite d'un livre comme *Terre des hommes*, d'être écrit au rythme de l'action, du cœur qui bat plus vite parce que la tâche est quasi surhumaine. Notre époque aura connu toute espèce de lâchetés. Mais aussi toutes les formes les plus nobles du courage de vivre, de prêcher d'exemple, de monter plus haut. Saint-Exupéry, avec son nom d'épopée et son nez drôlement retroussé, est — Dieu merci! — fort accessible. Quand il est venu conter, à Bruxelles, ses rendez-vous avec la Camarde, le public s'accorda à le trouver bafouilleur et pathétique. C'est une des consolations d'aujourd'hui que la rhétorique la plus vaine n'ait pas besoin, n'ait plus besoin d'habiller la nudité sacrée du héros.

Soyez Villon avant d'être truand

J'aime beaucoup cette formule d'André Rousseaux commentant le projet de loi contre la pornographie. On sait que l'intervention du pouvoir judiciaire dans le domaine de la pensée est diversement interprétée, au pays de Flaubert et des *Fleurs du mal*. On reprend, sur nouveaux frais, le procès de *Madame Bovary*; on évoque les droits du génie baudelairien.

Cela n'empêche que la licence de tout publier est une bien dommageable « qualité » française. Il suffit de faire le tour des libraires des quais pour s'apercevoir que nombre de boîtes réservées offrent, au touriste de passage ou au lycéen en rupture de ban...c, tous les échantillons de l'obscénité à bas prix. Quant aux arrière-boutiques de certains rez-de-chaussée fort achalandés, elles n'ont, avec l'officine du libraire, d'autre rapport que l'exploitation du porc vertical.

On observe, d'ailleurs, que l'extrême licence dans les mots, la crudité de la langue et des images sont, en règle générale, le triste apanage de jeunes écrivains sans talent. Ces apprentifs en sont encore à l'âge où l'on croit que la seule entrée qui compte est celle qui s'accompagne d'un bris de vitres. Malheureusement pour eux, heureusement pour nous, le public cultivé est devenu imperméable à ces sollicitations grossières. Comme le dit fort bien André Rousseaux, « se distinguer par en bas est à la portée de tout le monde ». Et une harençère de la Halle en remonterait, sur le chapitre de l'ordure, à Ferdinand Céline en personne.

Puisque nous venons de citer Céline, disons bien haut qu'un maximum de talent peut excuser certaine audace. Il est indéniable que la syntaxe truculente et le don verbal du *Voyage au bout de la nuit* dénoncent un créateur de talent, sinon génial. Mais lisez Céline : et vous vous rendrez compte de ses déficiences. C'est chaque fois, précisément, qu'il ouvre la grille d'égout, qu'il débonde le tonneau à injures pour le plaisir d'injurier et de salir, que Céline, infidèle à son propre message, tombe dans le banal et dans l'obscène.

N'émasculons pas les chefs-d'œuvre. Acceptons que Villon, qui a inspiré à André Rousseaux ces réflexions salutaires, ait signé la « Ballade de la Grosse Margot ». Mais celle-ci ne lui sera pardonnée que parce qu'il signa, de la même plume ardente et sincère, la « Ballade pour prier Notre-Dame ». Et plaignons, en tout cas, ces éliacins de l'audace qui n'échappent à la bonne compagnie que pour se vautrer dans la pire fange : celle où le pieds-plats éclabousse plus que vous, plus que moi, tout simplement parce qu'il a les pieds plats.

Inflation en Allemagne?

L'Allemagne connaît-elle l'inflation?

Le mot « inflation » est employé dans deux sens tout à fait différents. Parfois il sert à désigner tout accroissement de la quantité de monnaie. Parfois il sert à désigner un accroissement de la quantité de monnaie auquel ne peut répondre un accroissement de produits de consommation et qui, en conséquence, produit une augmentation des prix. L'Allemagne connaît l'inflation, dans le premier sens du mot, depuis que Hitler est au pouvoir. Hitler ne s'est jamais laissé enchaîner par les vieilles lois de la finance orthodoxe. Il prétendait qu'aussi longtemps qu'il pouvait y répondre avec des produits nouveaux, il n'y avait aucune raison de ne pas jeter de la nouvelle monnaie sur le marché. Il n'accordait aucune importance à des maximes telles que l'équilibre budgétaire ou la couverture-or du marc. Et pendant quelques années, sous la direction du Dr Schacht, la machine fonctionna sans trop de difficultés. Car Hitler vint au pouvoir à un moment où l'Allemagne comptait quelque 7.000.000 de chômeurs et où ses ressources en matières premières étaient très sous-exploitées. Voilà pourquoi il fut possible, pendant un certain temps, même en dépit du réarmement, de maintenir l'augmentation des produits de consommation.

L'année dernière, les difficultés apparurent. Il fallait augmenter encore l'allure du réarmement et on ne disposait plus de beaucoup de chômage. En 1938 l'augmentation de la productivité fut insignifiante. Cette année l'augmentation s'est arrêtée. Et l'incorporation de l'Autriche et de la Tchéco-Slovaquie dans l'économie allemande n'a pas facilité les choses. Elle les a empirées. Car il en est résulté, non seulement une augmentation de territoire, mais une augmentation de consommateurs. Or, l'Autriche d'après-guerre n'a jamais été à même de s'en tirer et de se suffire. Les Autrichiens consommaient plus qu'ils ne produisaient et ils vivaient du produit d'emprunts étrangers. La tâche de les subsidier incombe maintenant au Reich. Quant à la Tchéco-Slovaquie, elle était économiquement bien plus saine. Mais toute sa vie économique s'est trouvée bouleversée par son incorporation au Reich, et en particulier par le fait que ses produits sont allés rejoindre les produits allemands sur la liste noire américaine.

Aussi, au début de la présente année, le Dr Schacht annonçait-il que la danse ne pouvait continuer. Il fallait, à l'avenir, réduire grandement l'écart entre les dépenses gouvernementales et les ressources gouvernementales, soit par la réduction des unes, soit par l'augmentation des autres, sans quoi on tomberait fatalement dans l'inflation, au second sens du mot, et les prix se mettraient à monter. L'avis du Dr Schacht fut écarté et il donna sa démission. Il voyagea aux Indes, décidé, a-t-on prétendu, à être loin de son pays à l'heure de l'écroulement.

Les dépenses du gouvernement allemand sont en majeure partie des dépenses d'armements et il n'a pu se décider à les réduire énergiquement. Il a donc essayé d'éviter l'inflation par un accroissement des impôts et par une ruse ingénieuse pour tenir l'argent qu'il paye en dehors du marché des produits de consommation. Le principal impôt nouveau fut celui sur toutes les augmentations de revenus. Tous ceux qui jouissaient d'un revenu de 2.400 marcs (£ 120) furent obligés de payer à l'Etat 30 % de toute augmentation de leur revenu de 1938 sur celui de 1937. La ruse ingénieuse pour empêcher l'argent de venir sur le marché consistait en ce que le gouvernement ne versait, sur ses paiements, que 60 % au comptant. Les autres 40 % étaient

payés en certificats. Ces certificats étaient, soit de la Classe I, remboursables au pair après six mois, soit de la Classe II, rachetables avec une prime de 12 % en trois ans.

Il est donc évident que, pour le moment au moins, le gouvernement ne paierait que 60 % de ses dettes. Il est vrai que, plus tard, il lui faudrait payer les 40 autres %, et que le paiement ultérieur des certificats entraînerait alors une augmentation du pouvoir d'achat. Mais il n'est pas douteux que le plan prévoyait qu'à l'échéance des certificats, d'autres certificats sur l'avenir seraient émis. Toute l'eau qui quitte la citerne coule vers le bain, mais à tout moment plus d'eau a quitté la citerne qu'il n'en est entré dans le bain à cause de l'eau dans les tuyaux. C'est ainsi que le gouvernement allemand paierait bien chacune de ses dettes, mais à tout moment il y aurait une certaine quantité de dettes impayées. Le plan était ingénieux, quitte à n'être pas original. Il était essentiellement le même que celui tenté par notre roi d'Angleterre Charles II peu avant sa banqueroute, et par Loménie de Brienne en France dans le suprême et futile effort pour empêcher la Révolution. Ce qui est plus important, c'est qu'il n'a pas réussi non plus en Allemagne.

Malgré tous les efforts pour économiser la monnaie, il y eut néanmoins, pendant toute cette année, une augmentation constante dans la circulation des billets en Allemagne. Le plan allemand prévoit une émission d'une nouvelle quantité de billets au début de chaque mois et le retrait de ces billets au cours du mois. Mais pour chacun des quatre premiers mois de la présente année la quantité de billets émis a dépassé de beaucoup la quantité de billets retirés. En conséquence, la circulation des billets dépasse maintenant de plus de deux billions de marcs (£ 100.000.000) la circulation au 1^{er} janvier dernier — et cela sans augmentation de la production.

Et voilà qu'en même temps le gouvernement allemand s'est vu contraint, l'autre semaine, de s'incliner devant une révolte, et de ses créiteurs et de ses contribuables. Comment les uns et les autres parvinrent à manifester leur mécontentement, la chose resté obscure. Peut-être bien que le gouvernement les « soulagea », non pour répondre à des protestations, mais parce qu'il était apparu que leur *standard* de vie se trouvait réduit à un niveau que ne leur permettait plus un rendement suffisant. Il est loisible à l'Etat totalitaire d'aller beaucoup plus loin que l'Etat libéral dans la compression et dans l'abaissement du *standard* de vie de ses sujets, mais il arrive un niveau au-dessous duquel il est matériellement impossible, à un homme, de fournir un travail efficace, *standard* qui, si on le baissait encore, aurait comme conséquence immédiate une diminution dans la production.

Toujours est-il que le gouvernement fut contraint de décréter que les porteurs de certificats peuvent, avant leur échéance, les transmettre à d'autres citoyens en paiement de leurs dettes privées. En d'autres mots, on peut s'en servir comme de monnaie et par le fait même le but pour lequel ils étaient créés s'évanouit. En même temps le gouvernement allemand s'est vu obligé de relever l'exemption de son impôt sur les augmentations de revenus, de 2.400 marcs (£ 120) à 6.000 marcs (£ 300), ce qui, avec d'autres exemptions, signifie qu'au lieu d'une majorité, ce n'est plus qu'une minorité de la population qui tombera sous l'impôt.

Le gouvernement allemand se trouve devant un dilemme auquel on ne voit pas d'issue. Il y aura plus d'argent dans les poches de ses sujets. En conséquence, ou les prix hausseront, ou il faudra mettre à la disposition des acheteurs plus de produits de consommation. Si les prix haussent même légèrement, il est probable qu'il se produira un *rush* nerveux pour convertir l'argent en marchandises, ce qui provoquerait l'écroulement complet du marc. D'autre part, comme on ne dispose plus de chômage, le

gouvernement ne pourrait accroître la quantité de produits de consommation qu'en détournant certaines sommes destinées à l'armement. Il ne lui est pas possible d'entreprendre une guerre. Il ne lui est même pas possible de maintenir le niveau actuel, en temps de paix, de la production d'armements. Une diminution dans les armements est, pour le régime, le seul espoir de s'en tirer et, en fait, bien que Hitler ne trouve pas encore opportun de le reconnaître ouvertement, un désarmement secret est commencé. Une nouvelle du 12 avril nous apprenait que : « il a été décidé que certaines sections de l'industrie de guerre ont à baisser leur taux de production et que les hommes ainsi libérés doivent être transférés à des exécutions de travaux publics. »

CHRISTOPHER HOLLIS.

(Traduit de l'anglais,
The Tablet.)

Babette ⁽¹⁾

Je ne sais guère d'entreprise plus périlleuse que celle qui consiste, pour l'écrivain, à jouer avec la simplicité. Vous courez le risque d'être naïf ou artificiel. Les deux sont également condamnables et laissent le lecteur sur l'impression pénible du ratage obstiné.

Il n'y a pas si longtemps, j'ai eu la joie de signaler aux lecteurs de cette Revue qui m'est fort chère le *Toussaint de chez Dadile*, d' Aimé Quernol. Pour faire riche, j'avais sous-intitulé ce livre de chez nous : « un simple conte des collines liégeoises ». Mais j'avais tort de chercher le patronage et comme la garantie de Kipling. En vérité, les humbles héros d' Aimé Quernol se suffisent à eux-mêmes. Et l'auteur, que je connais bien et qui n'est guère si dépouillé que sa littérature, vient de réussir ce tour de force : donner à son récit une suite qui ne soit pas indigne d'aussi heureux débuts.

Babette est l'histoire d'une simple, d'une sainte fille telle qu'en elle-même la fortifie la tâche obscure de chaque jour. Aimé Quernol s'appelait, il y a quarante ans, Léon Marique. Il était le fils d'un médecin de village, sur ce plateau de Vottem d'où l'on découvre Liège tout au fond de sa cuvette et la courbe du fleuve et les terrils (que l'envoyé spécial de *Paris-Soir* prenait, l'autre hier, pour des « torils »!). Pour avoir été élevé comme lui dans un milieu mi-paysan, mi-ouvrier, où la peine des jours se partage entre le travail de la terre et l'usine, je sens plus exactement que beaucoup de lecteurs, sans doute, la fidélité de l'écrivain à des modèles qui furent si proches de son cœur. Seulement, aux portes de Verviers, les ouvriers étaient tisserands, cardeurs de laine. A Vottem, on descend dans la mine, dans la « bure » ; ou encore, on travailla à extraire le phosphate.

Tandis que *Toussaint de chez Dadile* nous permettait de suivre, au gré des cahiers et des souvenirs d'enfance du jeune Colas Pirète, l'éveil de la sympathie humaine chez un gamain qui ne rencontre guère autour de lui que bons cœurs et braves gens, *Babette* va nous introduire dans un milieu plus « peuple ». C'est toujours le même Colas Pirète qui raconte. Et c'est toujours — aussi — le même ton de bonne volonté, d'accueil aux êtres et aux choses. Seuls, les acteurs du pauvre drame de chaque jour

(1) *Babette*, par AIMÉ QUERNOL, Bruxelles, Charles Dessart, 18 fr. b. Chez le même éditeur, 2^e édit. de *Toussaint de chez Dadile*, d'AIMÉ QUERNOL, 20 fr. b.

ont changé. Le frère de Babette est un mauvais garçon : ce Florent qui finira, dans un accès de colère et à coups de poing, par tuer un homme. Les gendarmes l'emmèneront. Et, auparavant, Florent avait fait un enfant à la grosse Elise. La grosse Elise, de désespoir, et quand elle saura le père de son gamin derrière les murs de la prison Saint-Léonard, elle ira se jeter dans le puits... On la reportera chez elle — deux hommes — sur la planche à pain. Flori, le père de Babette et de Florent, meurt d'un coup de serein, « d'être resté assis trop longtemps le soir dans le berceau rien qu'avec un petit court-sarrot sur lui ». Il avait si souvent dit qu'il n'y avait que ça de juste sur la terre : la mort égale pour tous ! La grosse affaire, c'est la question de l'enterrement « avec une musique ». Car, au pays wallon, la musique est, le plus souvent, l'accompagnement tonitruant et scandaleux des funérailles civiles. Alors, Babette, qui est très pieuse, déclare bien haut que, « si elle voyait jamais une musique à la porte, comme pour un païen, le jour de l'enterrement, qu'elle se sentait capable de l'aller toute cabosser ». Pauvre Babette ! On a fait un enterrement sans musique. On a enterré Elise, aussi. Les hommes rouges vont juger Florent. Elle s'en ira... Elle s'en ira chez les Petites Sœurs. Par devoir plus encore que par vocation : pour payer la dette de son frère. La dernière page de *Babette*, c'est une lettre de Sœur Odile : une lettre où les boucles sont si appliquées, les taches et ratures si poignantes. Et la pire peine de Sœur Odile, c'est de penser que « Florent ne se pourrait pas relever quand il reviendra et qu'il retomberait... »

* * *

Aimé Quernol, quand il écrivait *Toussaint de chez Dadite*, ne songeait guère au cadre romanesque de ces souvenirs d'enfance et de folklore. Il lui suffisait de peindre, aux couleurs mêmes de la vie, des tableautins dont la fraîcheur faisait le prix. Le personnage de Toussaint n'était, si l'on me permet cette comparaison inattendue, que le « compère » de revue, chargé de l'enchaînement assez lâche des tableaux successifs.

Dans *Babette*, parce que le métier s'est affirmé et aussi, je crois bien, par la grâce de ce touchant personnage de femme, voilà que l'émotion nous attache à l'aventure humaine des pauvres gens de chez Flori. Le conte est devenu pathétique. Sans, d'ailleurs, que le conteur appuie sur la pédale sensible. Aimé Quernol ne se livre pas — ou guère. C'est une forme de pudeur que les vrais Wallons connaissent bien. Dans la poésie de chez nous, les amoureux trahissent leur cher secret par cette déclaration à fleur de lèvres : « *Dji v' veu volt* » (je vous vois volontiers). Mais la résonance profonde de cette histoire où l'amour et la mort jouent avec les destins des plus humbles n'est pas près de s'éteindre en nos cœurs touchés.

Et j'admire pareillement le souci de composition de *Babette*. Le récit s'ouvre sur une description étonnante du vieux puits : « ... que c'est vraiment un beau puits. Toujours bien propre et bien reblanchi dans le bas chaque année à la fête par l'un ou l'autre qui lui reste un peu de chaux après avoir *refait* (remis à neuf) sa maison, avec une voûte qui finit en pointe et qui est encore plus belle que le bas malgré qu'elle est un peu *houlée* (de guingois), parce qu'elle est toute recouverte d'herbes et de fleurs, même de fleurs de jardin qui sont semé là toutes seules, et une grosse plante de coquelicots à la fine pointe comme si on l'y aurait été mettre en exprès... » Or c'est sur le malheur de la grosse Elise engloutie au vieux puits que se clôt le livre. Il y a là, de la part d'Aimé Quernol, un sens très sûr du métier d'écrivain.

J'aime à insister sur ce point. D'autant qu'il s'agit — on l'aura deviné par les quelques citations que je viens de faire — d'une

œuvre volontairement dépouillée et qui épouserait volontiers le rythme exact de la vie et de la langue parlée des petites gens. Mais l'art suppose toujours quelque artifice. Evoquer la réalité la plus quotidienne, ce n'est pas enregistrer sur de fidèles tablettes le dialogue des ouvriers mineurs ou des ménagères « chez Lisa ». Il y a le choix des détails, l'éclairage de la scène. Il y a même la moralité haute et secrète de Babette parmi les siens. C'est ici qu'intervient ce psychologue un peu amer qu'est Léon Marique. Son Aimé Quernol, qui n'est qu'un assez mauvais acrostiche, disparaît devant l'homme de cinquante ans qui a réfléchi longuement, dans son fauteuil douillet, à la philosophie de la vie. Parce qu'il craindrait de s'engager trop, le philosophe fait appel à l'auteur : il lui emprunte des recettes d'humour. Je ne suis pas dupe. *Babette* est autre chose qu'un recueil de scènes vécues sur la colline de Vottem. Certes, les folkloristes y trouveront des descriptions à la fois très justes et très pittoresques des mœurs des *colèbeus* (amateurs de pigeons), des joueurs d'*harmonica* (accordéon), de ceux qui font battre les coqs. Mais ces détails-là ont été dits, ont été mis en musique par d'autres patoisants qu'Aimé Quernol. Je voudrais, aujourd'hui, faire toucher du doigt la qualité d'art et d'émotion (les deux éléments me paraissent inséparables) qui distingue, ennoblit *Babette*.

Et c'est pourquoi je n'insisterai pas sur l'usage du français parlé, du français régional et mâtiné de wallonismes qu'Aimé Quernol, fidèle à sa « manière » de *Toussaint*, adopte, une fois de plus, d'un bout à l'autre de son livre. A première lecture, j'avais trouvé cela très savoureux. Et, pour le dire en passant, comme les termes « wallons » sont expliqués, en note, au bas de chaque page, le volume est immédiatement accessible à tous les lecteurs, d'où qu'ils soient. Mais j'ai réfléchi. J'ai cru comprendre tout ce qu'avait de facile ce procédé de la langue courante. Et je souhaite que Léon Marique, maintenant qu'il a pris conscience et possession de son talent d'observateur et de son métier de romancier, se débarrasse de cette sorte de masque qui dissimule à la fois ses vraies possibilités et le visage même d'une littérature que nous sommes en droit d'attendre. Pour dire les choses simplement, je n'aperçois plus très bien ce que gagne l'histoire de Babette à nous être contée sur un ton si simple et si plein d'artifice. Quand quelqu'un connaît le secret d'émouvoir son public sur des personnages vivants et vrais, plus n'est besoin de ces coquetteries du style. Car j'appelle « coquetteries » le lexique et la syntaxe également précieux (je veux dire : qui, philologiquement, ont leur prix) de *Babette*, de Vottem.

Il faut lire cette « suite » à *Toussaint de chez Dadite*, dont la deuxième édition vient de sortir en librairie chez un jeune qui a bien du flair et de la chance. Je n'hésite pas à quitter le plan de la littérature régionale. La servante au grand cœur n'est pas seulement émouvante chez Baudelaire. Babette reste dans notre mémoire comme un type et comme une amie. C'est à ce signe-là que l'on reconnaît les chefs-d'œuvre.

FERNAND DESONAY,
Professeur à l'Université de Liège.

Et voici un extrait du livre :

Quand j'ai eu mangé ma tartine, Lisa m'a mis des *crèssôles* (pâquerettes doubles) dans un gris papier pour les aller porter à Babette et dire qu'elle ne tarde pas trop pour les *rasseoir* (repiquer) pour être sûre qu'elles reprendraient.

Mais Babette n'avait justement plus le temps. On avait venu demander de chez Monet si elle n'y pourrait pas aller faire une demi-journée pour *couper aux reines-Claude* (cueillir les reines-Claude) sur un arbre qu'elles commençaient de tomber — qu'on aime toujours bien de l'avoir là, parce que c'est une

filles honnête et sérieuse, qui travaille toujours sans regarder à ses peines et qu'on peut compter dessus. Elle avait répondu qu'elle n'y pourrait aller que jusque quatre heures, parce qu'elle devait rentrer pour son père qui allait revenir de la houillère et qu'elle lui devrait apprêter tout pour se renettoyer et lui faire à manger, car elle ne savait pas qu'elle devrait partir et elle n'avait encore rien fait de tout ça pour lui. Et on lui avait répondu qu'on était déjà content jusque quatre heures.

Ça fait que j'ai été avec elle, après qu'elle avait été rendre l'enfant chez Badjène, puisque je n'avais rien à faire et que j'aime justement beaucoup les reines-Claude, surtout les *crottés* (espèce de reines-Claude dont la peau paraît crottée; *reine-Claude* est masculin, en wallon). Et je l'ai quand même un peu aidée, du temps qu'elle était sur l'escabelle, en coupant celles des basses branches.

Nous n'étions pas si vite commencés que le fils Monet a venu près de nous autres pour un peu parler avec Babette et dire qu'il était bien content de la voir, « pour savoir, qu'il disait en riant, si elle était toujours si méchante et si elle ne s'irait pas un peu promener un jour après journée avec lui ». Et tout le monde dit, d'ailleurs, que c'est vrai qu'il veut hanter avec elle, mais pour s'amuser, naturellement. Babette, sans s'arrêter de travailler, et en riant aussi, lui répondait qu'elle n'était pas une pour lui et qu'il en avait sans doute assez d'autres sans elle. Lui, disait sur ça, que c'étaient toujours les celles qu'il aimait le mieux qui ne le voulaient pas, et que c'était toujours ainsi. Puis à moi, il a demandé si j'avais déjà vu le beau-petit-nouveau-jeune poulain qui avait venu au monde la semaine passée : qu'il était dans la prairie d'à côté, si je le voulais aller voir. Ça fait que j'y ai été tout de suite et je m'ai un peu amusé à le faire courir en sautant tout près et en sifflant sur les doigts. Et il était vraiment comique à voir courir autour de sa mère avec ses pattes toutes raides.

Quand j'ai revenu aux reines-Claude, un peu après, Babette était bas de l'escabelle avec une figure toute rouge et toute *suffoquée* (étouffée d'indignation) et elle disait au fils Monet qu'il n'avait qu'à partir et qu'elle ne remonterait plus dans l'arbre aussi longtemps qu'il serait là. Sans doute qu'il l'avait encore pincée dans la jambe comme je lui ai déjà vu faire quand c'est qu'elle montait dans la charrette. Et sûr qu'il l'avait fait en exprès de me faire partir et que moi, grosse bête, je ne l'avais pas vu. Aussi pour ça, je le hais.

Et tout de même il a parti, un peu gêné quand même aurait-on dit, mais en l'appelant, pour rire, « méchante » et « grosse canaille ».

Babette était fort contente de moi parce qu'elle disait que je prenais bien attention de ne pas couper les feuilles avec, ni casser les jets pour les *aports* (bourgeons à fruits) de l'année prochaine. Toujours quand on coupe des fruits d'ailleurs, il faut prendre attention pour ça — sauf pour les noyers qu'il faut battre comme il faut — et bien prendre attention de les pas blesser non plus pour qu'ils ne pourrissent pas. C'est pour ça qu'il n'y a rien de tel que de les couper à la main, et même, quand c'est comme voilà des prunes ou des reines-Claude, les toucher le moins qu'on peut, pour pas faire partir l'*haleine* (fleur) qui est dessus, parce que alors elles se vendent mieux.

Naturellement qu'il en tombe quand même de temps en temps une. Mais Babette m'avait bien recommandé de les mettre à part si elles étaient blessées et de bien essuyer dans l'herbe aussi celles qui tombaient dans les *flattes* (bouses de vache) avant de les mettre avec les autres, parce que, quand même que c'est pour vendre, elle dit qu'il ne faut pas faire manger de la crasse aux gens.

Et même quand elles ne sont pas blessées d'ailleurs, c'est des fruits qui ne se conservent pas longtemps. Car je me souviens bien l'année passée, que mon camarade Gérard avait fait une *bôme* (cachette à provisions) chez lui dans le foin du *câvâ* (fenil) avec des reines-Claude qu'on lui avait données ici, justement de cet arbre-ci aussi. Parce que Gérard lui, et tous les ceux de chez lui d'ailleurs, ils étaient toujours pour mettre de côté pour plus tard. — Il y avait même quelquefois de belles *margayes* (bagarres) là quand c'est qu'il y en avait un qui tombait sur la bôme de l'autre et qui prenait dedans sans rien dire pour porter dans la sienne. — Alors, avec sa bôme de reines-Claude, il comptait qu'il pourrait en venir chercher un ou deux tous les jours quand c'est qu'il en aurait envie. Mais justement voilà qu'il avait dû rester deux-trois jours sans sortir, cause qu'il avait été un peu malade, et qu'il n'avait pas voulu non plus dire sa place à quelqu'un de chez lui, naturellement, de crainte qu'on aurait été lui manger. Alors, quand il a été *refait* (guéri) et qu'il a voulu y *raller* (retourner), elles étaient toutes pourries et tout le monde chez lui a dit que c'était bien fait ce qui avait arrivé — parce que son frère Jacques l'avait su — qu'il n'avait pas besoin d'être si gourmand de vouloir manger tout pour lui tout seul.

Moi, il n'y a sûr *nou risse* (aucun risque) que je fasse une bôme avec. J'en mange tout le temps en coupant et j'ai demandé à Babette pourquoi elle n'en mangeait pas un peu aussi : qu'elles étaient bonnes. Mais elle a répondu qu'elle n'en voulait pas manger cause que ce n'était pas d'a elle et qu'on lui avait pas donné la permission d'en prendre. Comme si on dirait quelque chose pour ça! Mais c'est une si drôle de fille, savez-vous, et c'est toujours ainsi avec elle.

DANTE, POÈTE ⁽¹⁾

L'extrême concision est la règle; et le poète de la *Comédie* réussit, par des moyens qui lui sont propres, à nous révéler les âmes, lorsqu'il ne s'agit plus de nous peindre le monde extérieur, les animaux ou les êtres fantastiques, mais de pénétrer dans la vie intérieure des hommes : quelques traits, de brèves paroles, des attitudes souvent sculpturales, aucune analyse, et voici que les personnages surgissent devant nous et que les drames se déroulent dans leurs raccourcis énergiques, qui nous laissent souvent des impressions plus profondes que celles d'une tragédie en bonne et due forme...

Il est inutile de revenir sur l'épisode de Farinata, ou sur celui de la Pia, ou sur celui, plus proprement épique, d'Ulysse, ou sur celui, plutôt comique, de cet aimable paresseux de Belacqua.

Mais il est, dans la *Comédie*, beaucoup d'autres portraits, et qui nous permettent d'essayer de percer les secrets de l'art de Dante, sans nous targuer d'ailleurs d'aucune illusion sur le succès d'une opération, mille fois tentée et mille fois manquée.

Choisissons quelques tableaux dans l'admirable galerie.

Pendant la traversée du Styx et que Dante et Virgile « cou-raient sur le marais stagnant, dans la barque de Phlégias, un damné « couvert de fange » s'est soudain dressé : « Qui es-tu, toi qui viens avant ton heure? » Les répliques s'entre-choquent

(1) Voir la *Revue catholique* du 26 mai 1939.

LE COKE DE TERTRE

COMBUSTIBLE ÉCONOMIQUE - 100 BELGE

recommandé aux
COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES

Demandez-le à votre fournisseur habituel ou écrivez à :
COKE ET SOUS-PRODUITS DE TERTRE, S. A.
48, rue de Namur, Bruxelles



Tailleur - 1^{er} Ordre
DUPAIX

Téléphone 17 35 79

13, RUE ROYALE
BRUXELLES



MONTRES
en tous genres
Vente exclusive
en gros
Marques
COD-REGI
et qualité courante
Réveils **SWIZA**
Bracelets pour
montres - Médailles
religieuses en or

J. LATRUFFE 162, rue de Laeken
18, rue des Commerçants
Téléphone 17.15.02 **BRUXELLES**



**GABARDINES ET
IMPERMEABLES**

64-66, RUE NEUVE
BRUXELLES

Le Spécialiste en Vêtements imperméables

Allocations Familiales

1° A charge des patrons et au bénéfice des appointés et salariés. (Loi du 4 août 1930).

2° A charge et au bénéfice des commerçants, professions libérales, artisans et autres travailleurs indépendants. (Loi du 10 juin 1937).

Caisse de compensation pour Allocations Familiales
et Caisse mutuelle d'Allocations Familiales



"LA FAMILLE,"

Agréées par l'Etat
(Arrêtés royaux des 27 octobre 1931
et 14 septembre 1938.)

26, rue du Boulet **BRUXELLES**

Les Vice-Présidents :

G. Plissart,
L. de Meester,
J. Herinckx.

Le Président :

V. Waucquez

Renseignements gratuits sur simple demande. Tél. 11.81.90 (3 lignes)

Achetez vos IMPERMÉABLES, GABARDINES

et tous vêtements

de SPORT, PLUIE ou de VOYAGE

AU ROI DU



CAOUTCHOUC

Exécution sur mesure au même prix

RÉPUTATION

GARANTIE

PRIX LES PLUS BAS

60 Succursales en Belgique

Liste de nos principales Succursales :

Bruxelles : 103, boul. Ad. Max. 161, chauss. de Waterloo. 141, rue Haute 51, rue de Flandre. 15, chaussée de Louvain.	Liège : 36, rue du Pont d'Ile. Louvain : 39, rue de Diest. Luxembourg : 4, Marché-aux-Herb. Malines : 12, Bruul. Menin : 272, rue de Lille. Mons : 28, Grand'Rue. Mouscron : 9, Petite Rue. Nivelles : 4, rue de Namur. Péruwelz : 40, Grand'Place. Renaix : 47, rue des Jardins. Saint-Ghislain : 26, Grand'Rue. St-Nicolas : 73, rue de l'Ancre. Saint-Trond : 30, rue de Liège. Tirlemont : 62, rue de Louvain. Turnhout : 18, Grand'Place. Verviers : 126, rue Spintay. Wavre : 52, rue du Pont. Ypres : 4, rue du Temple. Athus : 57, Grand'Rue.
Anvers : 80, rue Carnot. 77, Meir. 69, rue Nationale. 56, rue Basse. Arion : 29, Grand'Rue. Bruges : 34, r.Sud du Sablon. Courtrai : 21, Grand'Place. Eecloo : 101, Marché. Gand : 16, r. des Champs. Hasselt : 14, rue Neuve. Huy : 15, rue Neuve. Knoeke : place Van Bunnan.	



DEVROYE-FRÈRES

ORFÈVRES

AVENUE DE LA COURONNE 368
BRUXELLES

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 320,000,000 francs

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE BOURSE

Comptes de Chèques
Comptes de Quinzaine à Taux Variable
Prêts sur Titres

Coffres-Forts
Dépôts de Titres et de Valeurs
Lettres de Crédit

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles;
Square Salnotelette, 17, Bruxelles;
Boulevard Bischoffshelm, 38, Bruxelles;

Rue du Bailli, 79, Ixelles.
Place Liedts, 18, Schaerbeek;
Rue des Tongres, 62, Etterbeek;
Rue Général Leman, 8, Etterbeek;

aussitôt avec un cliquetis d'armes : « Si je viens, je ne reste pas ; mais toi qui es-tu, qui es ainsi défiguré ? — Vois que je suis un qui pleure ! — Avec tes larmes et ta douleur, esprit maudit, tu peux rester, car je te reconnais sous ta boue. » De rage, l'autre s'accroche à la barque pour la faire chavirer ; mais Virgile veille, qui brutalement le repousse : « Loin d'ici, avec les autres chiens ! » Et il félicite son disciple, par les paroles qui peuvent le mieux toucher le cœur : « Ame justement dédaigneuse, bénie soit celle qui te porta dans son sein... » Dante exprime le désir, qui nous paraît un peu sauvage, de voir ce damné être de nouveau enfoncé dans la fange. Et le « doux maître » de l'approuver et de lui annoncer qu'il va aussitôt avoir satisfaction : l'exécution est immédiate ; les autres damnés s'en chargent, pendant que Filippo Argenti se déchire lui-même à pleines dents... « Nous le laissâmes là, conclut Dante, et je n'en parle plus (1)... » La scène, qui tient en une trentaine de vers, est d'une rapidité foudroyante.

Dans la forêt des harpies, qui forme la seconde zone du septième cercle infernal, le drame intérieur qui a conduit au suicide un homme, sur la terre très puissant, nous est révélé par un discours que nous entendons sans voir le personnage qui le prononce : aucune attitude, aucun geste extérieur ne peuvent ici nous aider à pénétrer les sentiments de Pier della Vigna, mais le choix des mots, l'allure cérémonieuse, on dirait presque : protocolaire, du style, le ton calme, apaisé, sans éclat apparent, de tout le récit, le mode élégiaque enfin, y suppléent avec un art si subtil que la physionomie morale de ce damné, qui n'est plus qu'un tronc d'arbre rabougri et sec, nous apparaît comme l'une des plus vivantes et des plus fouillées de toute la *Comédie* (2).

Pas un mot de reproche contre Frédéric II, dont il exalte même la conduite et qui cependant l'avait honteusement disgracié ; toute l'infamie de sa condamnation retombe sur les courtisans : mais c'est moins aux hommes eux-mêmes qu'à un sentiment, dont il a éprouvé l'ignoble bassesse, que Pier della Vigna s'en prend, l'envie ; elle rôde, comme une femme de mauvaise vie, autour de tous les hommes, mais plus particulièrement autour des puissants de ce monde. Le suicidé parle d'abord sans émotion apparente, comme s'il ne s'agissait pas de lui-même et qu'il voulût seulement exprimer, dans toute sa généralité, une idée morale ; mais à la fin de son discours nous entendons distinctement qu'il élève la voix : il jure qu'il a été fidèle ; il demande l'aide de ce vif pour rétablir la vérité, pour le défendre contre la calomnie, car les soupçons injustes qu'il sent encore peser sur sa mémoire lui sont une peine plus cruelle que le supplice infernal. Et, qu'on le remarque, il abandonne, dans les deux derniers tercets, toute recherche d'ingéniosité, de préciosité de langage ; les mots redeviennent extrêmement simples.

Dante est, à ce discours, tellement ému de pitié qu'il ne peut plus poser au suicidé les questions qu'il voudrait et il demande à Virgile de s'en charger. Et nous sentons aussitôt que le poète a fait un retour sur lui-même, sur son propre sort, ou, plus exactement, que Pier della Vigna, sous un certain aspect, c'est encore Dante...

De cette figure, si sobrement tragique, du conseiller de Frédéric II, rapprochons, pour le plaisir des contrastes et pour souligner combien est étendu le clavier dantesque, celle de l'un des personnages qui, au purgatoire, expient précisément le péché d'envie, la Siennoise Sapia. Nous la connaissons déjà. Elle aussi demande au voyageur d'outre-tombe de la réhabiliter quand il sera revenu sur la terre : mais c'est avec un léger sourire que cette divertissante aveugle présente sa prière. Elle sait très bien

que sa fâcheuse réputation n'est pas imméritée ; au surplus, elle récidive ! Que Dante rassure sa famille : elle s'en est, en somme, tirée à bon compte ; elle n'est pas damnée ! Et même elle a eu de la chance : elle monte vers le ciel beaucoup plus vite qu'elle ne l'aurait dû ! Il y a eu là-bas, à Sienne, ce bon marchand de peignes, tertiaire franciscain, Pier Pettignano, qui « s'est souvenu d'elle dans ses dévotes oraisons »... Et elle décoche, amusée, quelques flèches à ses compatriotes. Les Siennois avaient toujours été des originaux ; et l'originale silhouette de Sapia est dessinée, en trois ou quatre traits, avec une incomparable finesse (1).

* * *

La plus célèbre création poétique de Dante dans la *Divine Comédie* est certainement celle de Francesca da Rimini, au chant V de l'*Enfer*. L'épisode immortel nous a d'ailleurs valu une littérature d'une extraordinaire abondance, et dont une grande partie est loin d'être négligeable. Mais il s'est produit ici l'habituel phénomène : le complet désaccord des critiques sur l'interprétation exacte qu'il convient de donner au personnage de Francesca ; on n'a pas bataillé davantage autour de la signification des allégories des plus obscures du poème. Et chacun de nous affirme solennellement, et selon tous les usages, qu'il est le seul à y avoir compris quelque chose, qu'il est le dépositaire exclusif des plus secrètes pensées de l'Alighieri.

Le chant de Francesca est le chant de l'amour et de la pitié, mais aussi le chant de la condamnation morale, où Dante n'a point cru qu'il ternirait l'immortelle beauté de ses vers en y enfermant un enseignement caché.

Quatre personnages : l'amant muet et Virgile qui prononce exactement deux mots : « *Che pense?* » — mais leur rôle épisodique contribue avec force au pathétique de la scène, — l'amante et le poète, entre qui se poursuit, seuls, l'immortel dialogue.

Les premières paroles de la jeune femme sont toutes de gentillesse et de courtoisie. Elle remercie Dante et elle voudrait, mais hélas ! pouvoir prier pour lui, pour qu'il obtienne « la paix... » — a-t-elle donc deviné son plus secret désir ? — mais elle sait, et elle l'indique d'un vers d'une brièveté tragique, quelle est l'ordinaire conséquence des amours coupables : « ... nous qui avons rougi la terre de sang, le Roi de l'univers ne nous aime plus... »

Puis, après une brève allusion à sa patrie, éclate, dans toute sa splendeur tragique, l'incomparable hymne à l'amour : trois tercets qui commencent tous par le même mot : « *Amor...* »

Et Francesca s'arrête : pour elle, la coupe est épuisée... Notons, car cela n'est pas indifférent, qu'elle a prononcé vingt et un vers (2). Si les commentateurs n'étaient venus à notre aide, nous ignorerions encore que l'amant était son beau-frère, Paolo Malatesta et le meurtrier, Gianciotto, son mari... L'amour, qui dans le supplice infernal étreint encore son âme, l'amour, ses joies et ses souffrances, voilà tout ce que Francesca est encore capable de rapporter de son tragique destin.

Dante, à cet aveu, baisse la tête et garde le silence. Et il faut que Virgile l'arrache à sa méditation pitoyable et douloureuse : « A quoi penses-tu ? » Ce n'est pas une véritable question : car le maître connaît tous les secrets de l'âme de nos élèves ; ce n'est qu'un rappel amical. Le poète veut nous laisser entendre que sa pitié est si profonde, si aigu le sentiment de la faute, que, sans le secours de son guide, il lui aurait fallu un temps très long pour pouvoir s'en détacher. Sa réponse n'est pas de vaine curiosité : il connaît les pièges de l'amour et les conséquences tragiques auxquelles conduisent les « douces pensées » et les « désirs »

(1) *Enfer*, VIII, 31-64.
(2) *Enfer* XIII, 55-78.

(1) *Purgatoire*, XIII, 106-154.
(2) *Enfer*, V, 88-108.

des affections coupables; quel est, interroge, avec des larmes dans la voix, le moraliste, quel est le chemin qui nous a conduits jusqu'au plaisir coupable? « Au temps des doux soupirs à quels signes et comment ameur a-t-il permis que vous connaissiez vos désirs encore mal soupçonnés (1)? »

C'est par une sentence de Boèce (2) que Francesca répond d'abord. Mais il n'y a chez elle aucune trace de pédantisme; elle renvoie à l'expérience de son propre cœur et à celle de Virgile qui a perdu, comme elle-même, le bien suprême qui est Dieu : « Il n'y a pas de plus grande douleur que de se souvenir des temps heureux dans le malheur; et cela ton maître le sait ». Mais par courtoisie et puisque son interlocuteur veut connaître « la première origine de leur amour », elle parlera dans les larmes : « Nous lisions un jour, pour nous distraire, l'histoire de Lancelot (3) et comment amour s'empara de lui. Nous étions seuls et sans défiance. Plusieurs fois cette lecture nous avait fait et nous regarder et pâlir; mais un seul passage triompha de nous. Quand nous lûmes que le sourire tant désiré avait été baisé par un tel amant, celui-ci, qui jamais de moi ne sera séparé, tout tremblant me baisa la bouche. Galchaut (4), ce fut le livre et qui l'écrivit. Ce jour-là, nous ne lûmes pas plus avant. » Et la douloureuse confession de Francesca est comme scandée par des larmes, les larmes qui baignent les joues de son compagnon de faute et de châtement. Dante s'évanouit d'émotion :

E caddi, comme corpo morle cadde (5).

On dirait un homme foudroyé.

Si la première partie du récit de Francesca est essentiellement lyrique, la seconde, où nous sentons, dans un admirable raccourci, le trouble de la passion naître, se développer, atteindre son paroxysme, est proprement dramatique; et l'intention morale du poète y apparaît évidente. Ne nous semble-t-il pas y entendre comme un sombre écho, — nous sommes en enfer! — de la parole évangélique : « Veillez et priez..., la chair est faible (6)? » Il a suffi de quelques minutes d'oubli pour conduire ces deux amants aux peines éternelles...

Les derniers mots de Francesca, dans leur brièveté sibylline, sont susceptibles de deux interprétations. La lecture a été interrompue : par quoi? Le sens le plus probable est que les coupables, saisis par la passion, ont oublié le livre et que, par pudeur, la jeune femme ne veut pas aller plus avant dans sa confession. Mais il est impossible d'écarter l'autre vision : le crime flagrant d'adultère puni sur-le-champ par un double coup d'épée. Il semble bien que Dante ait voulu, de propos très délibéré, nous laisser dans l'incertitude...

Et ce qui confirme cette impression, c'est que nous rencontrons un effet identique à la fin d'un autre épisode de la *Comédie* plus célèbre peut-être que celui de Francesca : la mort d'Ugolin, de ses deux enfants et de ses deux petits-fils, dans la tour qui, de leur supplice, avait « reçu le nom de tour de la faim ». L'événement, qui s'était réellement déroulé au mois de mai 1289, après que les cinq prisonniers avaient subi une captivité d'une dizaine de mois, était très connu à Florence par sa barbarie même. Ugolin n'y fait, au début de son récit, qu'une très rapide allusion; mais, ajoute-t-il en répondant à la question de Dante, qui lui demande les causes de la haine dont il témoigne par son

bestial festin, « ce que tu ne peux pas avoir appris, c'est-à-dire combien ma mort fut cruelle, tu vas l'entendre, et tu sauras à quel point celui-ci [l'archevêque Ruggieri] m'a offensé ». Et cela, en effet, personne n'avait pu le connaître, car personne n'avait assisté à l'atroce agonie de ce père et de ses quatre enfants. Dante a osé l'imaginer et évoquer, avec un réalisme qui fait frémir, et en comptant un à un les jours horribles, toutes les phases du sinistre drame.

Un songe, d'abord, avait, pour le comte Ugolin, « déchiré le voile de l'avenir ». Il avait vu Ruggieri, « avec des chiennes maigres, ardentes et bien dressées », les grandes familles gibelines de Pise, chasser, dans les montagnes voisines, un loup et ses louveteaux; les bêtes faiblissaient; les crocs leur déchiraient les flancs. Le prisonnier se réveilla, par l'angoisse, plus tôt que d'ordinaire, et il entendit ses fils, qu'agitaient de pareils songes, pleurer dans leur sommeil et demander du pain. Ils s'éveillèrent eux aussi et tous étaient anxieux, à cause de leur rêve. L'effroyable drame commence : à l'heure où d'habitude on leur apportait à manger, ils entendirent seulement un bruit sinistre : on clouait, à l'extérieur, la porte unique de l'« horrible tour ». Ugolin, « pétrifié », ne prononçait pas une parole. Il regardait sans pleurer ses enfants qui pleuraient : « Comme tu nous regardes, père! qu'as-tu? » dit le plus jeune, le petit Anselmuccio. Le malheureux Ugolin ne répond rien; il dompte, d'énergie, son angoisse : peut-être ses enfants n'ont-ils pas compris... Mais, au matin du second jour, à la faible lueur qui passait sous la porte, il put voir, « sur leurs quatre visages, son propre aspect ». Il se mordit les poings de douleur; et les enfants comprirent que c'était la faim : « Père, nous souffririons moins si tu mangeais de nous; ces chairs misérables, tu nous les as données, reprends-les. » Et le père se tait « pour ne pas les affliger davantage... Deux jours entiers de silence, de silence dans la tour de la faim : les enfants mêmes n'avaient plus la force physique de pleurer. Mais, au matin du quatrième jour, un cri : « Père, que ne viens-tu à mon secours? » C'est Gaddo qui se jette aux pieds d'Ugolin et qui meurt... Du cinquième au sixième jour, tombent les trois autres.

Et voici Ugolin, qui plus vigoureux a seul résisté, parmi les quatre cadavres..., deux jours encore, le septième et le huitième; il ne voit plus rien; aveugle, il se traîne sur les corps pour essayer de les reconnaître au toucher, pour leur donner une suprême caresse; en vain, il les appelle : « Puis la faim fut plus puissante que la douleur... » Le damné a fini..., un regard oblique..., il reprend, exacerbé par son propre récit, le crâne misérable, où l'on entend dans les os, ses dents s'enfoncer « comme celles d'un chien... (1) »

Il faut, sur le dernier vers, rejeter toute autre opinion que celle qui explique qu'Ugolin regrette d'avoir succombé à la douleur physique, et non pas à la douleur morale. Mais une légende cependant était née, dont on perçoit l'écho dans une vieille chronique florentine : « *E qui si troiò che l'uno mangiò de le carni dell'altro...* (2) » Et l'on est réduit, en désespoir de cause, à se poser cette question : pourquoi donc Dante, qui, très probablement, connaissait cette histoire macabre, a-t-il employé une formule aussi ambiguë?

On songe, et comme d'instinct, à comparer les deux chants les plus populaires, — au meilleur sens du mot, — de la *Divine Comédie*, le chant de Francesca da Rimini, éternellement uni dans l'amour à Paolo Malatesta, et le chant d'Ugolin, éternellement uni dans la haine à l'archevêque Ruggieri, pour mieux admirer l'extrême variété des moyens dont dispose l'art du

(1) *Enfer*, V, 109-120.

(2) *De consolatione philosophiae*, II, *prosa* 4 : « *In omni adversitate fortunae, infelicissimum est genus infortunii fuisse felicem.* »

(3) Le roman français, du XII^e siècle, *Lancelot du Lac*.

(4) Galchaut favorise, dans le roman les amours de Lancelot, un des chevaliers de la Table ronde, et de Genièvre, femme du roi Arthur. — Autre allusion à ce livre, *Paradis*, XVI, 13-15.

(5) *Enfer*, V., 121-142.

(6) *Évangile selon saint Matthieu*, XXVI, 41.

(1) *Enfer*, XXXIII, 1-78.

(2) Publiée par P. VILLARI, *I due primi secoli della storia di Firenze*, 2 vol., Florence, 1893-1894, t. II, p. 251.

poète : il n'est, à l'un et à l'autre épisode, rien de commun que son génie.

* * *

Mais nous devons, à ce point de vue, faire un rapprochement plus vaste, et encore plus nécessaire et suggestif, entre les trois « cantiques » de la *Comédie*, l'*Enfer*, le *Purgatoire* et le *Paradis*.

« Si j'avais des rimes âpres et rauques, comme il conviendrait pour le triste puits sur lequel s'appuient tous les autres cercles, j'exprimerais plus pleinement le suc de mon concept... car ce n'est pas une entreprise à prendre en se jouant que de décrire le fond de l'univers... » Dante arrive sur les glaces du Coccyte, dans le cercle des traîtres, le dernier de l'abîme, et il juge bon de prendre quelques précautions oratoires et de nous assurer qu'il fera de son mieux « non sans frayeur (1) ». Mais les « rimes âpres et rauques », nous n'avons pas attendu le chant XXXII de l'*Enfer* pour savoir qu'il les possède; et dès que nous abordons avec lui le second royaume, nous ne pouvons pas manquer d'être frappé par leur soudaine disparition. Au surplus, le poète a pris soin de nous en prévenir expressément dès le début du *Purgatoire* :

Ma qui la morta poesi risurga (2)...

Sans doute le vers est-il difficile à traduire, mais le sens est certain : « la poésie morte » et qui doit « renaître », c'est la poésie qui jusqu'ici a chanté « *la morta gente* (3) », les damnés. Et le *Paradis* commence par un nouvel avertissement : « Jusqu'ici un des sommets du Parnasse m'a suffi; mais maintenant j'ai besoin de tous les deux, pour la carrière qui me reste à parcourir (4) ».

De l'*Enfer* au *Purgatoire*, et du *Purgatoire* au *Paradis*, les sons et les couleurs diffèrent; une sorte de physionomie nouvelle apparaît, qui est propre à chacun des trois « cantiques ». A la terreur et à la haine succèdent la tendresse et la mélancolie; puis l'extase et la joie dans son infinie pureté. Et cela n'est pas seulement sensible dans le choix et le développement des épisodes, dans les passions bonnes ou mauvaises des personnages, mais encore dans les qualités mêmes de l'art du poète.

Ces différences sont cependant beaucoup plus marquées entre le *Paradis* et le groupe formé par les deux premiers « cantiques » qu'entre l'*Enfer* et le *Purgatoire*. Le motif de ce qui paraît d'abord une anomalie, puisque les âmes qui expient sur la montagne sont des bienheureux et non pas des damnés, peut, semble-t-il, être assez facilement indiqué : le troisième royaume est celui de la perfection, et la perfection n'est guère susceptible de degrés. Sans doute Piccarda nous explique-t-elle le contraire, et nous dit-elle que les âmes du paradis apparaissent dans des sphères dont le mouvement est d'autant plus rapide que leur béatitude est plus grande (5); mais c'est là matière d'enseignement théologique et non de représentation plastique. Dante a toutefois voulu, dans les trois sphères inférieures, de la lune, de Mercure et de Vénus, — que touche le cône d'ombre projeté par la terre, suivant la doctrine d'Alfragan (6), — laisser encore aux âmes bienheureuses une certaine apparence humaine qui va d'ailleurs en s'atténuant, et nous rendre ainsi sensible le degré moindre de leur bonheur. Et l'on a justement noté que les épisodes

qui se déroulent dans ces planètes, ceux de Piccarda, de Justinien, de Charles Martel, de Cunizza da Romano, de Foulques de Marseille, ont encore des ressemblances très marquées avec ceux dont la scène est au purgatoire.

Mais à partir du ciel du soleil, il n'y a plus que des lumières, des lumières qui chantent, qui se meuvent et qui dansent, qui s'ordonnent de diverses manières pour former des images ou des lettres. Les moyens dont disposait le poète se trouvaient ainsi de plus en plus réduits, comme de plus en plus grandes étaient les difficultés avec lesquelles il se trouvait aux prises.

D'autre part le *Paradis* est, beaucoup plus que l'*Enfer* et même le *Purgatoire*, le « cantique » des enseignements théologiques et des démonstrations : c'est encore là un élément qui est, par lui-même, étranger à la poésie et qui aurait pu briser le vol même d'un puissant artiste.

Et cependant ici encore Dante a triomphé de tous les obstacles.

On en est bien revenu aujourd'hui de ces injustes préventions contre le *Paradis*, qui, surtout en France, avaient arrêté tant de lecteurs au sommet du purgatoire, quand ils n'avaient même pas fermé la *Comédie* à la sortie de l'abîme infernal. On a cessé de voir dans le troisième « cantique » une série monotone de discours et de leçons que seuls les théologiens peuvent comprendre, pour y retrouver quelques-uns des plus sublimes accents de la poésie humaine.

« Le *Paradis*, disait Maurice Barrès à la Sorbonne, c'est la merveille. Dans aucune des parties de son poème, Dante ne se départit d'une façon tout à fait naturelle et humaine. Cet homme est tout imagination et il est tout réalité... Et plus il monte dans le surnaturel, plus il donne l'impression de la nature vraie. Béatrice n'est plus que le symbole de la théologie; au même moment, elle a le geste, le tour de tête, le sourire, l'ironie d'une aimable fille. Le paradis de Dante est un composé de splendeurs, d'harmonies et de vibrations éthérées... (1) »

Oui, sans doute Béatrice coiffe-t-elle, pour notre goût, un peu trop souvent le bonnet de docteur, mais quelles formes charmantes et nouvelles prend son amour pour Dante. Elle sait qu'il est encore tout imbu des erreurs de la terre et que c'est à elle qu'il appartient de les redresser. Elle va donc se mettre à l'œuvre, mais comme la plus tendre des mères, la plus indulgente des grandes sœurs, la plus affectueuse des amies... A l'une des premières erreurs de Dante, — que nous serions tentés de partager, — se demandant, dans son ascension au ciel de la lune, comment il peut « monter à travers ces corps légers », c'est-à-dire les éléments de l'air et du feu, elle pousse d'abord un « pieux soupir » et elle le regarde « avec cet air qu'a une mère sur son fils en délire... (2) » Il nous semble l'entendre murmurer : « Pauvre petit ! » Plus loin, elle ne peut encore retenir un sourire de pitié quand, dans le ciel de la lune, Dante s'imagine ne voir que des images reflétées par un miroir; mais elle s'excuse gentiment... (3)

Elle a raison, dans son ironie, l'« aimable fille », comme dit Barrès; mais tout de même le paradis est, en grande partie, dans ses yeux. Car Dante ne s'aperçoit qu'il monte qu'au rayonnement plus lumineux de sa beauté (4).

Dans sa splendeur, elle rayonne; et quand elle a repris sa place dans l'empyrée, la suprême prière que Dante lui adresse,

(1) *Enfer* XXXII, 1-9.

(2) *Purgatoire* I, 7; cf. XII, 112-114.

(3) *Enfer*, VIII, 85.

(4) *Paradis*, I, 13-36.

(5) *Paradis* III, 10-90.

(6) *Paradis*, IX, 118-120. Cf. P. TOYNBEE, *Dante's theory as to the projection of the shadow of the earth*, dans *Giornale storico della letteratura italiana*, 1897, XXX, pp. 348-349, où est cité le passage d'ALFRAGAN, *De aggregatione scientiae stellarum*; E. MOORE, *The astronomy of Dante*, dans *Studies in Dante*, third series, Oxford, 1903, p. 30.

(1) Le discours prononcé, le 2 juin 1921, à la Sorbonne par MAURICE BARRÈS, a été publié dans la *Revue hebdomadaire* du 11 juin; il y est suivi de « remarques que l'auteur a entendues dans ses causeries avec les Luchaire, les Henry Cochin et d'autres spécialistes, ou qui lui sont venues à lui-même dans sa lecture de Dante »; puis ce discours a paru, avec la plupart des autres, en français et en italien, dans une plaquette intitulée : *Sixième Centenaire de la mort de Dante*, Paris, 1922, pp. 28 et suiv.

(2) *Paradis*, I, 88-102.

(3) *Paradis*, III, 10-28.

(4) *Paradis*, VIII, 13-15.

pour que « son âme, par elle purifiée, en lui plaisant, se détache de son corps », est accueillie par un dernier sourire (1) : le sourire de la jeune femme marque le rythme de l'éternelle béatitude...

Pour nous représenter ces apparences matérielles, qui sont des symboles des réalités morales, Dante, dans le *Paradis*, comme dans les deux autres « cantiques », a recours à des comparaisons, qui sont les plus belles de la *Comédie*, moins par elles-mêmes que parce qu'elles réussissent, par des images qui nous demeurent familières, à nous transporter dans un monde nouveau, et dont nous aurions pensé qu'il était complètement inaccessible.

Celles qui sont empruntées à la danse sont d'une particulière efficacité. Voici, par exemple, l'apôtre saint Jean, dont le « feu » vient se joindre à ceux de saint Pierre et de saint Jacques : « Telle se lève et va et entre dans le bal, joyeuse, la jeune fille, pour faire honneur à l'épousée, et non par vanité, telle je vis la brillante splendeur venir aux deux autres qui dansaient en rond aussi vite qu'ils convenaient à leur ardent amour. Elle entra dans le chant et dans l'harmonie, et ma Dame fixa le regard sur eux, comme une épousée immobile et muette (2). » Voici, ailleurs, la première couronne des docteurs, celle dont fait partie saint Thomas d'Aquin, qui entoure Dante et Béatrice : « Quand ces ardents soleils eurent, en chantant ainsi, tourné trois fois autour de nous, comme des étoiles autour des pôles fixes, ils me parurent des dames qui, continuant leur danse, en silence s'arrêtèrent jusqu'à ce qu'elles aient saisi un air nouveau (3). »

Avant que Dante ne voie directement dans l'empyrée les deux cours du ciel, celle des anges et celles des bienheureux, dont la première descend vers l'autre, il est, à cause de la faiblesse de sa vue, préparé à ce spectacle, vers lequel il se précipite comme le petit enfant, affamé, « se rue, la face vers le lait, s'il se réveille plus tard que de coutume », par un autre spectacle d'une saisissante beauté, et qui n'est cependant qu'une figure, annonce de la réalité (4)...

* * *

Les parties mêmes de pur enseignement, qui risqueraient parfois de nous rebuter par leur caractère trop exclusivement didactique, sont toujours animées par une mise en scène qui en fait de véritables petits drames (5). Nous voyons Dante, dans son désir toujours plus vif d'apprendre, interroger, parfois avec hésitation et parfois nettement, remercier des explications reçues et, sentant de nouveaux doutes surgir dans son esprit, interroger encore, demander, jusqu'à ce qu'il soit rassasié, d'autres éclaircissements. Et Béatrice et les bienheureux sont là non pas seulement pour le satisfaire, mais aussi pour témoigner, par un rayonnement plus ardent, de la joie qu'ils éprouvent à lui découvrir les vérités éternelles, à l'aider de leur science et de leur charité dans son ascension mystique vers le Bien suprême.

A ce point de vue, les trois examens que passe le néophyte au ciel des étoiles fixes, sur la foi, l'espérance et la charité, sont des chefs-d'œuvre de finesse et d'observation légèrement malicieuse. On se croirait transporté à la Sorbonne médiévale ou à l'Université de Bologne, pour y assister à la soutenance d'une thèse scolastique. Le candidat s'arme de raisons et de preuves, répond, reçoit des compliments, s'enhardit peu à peu, s'exalte jusqu'à faire des discours, attentif à toujours employer le mot propre et à ne laisser aucune prise à la critique. Les examinateurs interrogent l'un après l'autre, félicitent cet excellent élève, le

poussent, comme il est d'usage quand on a affaire à un brillant sujet, dans ses derniers retranchements, pour pouvoir lui donner de meilleures notes. Saint Pierre surtout est charmant de bonhomie (1). Et à côté de ce groupe, voici le professeur Béatrice, qui présente son élève et qui rayonne, dans ses beaux yeux, de joie en le voyant ajouter succès à succès. Une fois même elle prendra la parole pour répondre à la question de saint Jacques qui demande à Dante « comment son esprit se fleurit d'espérance », car s'il le disait lui-même, il pourrait en concevoir de la vaine gloire (2). Et le poète est reçu, aux applaudissements du ciel, applaudissements qui sont un « très doux chant : Saint, Saint, Saint!... (1) » Saint est « le Seigneur, Dieu des armées..., le Seigneur Dieu tout-puissant, qui est, qui a été et qui sera... (3) »

Parmi les portraits des bienheureux qui peuplent le paradis, il en est deux qui sont justement célèbres, celui du fondateur des Frères Mineurs, tracé par le plus illustre des Dominicains, saint Thomas d'Aquin, et celui du fondateur des Prêcheurs, tracé par le plus illustre des Franciscains, saint Bonaventure (4).

On leur a cependant reproché d'être trop présentés comme des panégyriques, d'apparaître, en somme, comme d'excellents sermons, bien édifiants. Si cela est vrai, dans une certaine mesure, du portrait de saint Dominique, la même critique, — si tant est que ce soit une critique, ce qui est plus que discutable, — ne saurait être adressée au portrait de saint François d'Assise, qui est un chef-d'œuvre de poésie.

Dante s'est contenté de résumer en quelques vers les épisodes essentiels de la vie de saint François, — d'après une source unique qui est la biographie, historiquement assez médiocre, écrite par saint Bonaventure, — pour chanter son mariage mystique avec « Madame la Pauvreté », qu'il a évoquée, dans ses haillons, par une formule d'une concision lapidaire : la Dame « à qui comme à la mort nul n'ouvre volontiers la porte du plaisir... (5) »

Et personne n'a mieux compris et ne nous a mieux fait sentir le lyrisme de ce chant de la *Divine Comédie* qu'un des plus grands poètes franciscains de notre époque, Emile Vitta, lorsqu'il a rapproché, dans un sonnet admirable, *Françoise et François*, les amants éternellement enlacés de l'enfer, des amants éternellement enlacés du paradis :

*Lorsque tu rencontras le couple au cœur sanglant
Pendant qu'elle narrait l'histoire lamentable,
Tu défailtais, ô Dante! et tombas sur le sable
Quand tu connus le livre et le baiser tremblant.*

*Mais tu ne savais pas que plus tard en allant
Aux extrêmes confins du monde inconnaissable,
Tu verrais deux amants d'amour impérissable
Former au paradis un couple plus troublant.*

*L'Un portait même nom et naquit non loin d'Elle.
Il quitta père et biens pour demeurer fidèle
A cette Autre qui vole et prie à son côté.*

*Et cette Autre qu'à tort on croit dure et sévère
Seule a suivi le Christ jusqu'en haut du Calvaire
Et depuis mille ans veuve a nom la Pauvreté (6)!*

(1) *Paradis*, XXIV, XXV, XXVI; voir, en particulier, XXIV 52-53 67-69, 79-85, 89-91, 97-99, 118-123; 148-154.

(2) *Paradis*, XXV, 40-63.

(3) *Paradis*, XXVI, 67-69, ISAÏE, VI, 3; *Apocalypse*, IV, 8.

(4) *Paradis*, XI, 43-117; XII, 46-105.

(5) *Paradis*, XI, 58-60. Cf. PAUL SABATIER, *Saint François d'Assise et Dante, simples notes à propos des sources qui ont inspiré l'allégorie des noces mystiques du saint avec la Pauvreté*, dans *Dante, mélanges de critique et d'érudition françaises...*, pp. 23 et suiv.

(6) EMILE VITTA, *La Promenade franciscaine*, éd. définitive, Paris 1933, p. 65.

(1) *Paradis*, XXXI, 79-93.

(2) *Paradis*, XXV, 100-111.

(3) *Paradis*, X, 76-81, 139-148.

(4) *Paradis*, XXX, 82-84, 61-66.

(5) Benedetto Croce a, avec Barrès, mais pour des motifs fort différents, admirablement analysé la beauté, trop méconnue, du *Paradis* : *La poesia di Dante*, pp. 135 et suiv.

La dernière figure du *Paradis*, et par suite de toute la *Comédie*, est celle de saint Bernard; dans l'empyrée, il succède comme troisième guide à Virgile et à Béatrice, qui, sans que Dante s'en aperçoive (1), a repris sa place parmi les bienheureux, pour conduire le voyageur jusqu'au terme suprême de sa longue route : la vision béatifique.

Que le personnage de saint Bernard soit symbolique, comme celui de Virgile et celui de Béatrice, ce n'est pas douteux. Il représente la contemplation, par laquelle seule l'homme peut, sur la terre, atteindre directement Dieu, avoir comme un avant-goût de l'éternelle béatitude. Le poète d'ailleurs nous le laisse entendre clairement, lorsqu'il nous dit qu'il « regardait la vivante charité de celui qui, en contemplant, goûte en ce monde la paix éternelle (2) ». Il avait pour l'abbé de Clairvaux la plus grande admiration; il avait certainement lu quelques-unes de ses œuvres; et il cite le *De consideratione* dans la fameuse lettre à Can Grande..., si la lettre est authentique (3). Il est même possible que les idées politiques de saint Bernard sur les rapports du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel aient exercé une influence sur celles de l'Alighieri (4). Dante avait une autre raison de confier à saint Bernard cet office suprême : son ardente dévotion pour la Vierge Marie, dont l'intercession seule pouvait obtenir au voyageur la grâce inouïe de voir Dieu face à face.

Mais pas plus que Virgile et Béatrice, saint Bernard n'est une froide abstraction. Son rôle est, il est vrai, beaucoup plus court; sa physionomie est aussi vivante, et on sent que Dante a mis, à nous la tracer, tout son amour.

Il nous le présente comme un bon « vieillard, aux vêtements glorieux, les yeux et les joues animés d'une douce joie, l'attitude pieuse, pareil à un tendre père » (5). Mais Dante a d'abord une autre préoccupation que de le regarder : sa Béatrice a disparu! « Où est-elle?... » Elle!... Le mouvement du cœur a été si vif, qu'il n'a même pas prononcé son nom. Saint Bernard a compris tout de suite; affable, il console cet amoureux éperdu : « C'est Béatrice qui m'a envoyé de ma place. Regarde au troisième rang à partir du haut, et tu la reverras sur le trône que ses mérites lui ont gagné. » Avec quelle finesse il trouve les paroles justes pour consoler ce pauvre cœur! On y sent comme une légère et charmante pointe de malice : ne t'émotionne pas, je viens de sa part, elle est là! Et il laisse Dante adresser bien tranquillement son action de grâces et sa prière à Béatrice avant de revenir sur la mission qui lui a été confiée (6).

Sa courtoisie est charmante, comme charmante est son humilité : il réussira, mais non point par ses seules forces; il sait qu'il lui faudra l'intervention de la Vierge; il l'obtiendra parce qu'il est « son fidèle Bernard ». Du coup, Dante, complètement rassuré sur sa Béatrice qui lui a envoyé un suprême et délicieux sourire, reste en extase devant cet aimable vieillard. Ils sont, l'un et l'autre, au bas de la rose mystique qu'est l'empyrée. Et saint Bernard de le prévenir charitablement, mais cette fois encore avec une imperceptible nuance d'ironie : si tu continues à regarder si bas, tu n'arriveras jamais à rien! Allons, lève les yeux : il faut « que tu voies en haut siéger la Reine à qui ce royaume est soumis et dévoué ». Dante obéit et quand saint Bernard le juge prêt, lorsqu'il voit les yeux de son nouveau disciple fixés sur sa propre flamme, il tourne les siens vers la Vierge, et il commence, ce « contemplatif... (7) »

(1) *Paradis*, XXXI, 58.

(2) *Paradis*, XXXI, 109-111.

(3) *Epistolae*, X, 28.

(4) Voir la très remarquable et originale étude d'EDOUARD JORDAN, « Dante et saint Bernard », dans *Comité catholique français...*, *Bulletin du jubilé*, pp. 267 et suiv.

(5) *Paradis*, XXXI, 59-63.

(6) *Paradis*, XXXI, 64-93.

(7) *Paradis*, XXXI, 94-142; XXXII, 1.

Il commence à faire un peu, très peu, le docteur, en discourant du mystère de la prédestination, et beaucoup le... cicerone, en expliquant à Dante, avec une grande clarté et une obligeance plus grande encore, quel est l'ordre de l'empyrée, du paradis de repos (1).

Puis, brusquement, le ton s'élève et atteint à un sublime qui, même dans la *Divine Comédie*, est exceptionnel. Le bon et sympathique vieillard, qui a montré jusque là tant de souriante bonhomie, devient le grand contemplatif, le féal chevalier de la Vierge.

Et de son cœur jaillit cette splendide prière, chef-d'œuvre qui couronne un chef-d'œuvre, cette prière qui va être exaucée et obtenir pour Dante la grâce incomparable, hymne d'amour, hymne de confiance, hymne d'espoir, digne, et l'on ne saurait en faire un plus bel et simple éloge, d'être placée sur les lèvres du Docteur mystique de Clairvaux :

« Vierge mère, fille de ton Fils, humble et glorieuse plus que toute créature, prédestinée par un décret éternel; tu es celle qui a tant ennobli la nature humaine que son Créateur n'a pas dédaigné de devenir sa créature (2)... »

Prière qui n'est que poésie, couronnement grandiose de la *Divine Comédie*, dernier reflet, dans le « poème sacré », de l'âme, passionnée de haine et d'amour, de Dante Alighieri, Florentin..

ALEXANDRE MASSERON.

LECTURES

Livres — Revues — Journaux

EUROPE 1914 — EUROPE 1939

De M. André Tardieu, dans *Gringoire*, cet intéressant parallèle :

C'est le moment de prendre de l'Europe ce que nos vieux géographes appelaient une vue cavalière, en comparant celle d'aujourd'hui à celle d'il y a vingt-cinq ans,

Comme alors, deux groupes d'alliances, opposés l'un à l'autre, se partageaient notre continent. Mais de gros changements sont survenus.

* * *

Le groupe transversal, que l'Allemagne domine comme en 1914, est, quant aux superficies et aux populations qu'il assemble, plus fort qu'alors, avec des pertes et des gains, les gains surpassant les pertes.

L'Allemagne hitlérienne a perdu, par rapport à l'Allemagne impériale, l'Alsace, la Lorraine, le Slesvig, Dantzig, l'ancienne Pologne prussienne. Mais elle a gagné l'Autriche allemande, la Bohême, la Moravie, la Slovaquie.

L'Italie, plus heureuse que l'Allemagne, avait joué sur la paix de 1919 avant de jouer contre elle. C'est ainsi qu'elle a pu ajouter à ce qu'elle possédait en 1914, par le premier moyen, le Tyrol allemand, Trieste, l'Istrie, une partie de la Dalmatie; par le second moyen, l'Albanie et l'Éthiopie.

Du troisième allié de 1914, l'Autriche-Hongrie, il ne reste

(1) *Paradis*, XXXII, 2-138.

(2) *Paradis*, XXXIII, 1-21. De la prière de saint Bernard, il faut rapprocher la scène du triomphe de la Vierge, de même inspiration et de pareille beauté, qui se déroule au ciel des étoiles fixes, *Paradis*, XXIII, 88-129.

plus qu'une toute petite Hongrie. Mais, si une partie de ses dépouilles est allée (Transylvanie, Croatie, Bosnie) à ses victimes slaves, tout le reste (Tyrol, Autriche allemande, Tchécoslovaquie) est allé à l'Italie et à l'Allemagne, ses bons alliés.

En outre, un pays est venu de loin à l'Allemagne (bêtement perdu par l'Angleterre en 1921), qui s'appelle le Japon. Le Japon a changé de camp. On peut, hélas! en dire autant, au moins quant aux tendances, de la Yougoslavie et de l'Espagne. Ce sont là des déplacements importants.

Tout compte fait, le groupement italo-allemand est aujourd'hui, spatialement et numériquement, supérieur à la vieille Triplice. Cela ne signifie pas, d'ailleurs, qu'il soit plus fort qu'elle n'était.

* * *

L'entente franco-anglaise a, elle aussi, perdu sur certains points et gagné sur d'autres.

La grosse perte, c'est l'Italie, qui avait été son alliée de 1915 à 1935 et qui est devenue, par la folie des sanctions, son ennemie — ennemie plus liée à l'Allemagne qu'elle ne le fut jamais.

L'autre grosse perte a été le Japon, qui avait besoin d'un allié européen et qui, l'ayant perdu à Londres, l'a cherché à Berlin, quinze ans plus tard.

Troisième perte : la Belgique, qui, après avoir sollicité et conclu en 1919 une alliance avec la France qui était, pour le grand roi Albert, la nécessaire conclusion de la guerre, a cru devoir la répudier en 1937.

Que dire de la Russie, sinon que son intervention, où France et Angleterre essaient de se rejoindre, restera dévaluée par le bolchévisme, par la désorganisation militaire et économique, et le risque de trahison?

On peut aussi compter, comme perte, la neutralité sympathique de l'Espagne de 1914. Dans une guerre prochaine la neutralité subsisterait. La sympathie? On n'en sait rien.

A ces pertes s'opposent, comme de l'autre côté, des gains, qui ne sont pas négligeables.

D'abord l'alliance turque, que nous a probablement valu la prise, par l'Italie, de l'Albanie musulmane. En 1914, la Turquie avait été, pour l'Allemagne, un allié précieux. L'Allemagne l'a perdu.

Ensuite la Roumanie, qui finira par avoir plus peur de l'Allemagne que des Anglo-Français et rejoindra ceux-ci, trop tard peut-être, par crainte d'être annexée.

Je ne dis rien des Etats-Unis. C'est le Japon qu'ils redoutent surtout. Et c'est pourquoi ils ont envoyé toute leur flotte dans le Pacifique. N'empêche que, après deux ans de guerre, ils feraient comme en 1917.

Au total, le binôme franco-anglais peut paraître, diplomatiquement, moins bien placé qu'en 1914. Mais, à tous autres égards, il dispose d'avantages écrasants.

* * *

Après les frontières et les alliances, voyons, en effet, les forces. Partout les Anglo-Français sont plus forts qu'en 1914 et plus forts que les Italo-Allemands.

Ils sont plus fort financièrement. Leur encaisse-or écrase, de haut, celle de leurs adversaires. L'Italie ne maintient ses finances que par la prestidigitation. L'Allemagne, par une augmentation de dette de 150 milliards de francs en 1938 et par sa loi du 1^{er} mai 1939 (bons d'impôts du type Clémentel), avoue sa détresse. Ces deux pays, pour cause d'impécuniosité, ne pourraient pas faire la guerre un an.

Les Franco-Anglais possèdent aussi l'avantage économique

pour le ravitaillement et l'armement. L'Allemagne, par ses annexions, a amélioré sa situation; l'Italie, pas. L'une et l'autre manqueraient vite des matières premières, qui sont indispensables aux fabrications de guerre.

Semblable supériorité appartiendrait, sur mer, aux Franco-Anglais. Car ils tiennent les deux portes de la Méditerranée et couperaient la communication entre les flottes allemande et italienne. L'Italie tout entière est, par ses côtes, exposée au feu de l'ennemi. Elle pourrait, depuis la conquête de l'Albanie, fermer l'Adriatique, mais le reste?

La situation militaire est pareillement meilleure pour l'axe Paris-Londres que pour l'axe Rome-Berlin. L'armée française de 1939 est supérieure à celle de 1914. Nous avons la ligne Maginot. L'Allemagne manque de cadres. L'Angleterre s'est décidée au service obligatoire.

La situation politique est aussi très au-dessus de celle d'il y a vingt-cinq ans. L'Angleterre ne connaîtrait pas les ruineuses hésitations d'août 1914 : Ramsay Mac Donald est mort. Elle est, dès maintenant, consciente de son unité d'intérêt défensif avec la France. L'alliance, s'il y avait guerre, précéderait la guerre, au lieu de la suivre.

La situation intellectuelle et morale affirme également notre maîtrise. Entre Français et Anglais, pas de défiance. Entre Allemands et Italiens, c'est autre chose. L'Italie, surtout celle du Nord, qui a connu le joug allemand, est irritée de tant de visites, qui ont l'air d'autant d'inspections. L'absurdité des arguments, invoqués par les dictateurs pour rassurer leurs pays, prouve qu'ils aperçoivent le danger.

Enfin, comme je l'ai déjà noté, il est dangereux de se mettre en guerre, — n'est-ce pas, maréchal Balbo? — quand on a contre soi la papauté, le judaïsme, le protestantisme et la libre pensée.

* * *

Les cérémonies de Berlin ne peuvent rien changer à cette situation, qui est et qui restera ce qu'elle est.

Ce traité lui-même, par son improvisation, a révélé des faiblesses. On n'y pensait pas le 5 mai et la *Gazette de Francfort* le démentait. Sommé de l'annoncer, en réponse à la conscription anglaise et à l'alliance anglo-polonaise, le comte Ciano est resté, toute une matinée, accroché au téléphone de son beau-père. Le beau-père a hésité et cédé. Mais il ne s'est pas dérangé. On ne l'a vu, bien qu'il aime les voyages, ni à Milan, ni à Berlin.

L'erreur de l'axe a été de croire que la débilité franco-anglaise serait éternelle. Ses chefs n'avaient pas médité les immortelles paroles de Dranem : « L'amour, c'est comme le camembert. Ça ne peut pas durer toute la vie. » Il en est de l'imbécillité comme de l'amour. Les moutons sont devenus enragés — ou presque.

C'est à ce réveil des moutons qu'on a voulu manifestement répondre par le traité de lundi : sans grand succès, d'ailleurs. Car, malgré toutes les fanfares, l'axe n'a pas connu, depuis le 7 mai, une seule adhésion nouvelle.

Le traité doit donc se suffire à lui seul. On nous avait répété, depuis deux ans et demi, qu'il n'était, entre l'Allemagne et l'Italie, nul besoin de ce chiffon de papier. On nous informe aujourd'hui que, grâce au papier, l'axe est devenu un axe d'acier. En quoi donc était-il avant?

La vérité est que, les choses étant ce qu'elles sont, le traité n'y change rien. Il est, au surplus, conforme à l'ordre naturel que, dans certaines circonstances, l'Italie entre dans l'alliance allemande et que, dans d'autres, elle en sorte.

C'est en 1915 que M. Mussolini criait de sa forte voix : « A la porte, les barbares! »

LA ROYALE BELGE

Société Anonyme d'Assurances sur la Vie et contre les Accidents
Rue Royale 74, Bruxelles

Bilan au 31 décembre 1938.

ACTIF

1. Immobilisé :	
Immeubles et nues propriétés fr.	29.858.037,40
Prêts hypothécaires	163.273.478,32
Prêts hypothécaires, Pen- sions d'employés	45.686.788,35
	<u>208.960.266,67</u>
Prêts sur polices	24.384.505,33
	<u>263.202.809,40</u>
2. Réalisable :	
Actionnaires	12.000.000,00
Portefeuille titres	454.858.446,93
Portefeuille titres, Pensions d'employés	79.596.171,05
	<u>534.454.617,98</u>
Comptes courants en banque et encaisse . .	15.976.630,08
Débiteurs divers	12.636.842,53
Intérêts et primes échus	20.164.183,70
Intérêts et cotisations échus, Pensions d'employés	3.807.927,08
	<u>23.972.110,78</u>
	<u>599.040.201,37</u>
3. Comptes avec réassureurs :	
Réserves diverses	98.741.086,61
4. Compte d'ordre :	
Fonds publics du fonds de secours pour les employés de l'Administration centrale	973.780,49
TOTAL fr.	<u>961.957.877,87</u>

PASSIF

1. De la Société envers elle-même :	
Capital social :	
2.000 act. priv. de 2.000 fr.	4.000.000,00
9.000 acti. cap. de 2.000 fr.	18.000.000,00
	<u>22.000.000,00</u>

Réserve légale et statutaire	1.745.158,09	
Réserve extraordinaire	9.250.000,00	
Provisions diverses	4.537.983,81	
Fonds de prévision (Loi ouvriers)	1.000.000,00	
Fonds de prévision (Loi employés)	300.000,00	
Réserve spéciale pour le service des rentes Pensions d'employés	1.217.307,00	40.050.448,90

2. Sans garanties spéciales :		
Comptes de primes avec réassureurs	4.459.801,82	
Comptes de dépôts des réassureurs	51.606.582,16	
Actionnaires (dividendes non encaissés) . .	67.287,50	
Administration et commissaires (art. 18 des statuts)	60.000,00	56.193.671,48

3. Réserves :		
Branche Vie :		
Réserves mathématiques	672.566.539,79	
Réserves mathématiques (Pensions d'employés)	121.730.724,00	
Réserves pour sinistres à régler	2.162.633,15	
Réserves pour sinistres à régler (Pensions d'employés)	58.081,40	796.517.978,34
Fonds de réserve A. (Pens. d'employés)	3.651.922,00	
Fonds de réserve B. (Pens. d'employés)	4.470.537,53	
Fonds de répartition (Pens. d'employés)	1.872.721,82	9.995.181,35

Branches Accidents :		
Réserve pour sinistres à régler	37.896.542,30	
Réserve spéciale (Loi)	969.000,00	
Réserve pour risques en cours	14.175.042,21	53.040.584,51
		<u>859.553.744,20</u>

4. Compte d'ordre :		
Fonds de secours pour les employés de l'Administration centrale	973.780,49	

5. Bénéfices :		
Solde créditeur du Compte Profits et Pertes	5.186.232,80	
TOTAL fr.	<u>961.957.877,87</u>	




COOSEMANS

JOAILLIER ET ORFEVRE

DE LL. MM. LE ROI ET LA REINE



LE COULTRE « REVERSO »

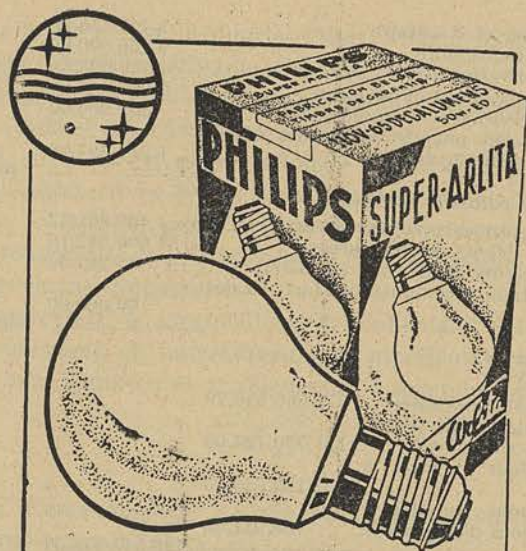
Projets de Transformation de Bijoux



CHRYSANTHÈME OR ROSE ET BRILLANTS

25, av. de la Toison d'Or

BRUXELLES



PHILIPS "Super-Arlita"

à filament doublement spiralé
ENCORE PLUS ECONOMIQUE...

*Remplacez vos lampes de
40 Watts par des
"Super-Arlita" de 65 decalimens*

SAUVEZ VOS YEUX
... ECLAIREZ-VOUS MIEUX

Chemins de Fer Nord-Belge

Le Réseau Nord-Belge dessert des **RÉGIONS TOURISTIQUES** du plus grand intérêt.

La vallée de la Meuse :

Ses villes historiques :

LIÈGE, la Cathédrale et son trésor. — Le Palais des Princes-Evêques. — Les églises de style roman, gothique et renaissance. — Les Musées. — Superbes panoramas sur la ville et sur la région Industrielle d'Ougrée, Seraing, Tilleur.

HUY, la Collégiale, une des plus belles églises du pays. — Le château fort, l'ancienne abbaye fondée par Pierre l'Ermite. — Le vieux pont.

ANDENNE, l'église renaissance. — Tombeau et châsse de sainte Begge.

NAMUR, la Cathédrale et son trésor. — Le Musée archéologique. — Le ravissant circuit de la Citadelle. — Le Théâtre d'été et le stade de jeux.

DINANT, la Ville Martyre. — La Collégiale au clocher bulbeux; — L'antique Citadelle. — Les grottes. — Les rochers.

Ses Châteaux qui s'échelonnent le long du fleuve;

Ses anciennes Abbayes, ses ruines de Bouvignes, de Poilvache; Ses Grottes de Dinant, et d'Engihoul, ses cavernes préhistoriques de Montaigle, de Furfooz, de Goyet, et Trou-Manto;

Ses Chaînes de rochers à MARCHÉ-LES-DAMES, Frênes, Profondeville, Lustin, etc.

Pendant la saison d'été, CIRCUIT EN AUTOCAR HAUTE-MEUSE. LESSE, ARDENNES, au départ de DINANT

La vallée de la Sambre :

Ses vieilles villes de THUIN et de LOBBES. — Ruines de la célèbre Abbaye d'Aulne.

Manufacture de Tabacs

Joseph DUBROUX, Fils aîné

Rue de Marvis, 5-7

TOURNAI

Téléphone : 1195

Compte-Chèques 1844.92 — Registre du Comm. Tournai 10.105

Pour l'achat de vos

Tissus Lodens Imperméables

nous vous recommandons la maison

T. DEVAUX

25, rue Bériveau, VERVIERS

Spécialités : de noir inverdissable pour religieux et d'articles pour congrégations, pensionnats, ligues, scouts, etc.

Aussi filatures de cardés en tous genres depuis 1869.

Echantillon et visite sur simple demande



QUAND IL GÈLE

et surtout quand il pleut, notre climat exige des vêtements chauds. La chaleur de la laine est la plus saine.

GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS

résisteront à l'usage, si tricotés en

LAINES VESDRE

Merceries — Bonneteries — Lingeries

Mercerie Franz LEFEVRE

4, rue du Beffroi (ancienne rue Gendarmerie).

CHARLEROI

Seul Spécialiste-Grossiste de la région

Tél 104.61

C. ch. post. 2712.60

Bas chaussettes, sous-vêtements, tabliers, draps de lit, pull-overs, laines, cotons, essuie-mains, etc.



DERNIERE NOUVEAUTE !



"DES RIDEAUX GARANTIS
SOUS TOUS LES RAPPORTS?"
... impossible!

"C'EST POURTANT VRAI, MADAME!
TOUS LES NOUVEAUX TISSUS
D'AMEUBLEMENT TOOTAL SONT
FORMELLEMENT GARANTIS!"



Invitation :

Voilà en vérité une nouvelle extraordinaire !
Tootal, les plus importants fabricants de tissus
du monde entier, lancent sur le marché une
gamme complète de *superbes tissus d'ameu-
blement* qu'un nouveau procédé de fabrication
permet de garantir *sous tous les rapports* !

Vous êtes cordialement invitée à venir examiner
- sans le moindre engagement - notre magni-
fique collection dans notre salle d'exposition,
18, Avenue de la Toison d'Or, Bruxelles.

★

Voilà qui est formel !

MARQUE DÉPOSÉE	<p>GARANTIE TOOTAL</p> <p>TOUS LES TISSUS PORTANT LA MARQUE TOOTAL SUR LA LISIÈRE SONT GARANTIS DEVANT DONNER SATISFACTION POUR TOUTE FAUTE IMPUTABLE À NOS TISSUS. NOUS NOUS ENGAGEONS AU REMPLA- CEMENT OU AU REMBOURSEMENT. EXIGEZ LA MARQUE TOOTAL SUR LA LISIÈRE. TOUTE RECLA- MATION DOIT ÊTRE ADRESSÉE À VOTRE FOURNISSEUR.</p> <p>TOOTAL</p> <p>Article :</p>	EXIGER LA MARQUE TOOTAL SUR LA LISIÈRE
----------------	--	--

Exigez ce bon de garantie avec tout
achat d'un tissu Tootal.

Tissus d'ameublement TOOTAL

IMPRIMES * BROCARTS * VOILES * FILETS * CHINTZ * ETC.

TÉLÉPHONE 21.47.68.

FABRIQUE
DE DRAPERIES ET NOUVEAUTÉS
Tissage WILLIAM FEY

S. P. R. L.

Spécialités
pour couvents, missions, pensionnats et séminaires.

Usine et Bureaux :
21, avenue de Scheut,
BRUXELLES

Teinture et Apprêt :
A VERVIERS

POÊLES GODIN

R. RABAUX & Cie

158, Quai des Usines, BRUXELLES
et à Guise (Aisne) France
EXPOSITIONS A BRUXELLES, 144, BOUL. AD. MAX
ET A AMSTERDAM, 60, DAMRAK

Manufacture de Tissus pure laine et laine peignée

Tissage COGETEX s.a.

Tél :
17.42.22



C. Ch. P. :
3538.78

Nouveautés. — Fantaisies en tous genres

Bur. et Mag. :
36, bl. Baudouin, BRUXELLES

Usines :
A COURTRA

Chauffage-Ventilation

Établissements

HENIN & VERLINDE

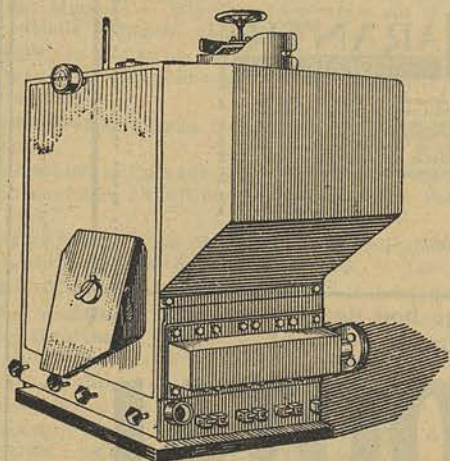
Société Anonyme

Successeurs de HENIN, SNOECK & Cie
Maison fondée en 1873

Rue des Alliés, 235-237, Forest-Bruxelles

NOËL...1938

15° sous 0



DES MILLIERS DE CHAUDIÈRES DE CHAUFFAGE CENTRAL MISES BRUTALEMENT HORS SERVICE..... AU PLUS DUR DE L'HIVER, DES MILLIERS DE PERSONNES PRIVÉES DE CHAUFFAGE... DES DÉGATS MATÉRIELS PAR MILLIONS...!

LA S. A. DES CHAUDIÈRES

AUTOMATIC-A. C. V.

INFORME LES NOMBREUX USAGERS DU CHAUFFAGE CENTRAL QU'IL NE LUI A ÉTÉ SIGNALÉ, AU COURS DE CETTE DURE ÉPREUVE, AUCUNE DÉFAILLANCE SURVENUE A DES APPAREILS DE LA CONSTRUCTION.

LA SÉCURITÉ COMMANDE L'USAGE DE CHAUDIÈRES EN ACIER SIGNÉES

AUTOMATIC-A. C. V.

TOUTES LES PUISSANCES DE 10.000 A 600.000 CALORIES -HEURE. PLUSIEURS MILLIERS DE CHAUDIÈRES EN SERVICE.

CHAUDIÈRES-A.C.V. Ruysbroeck

Téléphone BRUXELLES 44.35.17

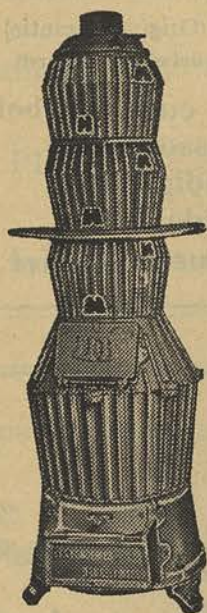
POUR LE CHAUFFAGE RATIONNEL DES
ÉGLISES, ÉCOLES, PENSIONNATS, etc.,

rien ne surpasse les poêles

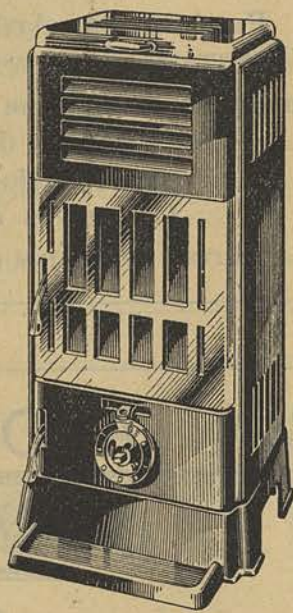
« L. F. B. 236-3 »

et

« GRANUM »



L. F. B. 236-3



Granum 1668

Grande capacité de chauffe - Consommation réduite au minimum

Les Fonderies Bruxelloises

Société anonyme

HAREN-LEZ-BRUXELLES

Les Fonderies Lallemand

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE

EVERE - lez - Bruxelles

Tél. 15.73.33

Tél. 15.05.99

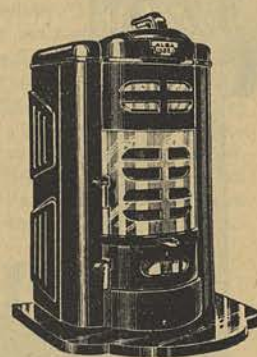
Foyers à feu continu **ALBA**

Poêles-Bufferets

Toutes pièces détachées en fonte
pour la

POÊLERIE

et la petite mécanique en
général



Nickelage — Chromage — Émaillage

Une réalisation
merveilleuse des

FONDERIES DU LION

FRASNES-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu



Poêles Parisiens
Poêles Flamands
Poêles Crapauds
Poêles Triangulaires
Cuisinières
Poêles Buffet
Foyers
Dressoirs



Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre

Pour toutes machines, pétrins, batteuses et fours à vapeur de boulangerie et pâtisserie

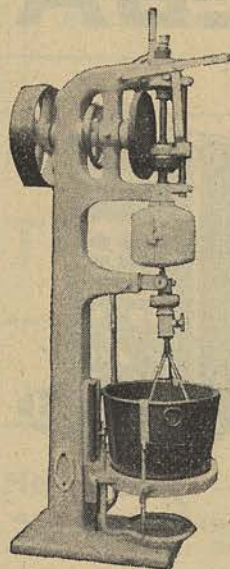
Adressez-vous aux :

ATELIERS de CONSTRUCTION de BOUSSU

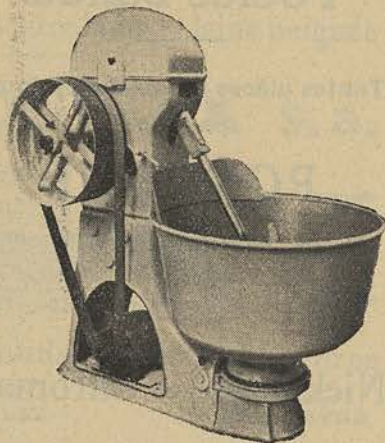
à Boussu-lez-Mons

Firme de réputation mondiale, fondée en 1843
par M. Fr. Dorzée

Qui vous étudieront, sans frais pour vous, tous vos projets d'installation nouvelle ou de transformation moderne et qui vous garantiront les fournitures irréprochables



Un siècle d'expérience
et de probité commerciale



Comptoir des Salaisons

104, BOUL. LAMBERMONT, BRUXELLES — Tél. 15.84.81

Produits des Ardennes (Origine garantie)
(Jambons avec ou sans os — Saucissons — lard)

Jambons de Prague extra, cuits en boîtes
Tous genres de saucissons fins
Lards anglais et indigènes
Conserves de viande etc.

TOUTES SALAISONS DE PREMIÈRE QUALITÉ

BON AROME

MAZA

Cafés extras

V^o JEAN WELTER & Fils

Usines et Bureaux :

155-159, rue de Plainevaux — SERAING

Tél. Liège 302.11

DU DES LÉGUMES FRAIS

grâce aux légumes

DÉSHYDRATÉS - VITAMINÉS

1^{er}

JANVIER

LEKA

AU

31

DÉCEMBRE

Leka est un légume frais déshydraté, c'est-à-dire simplement privé de son eau. Au contact de l'eau il reprend la forme et la couleur du légume frais auquel il a conservé toutes les vitamines, toute l'ardeur, tout le goût et toute la saveur.

Leka est nettoyé, prêt à l'emploi et de conservation indéfinie.

Produits LEKA, 51, avenue de la Gare, Arlon

Fruits Maison de gros Conserves

J. P. MUNAR

13, place de l'Ancien Canal, ANVERS

Tél. 223.55

Registre du commerce

C. C. Postaux

Tél. 342.53

N° 1551

1329.87

Adr. télégr. : Munar-Anvers

TOUS FRUITS FRAIS : ORANGES, CITRONS, POMMES, BANANES, PAMPLEMOUSSES, RAISINS FRAIS, etc. — TOUS FRUITS SECS. — CONSERVES DE FRUITS ET DE POISSONS.

Prix courant sur demande. Expédition dans toute la Belgique.

Pudding Powders "Deliss"

Goût : Vanille, Chocolat, Amande, etc. pour Crèmes et Pâtisseries.

DÉJEUNER-DELISSINE INSTANTANÉ —

fortifiant spécialement recommandé aux enfants, convalescents et personnes surmenées.

QUALITÉ SUPÉRIEURE. — PRIX TRÈS INTÉRESSANTS

Demandez ÉCHANTILLONS et TARIF

Établ. Marc Van de Castele

à HÉRINNES-LEZ-PECQ (Hainaut) Téléphone : Pecq 212

Spécialité de Beurre des meilleures Laiteries

Lards et Jambons des Flandres

GROS

Salaisons de 1^{er} choix

GROS

R. Tilburck - De Brauwer

147, chaussée Saint-Pierre, 147

Etterbeek-Bruxelles

Tél. 33.53.90

DEMANDEZ PARTOUT LA

“Lux chicorée Ypriana”

fabriquée par la

Fabrique Belge de Chicorée Wypelier-Taffin

LA PLUS PURE
ET LA PLUS ÉCONOMIQUE

104, chaussée de Dickebusch, YPRES Tél. 441

Nous vous recommandons

Le Café « CAP »

SIÈGE SOCIAL :

7, rue des Raines, VERVIERS

Tél. 150 84

Expédition FRANCO à partir de 25 kilos

Consignation de Cafés du Congo Belge

Maison BELLEFROID Frères

FONDÉE EN 1750

VICTOR de BELLEFROID, Successeur

24, RUE DE LA GOFFE, LIÈGE

Compte chèques postaux 342.455
Registre du commerce LIÈGE 398

Téléphones : Bureaux : 115.79
Privé : 283.46
Sart : 110

Réclamez à votre fournisseur
le beurre Sainte - Anne
PASTEURISÉ ET CONTROLÉ

ou écrivez à la

Laiterie Sainte - Anne

Soc. Coop.

Tél. 9 Chimay

Forges-lez-Chimay

La plus grosse production belge - 650,000 k. de beurre par an

LAIT BATTU SÉCHÉ POUR LES POUSSINS

LA CROIX BLANCHE

ANTIDOULEUR
UNE SYNERGIE ANALGESIQUE - FEBRIFUGE - TONIQUE

MAUX DE TÊTE ET DE DENTS - NEURALGIES - DOULEURS PERIODIQUES - SURMÉNAGE - GRIPPE - DOULEURS RHUMATISMALES

L'efficacité toute spéciale de l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", trouve sa source dans la "synergie des composants", c'est-à-dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle chacun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle, tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire désagréable. Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le système nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou de la som-

nolence. Cela n'est pas le cas pour l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", qui compte aussi parmi ses ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments calmants de l'ensemble.

L'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", a maintenant plus de 35 ans d'existence. Grâce à ses qualités réelles il a su conquérir la confiance des malades et s'imposer dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en a fait l'essai, continue à en faire son calmant favori.



C'EST UN PRODUIT BELGE
LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUPPENS ST NICOLAS-WAES
DANS TOUTES PHARMACIES

Depuis 1876

ON ACHÈTE

LES FINS CAFÉS

TORRÉFIÉS

« AROME RÉPUTÉ DES FLANDRES »

CHEZ :

J. VAN DEN BERGHE

ROULERS, 11, rue du Nord Tél. : 472

Confiserie Nationale

Belge

USINE A VAPEUR

Léon HORLAIT

Braine-le-Comte

Tél. : Braine-le-Comte n° 21 Reg. du Commerce : Mons 1157

CHARBONNAGES DE

Gosson-La Haye & Horloz Réunis

S. A. A TILLEUR LEZ-LIÈGE



Charbons de première qualité — O. B. C. pour usages domestiques et industriels

Si vous ne traitez pas directement avec notre Société

EXIGEZ de vos fournisseurs les
ANTHRACITES-GOSSON
qui vous donneront la plus complète satisfaction

Téléphone : Liège 30860 (2 lignes) - Livraisons rapides et soignées

Spécialistes des véritables Anthracites

SANTRAS

154, chaussée de Turnhout
ANVERS Tél. 556.56

Charbons tamisés et pesés avant la mise en sacs

Fournitures en vrac et en sacs plombés de 50 kgs

CHARBONS

COKES

AGGLOMÉRÉS

LHOEST-BURNAY

— Société de personnes à responsabilité limitée —

15, Rue de Verviers, 15, LIEGE

Tél. 125.87

Fournisseurs attitrés d'importants Établisse^{ts} religieux

SPÉCIALITÉ :

CHARBONS & COKES POUR CHAUFFAGE CENTRAL

LA BLANCHISSERIE NATIONALE

ÉTABLISSEMENT MODÈLE

90, avenue Adolphe Buyl — IXELLES

Téléphone : 48.95.39

Vastes installations pour blanchissage de tous linges
Blanchissage à l'air sur pelouse pour linges de corps
— Département spécial pour linge de famille —
Service journalier pour linges d'Hôtels, Restaurants
— Coiffeurs, Instituts, Pensionnats, etc. —

SOCIÉTÉ ANONYME DES

Charbonnages de Bonne-Fin

Rue de Hesbaye, 8, LIÈGE

Tél. : 110.46-243.73

Adr. télégr. : Charbonnages Bonne-Fin, Liège. C. C. P. : 48.340

CHARBONS

Anthracites — Industriels et domestiques pour tous usages

Houilles et Gailletteries — Gailletins 50/80 mm. — Têtes de moineaux lavés. — Braisettes lavées 20/30 mm. — Braisettes lavées 10/20 mm. Grains lavés 6/10 mm. — Fines lavées 0/6 mm. — Criblé — Tout-venant Menu graineux.

Charbons anthracites de première qualité pour feux continus et chauffage central.

Grains 6/10 spéciaux pour chauffage central.

ANTHRACITES

S. A. DES

Charbonnages d'Ans et de Rocour

A Ans-lez-Liège

Tél. : Liège 605.36 et 605.67

Produit exclusivement l'anthracite de toute première qualité

RENDEMENT SUPÉRIEUR DANS :

Chauffage central
Foyers continus

ou

tous systèmes de chauffage modernes

Spécialité de grains pour foyers à soufflerie automatique

Tous usages domestiques et industriels

MACHINES A COUDRE

**A
N
K
E
R**

Prix avantageux

Meilleure qualité

Nombreuses références de couvents, pensionnats et communautés religieuses. — Prix spéciaux. — Leçons gratuites de couture et de broderie

J. VERHAEGHE 88, rue Saint-Georges
Tél. 136.63 GAND

*Si vous désirez
du charbon
amélioré de 18%
téléphoner-nous*

*Un de nos administrateurs
se fera un plaisir de
venir vous donner tous
renseignements*

WELSH ANTHRACITE COMPANY S.A.
BUREAU DE COMMANDES, 42 PLACE VERTE (pas de la poste) Tél. 272.64-334.33, ANVERS



Pluie, rhumes ?
Pourquoi désormais les
craindre, puisque les

Poudres Merveilleuses de la
CROIX ROSE

de la PHARMACIE DEPOORTERE St.-Nicolas-Waes

vous défendent et calment instantanément
maux de tête, toux et grippe !...

8 poudres 4 fr.
25 " 10 fr.

En vente dans toutes les
pharmacies ou directe-
ment à l'adresse indiquée.



ESSAYEZ-EN UNE. VOUS N'EN VOUDREZ PLUS D'AUTRES

Toutes préparations médicales
Toutes spécialités

Pharmacie R. LEFEBVRE

12, Rue des Clairisses, 12

TOURNAI

Téléphone 100.78

Pansements et Accessoires

Apprenez
les langues vivantes
L'Ecole Berlitz

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Etienne et Jean VAN OOST
Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18 **COURTRAI**

Chèq. Post. 872543 — Téléphone 63

Berges, velles, camelots, draps, setons divers,
telles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour
processions. — Spécialité d'articles pour com-
munités religieuses et pour confessions

PHARMACIE

A. De Pannemaeker

Maison fondée en 1876

GAND, rue de Bruges, 28-30, Burgstraat, GENT
Téléphones : 179.54 et 179.14.

**Spécialités en gros
Dépôts et Monopoles**

Produits chimiques s/cachets. — Tous sérums. — Tous vaccins.
Ampoules à tous médicaments. — Accessoires.

**Comptoir de
SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES**

PRODUITS chimiques purs pour Laboratoires
pharmaceutiques pour Infirmeries

Boîtes de secours pour Entrepreneurs et Industriels. —
Parfumerie — Articles sanitaires — Herboristerie

◆◆◆

PHARMACIE du NORD

Pharmacie : M^{me} HOFMANS

RUE MAGHIN, 11

LIÈGE

Téléphone 233.26

Raffinerie Tirlemontoise Tirlemont



Exigez le Sucre
scié-rangé
en boîtes de 1 kilo

Tous les grands voyages en autocar : Lourdes — Bretagne
— Suisse — Italie — Corse — Lisleux — Paris — Auvergne —
Touraine, etc.

VACANCES ET LOISIRS 13, rue de la Madeleine

BRUXELLES - Tél. 11.01.31

DEMANDEZ BROCHURES DÉTAILLÉES

Nos voyages à **LOURDES** avec retour par Gorges du Tarn
Auvergne — 12 jours — 1.500 francs — tout confort. Départ
10 mai — assuré. Deux départs chaque mois.
Tous frais — même boissons.

ATELIERS POLICER

V. Policer & O.-F. Saint-Remy

136, rue des Coteaux, BRUXELLES — Tél. : 15,94.07

Département A Argenture et réargenture
Chromage, nickelage, bronzage,
cuivrage, etc.

Département B Meubles en tubes et en acier :
tabourets, chaises, fauteuils,
tables, pupitres, bancs, lits, armoires, etc., pour cou-
vents, écoles, colonies (Missions).



LE "MOSAN"

Poêle breveté dans tous les pays

SPÉCIALEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux
**ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES**



Le "Mosan"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

Solide

Élégant

**et absolument sans
danger**

Société Anonyme
LES FONDERIES DE LA NEUSE
HUY (Belgique)